

By 49^M

JEAN EBERSOLT

Orient et Occident

RECHERCHES SUR LES INFLUENCES BYZANTINES
ET ORIENTALES EN FRANCE AVANT LES CROISADES

*Ouvrage illustré de deux figures dans le texte
et de vingt-six planches hors-texte*



PARIS ET BRUXELLES
LES ÉDITIONS G. VAN OEST

1928





AVANT-PROPOS

Depuis longtemps le problème des influences byzantines et orientales a éveillé l'attention des historiens et des archéologues. Quel rôle ont joué Constantinople et les pays d'Orient dans la formation et le développement de la civilisation et de l'art des pays d'Occident au Moyen Age ? En abordant l'étude de ce problème si vaste et si complexe, on a pensé qu'il convenait de sérier les questions par périodes et par régions, et d'étudier les rapports que notre pays a entretenus avec Byzance et les pays d'Orient depuis la fin du IV^e siècle jusqu'à la fin du XI^e.

Cette longue période de sept siècles précède le grand mouvement des croisades, qui établiront des relations plus étroites entre les deux mondes. La fondation du royaume chrétien de Jérusalem et la fondation de l'empire latin de Constantinople sont des événements considérables par les échanges qu'ils déterminèrent. Mais ces événements ont-ils été préparés de longue main pendant la période où s'est élaboré l'art éclatant qui, au XII^e siècle, illuminera toute l'Europe ? L'Occident est-il entré en contact avec l'Orient avant la première croisade ? La France en particulier a-t-elle eu des relations directes ou indirectes, continues ou intermittentes avec les pays du Levant ? Les témoignages historiques permettront peut-être de préciser la nature et l'importance du rôle que Byzance et l'Orient ont joué dans la formation et le développement de la culture française avant les croisades. Ces faits, souvent isolés et dispersés, sont d'ordre très divers : rapports politiques et diplomatiques, échanges artistiques et commerciaux, émigrations, événements d'ordre intellectuel et religieux, pèlerinages. L'action des pèlerinages ne doit pas être négligée. De retour dans leur pays, les voyageurs ont rédigé parfois le récit de leurs lointaines pérégrinations. Ces récits sont une source précieuse d'in-

formation, où se reflète l'image du Levant, de ses monuments, de son art, art plein d'attrait en soi et qui nous attache, par surcroît, en raison de l'action qu'il a pu exercer sur le nôtre.

On s'est efforcé d'établir une liaison entre deux ordres de témoignages, les textes et les monuments, et de présenter les faits dans l'ordre chronologique. La question de date présente ici un intérêt tout particulier. Il est important de fixer l'époque où les éléments orientaux ont pénétré en France. A quel moment se fit la transmission ? Comment se fit-elle ? Quels en furent les principaux agents ? Les preuves de filiation et de dérivation peuvent-elles être établies par des exemples nets ? L'histoire peut apporter à l'étude de ces questions, sinon une solution, du moins des précisions nouvelles. Elle permettra de souder les maillons d'une chaîne, qui a dû être continue, et de retrouver quelques jalons sur les nombreuses routes qui conduisent en Orient. Dans ces vastes régions où le soleil se lève, des centres d'art et de culture ont rayonné, et leur influence s'est fait sentir sur les confins les plus lointains.

Paris, 1^{er} mai 1928.

J. E.

CHAPITRE PREMIER

DE L'ANTIQUITÉ AU DÉBUT DU MOYEN AGE

La vallée du Rhône fut la voie principale par laquelle les influences grecques et orientales ont pénétré dans notre pays ¹. De Marseille, fondée par une colonie phocéenne ², elles suivirent les routes antiques de la Gaule méridionale ³. Marseille, Arles, Lyon, Narbonne, Bordeaux furent les principaux centres qui reçurent les apports directs des anciennes civilisations du bassin oriental de la Méditerranée ⁴. Par les vallées de la Moselle et du Rhin ces influences pénètrent jusqu'à Trèves et à Cologne ⁵. Le christianisme s'est infil-

1. Cf. S. Reinach, *l'Origine et les caractères de l'Art gallo-romain* (Gazette des Beaux-Arts, t. XI, 1894, p. 25 s.).

2. Cf. C. Jullian, *Histoire de la Gaule*, t. I, Paris, 1924, p. 193 s. ; M. Clerc, *Massalia. Histoire de Marseille dans l'Antiquité*, t. I, Marseille, 1927, p. 115 s.

3. Cf. H. Pigeonneau, *Histoire du commerce de la France*, t. I, Paris, 1885, p. 23 s. ; Ch. Len-théric, *le Rhône. Histoire d'un fleuve*, t. I, Paris, 1892, p. 56 s. ; E. Desjardins, *Géographie historique et administrative de la Gaule romaine*, t. IV, Paris, 1893, p. 164 s. ; G. Fagniez, *Documents relatifs à l'histoire de l'industrie et du commerce en France*, t. I, Paris, 1898, p. 7 s. ; G. Bloch, dans E. Lavis-se, *Histoire de France*, t. I, Paris, 1900, p. 428 ; R. Cagnat et M. Besnier, art. *Mercatura* (Darembert et Saglio, Dictionnaire des Antiquités grecques et romaines, p. 1777 s.).

4. Cf. C. Jullian, *Inscriptions romaines de Bordeaux*, t. II, Bordeaux, 1890, p. 532, 549, 579 ; *Histoire de Bordeaux*, Bordeaux, 1895, p. 5 s. ; *Histoire de la Gaule*, t. VI, Paris, 1920, p. 134 s. ; L.-A. Constans, *Arles antique*, Paris, 1921, p. 109, 118 s. ; *Esquisse d'une histoire de la Basse-Provence dans l'Antiquité*, Marseille, 1923, p. 101 ; C. Port, *Essai sur l'histoire du commerce maritime de Narbonne*, Angers, 1854, p. 8 s.

5. Cf. Morin-Jean, *la Verrierie en Gaule sous l'Empire romain*, Paris, 1922-1923, p. 13 s. ; J. Strzygowski, *Der Dom zu Aachen und seine Enstellung*, Leipzig, 1904, p. 45 s.

tré par les voies construites par les Romains, qui n'avaient fait qu'adopter les tracés naturels de la géographie. Il est fixé dès le II^e siècle à Vienne et à Lyon. Il compte des adeptes parmi les Orientaux qui, dès l'Antiquité, avaient établi des comptoirs et fondé des colonies en Gaule. Malgré la conquête romaine les Gaulois n'avaient pas perdu le contact avec la langue et les lettres helléniques¹.

Les progrès du christianisme, son triomphe au début du IV^e siècle, le transfert de la capitale de l'Empire à Constantinople marquent aussi pour la Gaule le début d'une période nouvelle. Le centre de gravité de l'Empire se trouve reporté de l'ancienne Rome aux rivages du Bosphore, où l'État romain prendra un caractère oriental de plus en plus accentué. La nouvelle capitale n'était plus située, comme l'ancienne, à l'intérieur des terres. Ville maritime, grand port, qui par sa situation est le carrefour des grandes routes maritimes de la Méditerranée et de la mer Noire, Byzance occupait la position idéale pour le siège d'un Empire qui est moitié en Asie, moitié en Europe. Par une inspiration de génie, Constantin le Grand avait saisi l'importance de cette situation unique, qui permettait de s'assurer la domination de la mer depuis les Colonnes d'Hercule jusqu'au pied du Caucase. Grâce à lui, Constantinople devient le centre d'une thalassocratie², le lieu où s'est retirée la force d'un nouvel Empire, qui ne tombera pas, comme l'Occident au V^e siècle, sous les coups des Barbares.

Le cadre étroit, où le culte chrétien avait été longtemps resserré, s'élargit brusquement au IV^e siècle. Alors naît un art nouveau. Il s'épanouit librement dans les édifices somptueux que Constantin élève dans sa nouvelle capitale et dans les lieux où s'étaient passés les événements essentiels de la vie du Christ. Dans ces nouveaux sanctuaires se pressent des foules de fidèles, attirés par la

1. Cf. C. Jullian, *Histoire de la Gaule*, t. VI, Paris, 1920, p. 134 s. ; E. Egger. *L'hellénisme en France*, t. I, Paris, 1869, p. 37.

2. Cf. N. Iorga, *Formes byzantines et réalités balkaniques*, Bucarest, Paris, 1922, p. 22-23.

ferveur de leur foi et par le prestige d'un culte, qui développe ses pompes dans des monuments parés de marbres multicolores et resplendissant de mosaïques d'or.

Une vie religieuse singulièrement intense anime toutes les parties de l'Empire, où la liberté du culte est désormais accordée aux chrétiens. Les conciles du IV^e siècle mettent en contact les églises les plus éloignées. Les Actes du concile de Nîmes, en 394, mentionnent « ceux qui en grand nombre étaient venus des parties les plus reculées de l'Orient »¹. L'Empire est alors agité par une lutte immense, d'une fureur implacable. Les défenseurs de l'orthodoxie nicéenne contre l'hérésie d'Arius sont poursuivis, dispersés. Saint Athanase d'Alexandrie, le grand adversaire des Ariens, passe de nombreuses années en exil dans les Gaules, à Trèves, et en Italie (335-337, 339-346). Quand l'arianisme triomphait en Gaule, saint Hilaire, évêque de Poitiers, est exilé en Asie Mineure, d'où il revient après quatre années, en 360, pour reprendre la lutte. Les voyages et les séjours de ces grands personnages contribuent à maintenir les rapports qui, du reste, n'avaient jamais cessé entre l'Occident et le monde oriental.

Le mouvement des Occidentaux vers l'Orient devient plus intense à partir du moment où furent élevés les sanctuaires aux lieux témoins des grands faits sur lesquels reposait la foi nouvelle. L'église magnifique que Constantin le Grand élève à Jérusalem, sur l'emplacement du Saint-Sépulcre, devient « le lieu le plus merveilleux du monde ». Elle attire, comme un pôle magnétique, les foules venues de tous les points du monde chrétien. Nos ancêtres y accourent aussi pour adorer les reliques de la Passion et retremper leur âme à la source d'une éternelle jeunesse. Ils prennent ainsi contact non seulement avec les lieux saints de Palestine, mais avec les régions de tout l'Orient méditerranéen.

1. Cf. Hefele, *Histoire des Conciles*, t. II, 1, Paris, 1908, p. 92,93.

On connaît l'itinéraire, rédigé en 333, par un Aquitain anonyme, qui conduit le pèlerin de Bordeaux jusqu'à Jérusalem. Ce précieux document géographique énumère les étapes du long voyage à travers l'Europe jusqu'à Constantinople, et du Bosphore jusqu'aux lieux saints à travers l'Asie Mineure et la Syrie. Au retour, le voyageur gagne, par la Macédoine et l'Épire, Brindisi d'où il se rend à Rome et dans les villes de l'Italie du Nord¹. Le pèlerin avait pu évoquer sur place le drame du Calvaire et visiter deux grandes villes qui attireront, elles aussi, des légions de voyageurs : Rome, la capitale de l'ancien monde ; Constantinople, la capitale du nouvel Empire, qui venait d'être inaugurée, en 330, par Constantin le Grand.

La ferveur et la curiosité de nos ancêtres sont encore attestées par un long pèlerinage accompli par une femme de haute naissance, originaire de la Gaule. Elle a visité le Sinaï, la Palestine, la Syrie, l'Asie Mineure où elle est allé prier à Éphèse, au tombeau de saint Jean, à Chalcédoine, au tombeau de sainte Euphémie, enfin à Constantinople. Comme le pèlerin de Bordeaux, la

1. Cf. *Itinerarium Burdigalense*, éd. P. Geyer (Corpus scriptorum ecclesiasticorum latinorum, t. 39, Vienne, 1898, p. IV, 3 s.). Outre ce recueil qui contient les itinéraires à Jérusalem du IV^e au VIII^e siècle, on consultera sur les pèlerinages des Français aux lieux saints avant les croisades les ouvrages suivants : A. Molinier, *les Sources de l'Histoire de France*, t. I, Paris, 1902, p. 7 ; t. II, p. 267-273 ; Th. Wright, *Early travels in Palestine*, Londres, 1848, p. 1 s. ; L. Lalanne, *Des Pèlerinages en Terre Sainte avant les croisades* (Bibliothèque de l'École des Chartes, 1845-1846, p. 1 s.) ; R. Roehricht, *Die Pilgerfahrten nach dem heiligen Lande vor den Kreuzzügen* (Historisches Taschenbuch, 5^e série, t. V, Leipzig, 1875, p. 323 s.) ; T. Tobler, *Descriptiones Terrae sanctae*, Leipzig, 1874 ; *Itinera Hierosolymitana et descriptiones Terrae sanctae bellis sacris anteriora*, t. I, éd. T. Tobler et A. Molinier, Genève, 1879 ; t. II, éd. A. Molinier et C. Kohler, Genève, 1885 ; *Itinéraires à Jérusalem et descriptions de la Terre sainte rédigés en français aux XI^e, XII^e et XIII^e siècles*, éd. H. Michelant et G. Raynaud, Genève, 1882 ; C. Kohler, *Mélanges pour servir à l'histoire de l'Orient latin et des croisades*, t. I, Paris, 1900, p. 167 s. ; Michaud, *Histoire des croisades*, t. I, Paris, 1867, p. 5 s., 167 s. ; Riant, *Inventaire critique des lettres historiques des croisades* (Archives de l'Orient latin, t. I, 1881, p. 27 n. 3, 34 n. 11, 54, 55) ; G. Humann, *Zur Beurtheilung mittelalterlicher Kunstwerke* (Repertorium für Kunstwissenschaft, t. 25, 1902, p. 18) ; L. Bréhier, *le Schisme oriental du XI^e siècle*, Paris, 1899, p. 21 s. ; *l'Église et l'Orient au Moyen Age*, Paris, 1907, p. 31 s., 43 s. ; B. Leib, *Rome, Kiev et Byzance à la fin du XI^e siècle*, Paris, 1924, p. 84 s.

pieuse voyageuse avait été attirée dans la nouvelle capitale par les sanctuaires « qui y étaient nombreux »¹.

* * *

Ces pèlerins ont suivi les grands chemins des peuples, les voies par lesquelles les influences orientales se sont répandues en Occident. Ils rapportaient dans leur pays, avec une moisson de souvenirs, des œuvres d'art et des reliques. Saint Gaudence, avant de monter sur le trône épiscopal de Brescia, était allé à Jérusalem et à Césarée de Cappadoce, où il avait acquis des reliques des Quarante martyrs de Sébaste². Saint Victrice, évêque de Rouen, obtint pour son église des reliques de sainte Euphémie, martyrisée à Chalcédoine, « la vierge à l'âme trempée, qui ne pâlit pas sous les coups du bourreau »³. Le culte de cette martyre, qui fut très populaire à Byzance, se répandit très tôt en Occident⁴. La Gaule, comme les autres pays, cherchait à se procurer partout les restes des saints qu'elle voulait honorer. Saint Victrice écrivait dans son *Livre sur la louange des Saints* : « Les reliques contiennent une vertu et une grâce. Elles apportent le salut partout où elles se trouvent en Orient comme en Occident, à Constantinople, à Antioche, à Thessalonique, comme à Rome et en Italie »⁵.

Le culte des reliques, qui remonte au berceau même de l'Église, était né

1. Cf. *Peregrinatio*, éd. P. Geyer, p. 37 s. Sur l'auteur de ce pèlerinage, v. *Ibid.*, p. XIII ; L. Duchesne, *Origines du culte chrétien*, Paris, 1898, p. 472 s. ; A. Molinier, *les Sources de l'Histoire de France*, t. II, Paris, 1902, p. 268 ; K. Meister, *De itinerario Aetheriae abbatissae perperam nomini s. Silviae addicto* (Rheinisches Museum, 1909, p. 337 s.).

2. Cf. S. Gaudence, *Sermo XVII* (Migne, P. L., t. 20, p. 964, 965) ; H. Delehaye, *les Origines du culte des martyrs*, Bruxelles, 1912, p. 74.

3. Cf. S. Victrice, *Liber de laude Sanctorum*, VI (Migne, P. L., t. 20, p. 448) ; E. Vacandard, *Saint Victrice, évêque de Rouen (IV^e-V^e s.)*, Paris, 1903, p. 65 n. 2, 75.

4. Cf. *Acta Sanctorum*, 16 sept., t. V, p. 255 s. ; H. Delehaye, *op. cit.*, p. 184, 370 s., 404, 443 ; J. Ebersolt, *Sanctuaires de Byzance*, Paris, 1921, p. 88 s.

5. Cf. S. Victrice, *op. cit.*, XI (Migne, P. L., t. 20, p. 453-454).

sur la tombe des premiers martyrs. Les restes des saints, les objets sanctifiés au contact de leur tombeau étaient considérés comme « plus précieux que l'or et les pierreries ». Ils furent recherchés avec avidité pendant tout le Moyen Age¹. Parmi ces reliques celles qui venaient de l'Orient, patrie des saints vénérés en Occident, étaient particulièrement précieuses. Le culte des saints orientaux suivit les routes parcourues par les pèlerins. Il s'implanta dans les lieux où ces pieux voyageurs déposèrent les restes vénérables qu'ils avaient acquis au prix de mille peines et de mille dangers. Les reliques des martyrs orientaux ne furent pas sans influence sur l'art et la littérature des pays occidentaux. Elles contribueront à multiplier les images des saints, à répandre au loin leur légende, à créer même de nouveaux lieux de culte.

* * *

Un des principaux agents de transmission entre l'Orient et l'Occident fut le monachisme. L'Orient n'est pas seulement le pays qui a vu naître les grands saints; il est la patrie des grands docteurs de l'Église, des ascètes et des anachorètes, héros de la solitude. La Palestine, berceau du christianisme, l'Égypte avec son désert immense, ses nuits transparentes et cristallines, avaient pour les Occidentaux un charme infini. Ce monde oriental attire Rufin, moine d'Aquilée, et saint Jérôme. Le grand docteur de l'Église latine passe une partie de sa vie dans l'agitation des voyages. Il se retire une première fois au désert pendant cinq ans; il retourne en Orient pour passer le reste de ses jours au monastère de Bethléem. Des femmes distinguées, sainte

1. Cf. L. Delisle, *Authentiques de l'époque mérovingienne* (Extr. des Mélanges de l'École française de Rome, 1884, p. 6-7); A. Marignan, *Études sur la civilisation française*, t. II, Paris, 1899, p. 214 s.; Riant, *Des dépouilles religieuses enlevées à Constantinople au XIII^e siècle* (Mémoires de la Société nationale des Antiquaires de France, t. 36, 1875, p. 3 s.); H. Delehaye, *Sanctus. Essai sur le culte des saints dans l'Antiquité*, Bruxelles, 1927, p. 196 s.; *les Origines du culte des martyrs*, Bruxelles, 1912, p. 60 s.; E. Lucius, *les Origines du culte des saints*, Paris, 1908, p. 67 s.; E. Mâle, *l'Art religieux du XIII^e siècle en France*, Paris, 1919, p. 371 s.; J. Ebersolt, *op. cit.*, p. 105.

Paule, sainte Mélanie, viennent aussi se fixer en Palestine. La colonie, qui se groupe autour de ces grands personnages, établit un lien entre le monachisme oriental et l'Occident. On en trouve la trace au VI^e siècle dans la règle du fondateur de l'ordre des Bénédictins. Les entretiens des Pères, leurs instructions et leur vie, la règle de notre saint Père Basile, que sont-ils, se demande saint Benoît, sinon le moyen de pratiquer les vertus de moines bons et soumis ?¹.

La Gaule prend aussi son essor. Postumianus, l'ami de Sulpice-Sévère, va passer trois années en Orient. Il s'embarque à Narbonne, visite Carthage et une communauté chrétienne au désert cyrénéen. D'Alexandrie il se rend à Bethléem auprès de saint Jérôme. De là il retourne en Égypte, où il va voir les moines et les ermites de la Thébaïde. Il contemple la mer Rouge du haut du mont Sinaï. Il revient vers le Nil dont il parcourt « les deux rives couvertes de nombreux monastères ». Sur le chemin du retour, il trouve un vaisseau qui devait gagner Narbonne. Après trente jours d'heureuse navigation il aborde à Marseille².

C'est au retour d'un voyage en Orient que saint Honorat fonde, dans les premières années du V^e siècle, le monastère de l'île de Lérins³. Saint Eucher écrivait au sujet de cette fondation : « Lérins possède ces saints vieillards qui ont transporté dans nos Gaules les Pères de l'Égypte, en vivant comme eux dans des cellules séparées »⁴. Sur les côtes de Provence les austérités des moines de la Thébaïde sont proposées comme modèles. Au début du V^e siècle, Jean Cassien fonde à Marseille deux monastères, l'un de femmes, l'autre d'hommes, la célèbre abbaye de Saint-Victor. Mais avant de s'y retirer il avait voyagé longtemps en Orient, où il avait séjourné au monastère de Bethléem,

1. Cf. *Benedicti regula monachorum*, LXXIII, éd. E. Woelfflin, Leipzig, 1895, p. 69.

2. Cf. Sulpice-Sévère, *Dialogus*, I, 1 ; I, 3 s. ; P. Monceaux, *Saint-Martin de Tours. Récits de Sulpice-Sévère mis en français*, Paris, 1927, p. 141 s., 145 s.

3. Cf. Alliez, *Histoire du monastère de Lérins*, t. I, Paris, 1862, p. 1 s.

4. Cf. S. Eucher, *De laude eremi*, 42 (Migne, P. L., t. 50, p. 711).

chez les anachorètes d'Égypte et à Constantinople, auprès de saint Jean Chrysostome¹.

* * *

Le mouvement des pèlerins occidentaux vers les lieux saints ne se ralentit pas au v^e siècle. Le Gaulois Apodemius se rend à Bethléem auprès de saint Jérôme². Le moine Sisinnius y va porter une lettre de l'évêque de Toulouse, Exupère³. Des « saintes et nobles femmes » émigrent des rivages des Gaules aux lieux saints⁴. Les « dames vénérables », qui redoutaient un si long voyage, restaient au foyer, où elles filaient des quenouilles syriennes⁵. On lisait aussi des récits qui circulaient, des descriptions de la Palestine⁶.

Les légendes des martyrs orientaux étaient pour nos ancêtres des contes héroïques, qui les charmaient par leur étrangeté. Les exploits du martyr guerrier, saint Georges, dont le culte était localisé en Palestine, dans la ville de Lydda ou Diospolis, furent connus en France dès le v^e siècle. D'après une allusion du poète Fortunat, Sidoine Apollinaire, évêque de Clermont, avait élevé une basilique en l'honneur de saint Georges⁷. La légende du grand martyr se répandit dans toute l'Europe⁸.

La renommée de saint Syméon le Stylite avait aussi pénétré de Syrie jusque dans les Gaules, où l'on admirait l'étrangeté de sa vie ascétique, le zèle de

1. Cf. J.-M. Besse, *les premiers Monastères de la Gaule méridionale* (Revue des questions historiques, t. 71, 1902, p. 408 s.).

2. Cf. S. Jérôme, *Epistolae*, 120, 121 (Migne, P. L., t. 22, p. 981, 1007).

3. Cf. *Ibid.*, *Epist.* 119 (*op. cit.*, p. 966).

4. Cf. *Ibid.*, *Epist.* 130 (*op. cit.*, p. 1109).

5. Cf. Sidoine Apollinaire, *Carmina*, XXII, 194 s.

6. Cf. S. Eucher, *De locis sanctis* (Corpus script. eccles. lat., t. 39, p. xv, 125 s. ; *Itinera Hierosolymitana*, éd. T. Tobler et A. Molinier, t. I, Genève, 1879, p. xvii, 49) ; *Descriptio parochiae Jerusalem* (*Itinera Hierosolymitana*, t. I, p. 321 s.).

7. Cf. Fortunat, *Carmina*, II, 12.

8. Cf. *Acta Sanct.*, 23 avril, t. III, p. 111 s. Sur la légende de saint Georges, v. C. A. Bernouilli, *Die Heiligen der Merowinger*, Tubingue, 1900, p. 152 s. ; C.-S. Hulst, *Saint George of Cappadocia*

sa piété. Pour mieux se séparer du monde, il s'était hissé sur une colonne dont les restes sont encore visibles aux environs d'Antioche, aux lieux mêmes que le saint avait illustré par sa vie. Autour de sa colonne on construisit en son honneur un grand monastère dont les ruines magnifiques attestent la vénération profonde des Syriens pour leur grand saint¹. Là se pressait une foule de gens dont beaucoup étaient venus des extrémités de l'Occident². Le saint se tenait au sommet de sa colonne, sans abri, exposé aux rigueurs d'un climat redoutable. Ce genre de vie étrange était apparu à ses contemporains comme un modèle de force d'âme et de pénitence. L'image du monument et du saint, véritable chapiteau vivant, a été conservée en Orient par les enlumineurs et les peintres³ (Pl. I). Sa renommée avait franchi les frontières de son pays. Des marchands, qui faisaient le commerce entre la Syrie et la Gaule, venaient au pied de la colonne. La conversation s'engageait. Saint Syméon leur demandait des nouvelles de sainte Geneviève, les chargeait de la saluer avec très grand respect et se recommandait par leur intermédiaire aux prières de la sainte franque⁴.

in legend and history, Londres, 1909; J.-B. Aufhauser, *Das Drachenwunder des heiligen Georg* (Byzantinisches Archiv., t. 5, Leipzig, 1911); H. Delehaye, *les Recueils antiques de miracles des saints* (Analecta Bollandiana, t. 43, 1925, p. 7); *les Légendes grecques des saints militaires*, Paris, 1909, p. 45 s.; E. Lucius, *les Origines du culte des saints*, Paris, 1908, p. 322 s.; v. aussi la bibliographie dans P. Clemen, *Die romanische Monumentalmalerei in den Rheinlanden*, Düsseldorf, 1916, p. 420, n. 19.

1. Cf. de Vogüé, *Syrie centrale*, Paris, 1865-1877, p. 141 s., pl. 139 s.

2. Cf. Théodoret, *Religiosa historia*, 26 (Migne, P. G., t. 82, p. 1472, 1473).

3. Cf. *Il Menologio di Basilio II* (Cod. Vatican. gr. 1613), Turin, 1907, p. 3 s., pl. 2. Dans ce manuscrit plusieurs miniatures représentent des stylites. Le saint eut des imitateurs sur les rives du Bosphore; cf. *Ibid.*, p. 57, 64 s., pl. 208, 237, 238; H. Delehaye, *les Stylites. Saint Syméon et ses imitateurs* (Revue des questions historiques, t. 13, 1895, p. 52 s.); *les Saints stylites*, Bruxelles, Paris, 1923, p. xxiv s.; J. Pargoire, *Mont Saint-Auxence* (Bibliothèque hagiographique orientale, 1904, p. 20 n. 3).

4. Cf. *Vita Genovefae virginis Parisiensis*, 27 (Mon. Germ. Hist., Script. rerum meroving., t. III, p. 226); W. Heyd, *Histoire du commerce du Levant au Moyen Age*, t. I, Leipzig, 1885, p. 23.

* * *

Les relations que l'État romain avaient établies entre les nations les plus éloignées continuaient. D'après une constitution d'Honorius, de l'année 418, Arles était alors une cité florissante où l'on pouvait se procurer tous les produits de l'univers, les richesses de l'Orient, les parfums de l'Arabie, les délicatesses de l'Assyrie¹. La colonie juive d'Arles assiste aux obsèques de saint Hilaire, en 449².

Les Juifs (*Judaei*) sont aussi établis dans le nord de la Gaule. Le concile de Vannes (465) prescrit aux clercs d'éviter les relations avec eux³. Les Juifs étaient établis, du reste, en Gaule avant la chute de l'Empire romain, ainsi que les Orientaux que l'on désignait sous le nom de Syriens (*Syri*)⁴.

1. Cf. *Corpus legum ab imperatoribus romanis ante Justinianum latarum*, éd. G. Haenel, Leipzig, 1857, p. 238 ; L.-A. Constans, *Arles antique*, Paris, 1921, p. 211.

2. Cf. *Vita s. Hilarii Arelatensis*, XXII, 29 (Migne, P. L., t. 50, p. 1243) ; A. Marignan, *Un historien de l'Art français, Louis Courajod*, Paris, 1899, p. 89 n. 1 ; L.-A. Constans, *op. cit.*, p. 121.

3. Cf. Mansi, *Sacror. concil. nova et ampliss. Collectio*, t. VII, p. 954, can. XII ; J. Fehr, *Staat und Kirche im fränkischen Reiche bis auf Karl den Grossen*, Wien, 1869, p. 532 ; H. Graetz, *Geschichte der Juden*, Leipzig, 1871, p. 45.

4. Les textes relatifs aux Syriens ont été rassemblés d'abord par Bonamy, de Guignes et Pouqueville (*Mémoires de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, t. 21, 1754, p. 96 s. ; t. 37, 1774, p. 471 s. ; t. 10, 1833, p. 519) ; cf. S. Reinach, *Antiquités nationales. Description raisonnée du Musée de Saint-Germain-en-Laye*, Paris, p. 22-23 ; P. Scheffer-Boichorst, *Zur Geschichte der Syrer im Abendlande* (Mittheilungen des Instituts für oesterreiche Geschichtsforschung, Innsbruck, t. VI, 1885, p. 521 s.) ; E. Le Blant, *Inscriptions chrétiennes de la Gaule antérieures au VIII^e siècle*, 2 vol., Paris, 1856, 1865, *passim* ; *l'Épigraphie chrétienne en Gaule et dans l'Afrique romaine*, Paris, 1890, p. 43 s. ; W. Heyd, *Histoire du commerce du Levant au Moyen Age*, t. I, Leipzig, 1885, p. 20 s., 88 ; A. Longnon, *Géographie de la Gaule au VI^e siècle*, Paris, 1878, p. 177 s. ; P. Masson, *De Massiliensium negotiationibus*, Paris, 1896, p. 109 ; L. Courajod, *Leçons professées à l'École du Louvre*, t. I, Paris, 1899, p. 119, 124, 324 s. ; A. Marignan, *Un historien de l'Art français, Louis Courajod*, 1899, p. 50, 89 ; L. Bréhier, *les Colonies d'Orientaux en Occident au commencement du Moyen Age, V^e-VIII^e siècle* (*Byzantinische Zeitschrift*, t. XII, 1903, p. 1 s.) ; L. Jalabert, *les Colonies chrétiennes*

La passion du trafic et le goût du voyage ont de tout temps caractérisé les gens de Syrie. Toujours on les a vus sortir de leur pays pour se répandre dans le monde. Saint Jérôme, qui avait remarqué leurs aptitudes commerciales, les appelle « les plus avides des mortels »¹. Sidoine Apollinaire les connaissait aussi. Il savait qu'à Ravenne les Syriens chantaient les psaumes en chœur².

Ces Orientaux ont laissé quelques traces dans la Gaule du v^e siècle. Ce sont des inscriptions funéraires grecques, trouvées à Vienne et à Trèves³. Ce sont des textes contemporains qui mentionnent la présence de produits exotiques. On connaissait alors la pourpre de Mélibée, ville de Thessalie, célèbre par ses teintures⁴. Sidoine Apollinaire avait vu une tapisserie sur laquelle étaient figurées des scènes de chasse aux environs de Ctésiphon et dans les monts Niphates. Comme sur les reliefs, les tissus et les pièces d'orfèvrerie sassanides, on voyait les animaux sauvages, furieux et affolés, les cavaliers perses

d'Orientaux en Occident du V^e au VIII^e siècle (Revue de l'Orient chrétien, t. IX, 1904, p. 96 s.) ; Cabrol et Leclercq, *Dictionnaire d'archéologie chrétienne et de liturgie*, Art. Colonies, p. 2266 s. ; J. Strzygowski, *Kleinasiens*, Leipzig, 1903, p. 231 ; P. Clemen, *Die romanische Monumentalmalerei in den Rheinlanden*, Düsseldorf, 1916, p. 676 ; E.-B. Smith, *Early christian iconography*, Oxford, 1918, p. 193 s.

1. S. Jérôme, *Comment. in Ezechiel.*, VIII, 27 (Migne, P. L., t. 25, p. 258 s.) ; *Epist.*, CXXX, 7 (*op. cit.*, t. 22, p. 1112).

2. Cf. Sidoine Apollinaire, *Epist.*, I, 8 : Syri psallunt. Sur la psalmodie en chœur, v. A. Gastoué, *les Origines du chant romain*, Paris, 1907, p. 49 s. ; G. Morin, *les Véritables origines du chant grégorien*, Maredsous, 1912, p. 76 s. ; P. Batiffol, *Histoire du bréviaire romain*, Paris, 1893, p. 24 s. ; B.-R. Krausse, *Studie zur altchristlichen Vokalmusik in der griechischen und lateinischen Kirche*, Leipzig, 1892, p. 30 ; P. Clemen, *op. cit.*, p. 680.

3. Cf. E. Le Blant, *Inscriptions chrétiennes de la Gaule*, t. II, p. 76 s., n^o 415 ; *Corpus inscript. graec.*, t. IV, p. 580, n^o 9886. A Trèves plusieurs épitaphes mentionnent des noms d'Orientaux ; cf. E. Le Blant, *op. cit.*, t. I, p. 324 s., n^o 225, p. 353 s., n^o 248, p. 375 s., n^o 267 ; *Corpus inscript. graec.*, t. IV, p. 583-584, n^{os} 9891, 9892, 9893. Sur l'inscription au nom d'Azizos Agrippa, v. J.-H. Mordtmann, *Zur Topographie des nördlichen Syriens aus griechischen Inschriften* (Zeitschrift der deutschen morgenländischen Gesellschaft, t. 41, 1887, p. 304).

4. Cf. Sidoine Apollinaire, *Epist.*, IX, 13 ; Daremberg, Saglio et Pottier, *Dictionnaire des antiquités grecques et romaines*, art. Purpura, p. 775.

sur leurs chevaux agiles, les coups bien ajustés, qui font jaillir le sang¹. Sous la dynastie des Sassanides, qui gouverna la Perse du III^e au VII^e siècle, une véritable renaissance s'était produite dans cette partie du monde asiatique. Un monument célèbre, la coupe sassanide en argent ciselé du Cabinet des médailles, permet d'apprécier cet art plein de hardiesse et de mouvement (Pl. II)². On recherchait en Gaule les beaux tissus asiatiques, ainsi que la soie, autre produit exotique, particulièrement précieux, qui circulait dans le commerce³.

Ainsi la question des influences orientales en Gaule est nettement posée au IV^e et au V^e siècle. Les rapports entre les deux mondes ne sont pas un effet du hasard. Les liens, qui les unissent déjà, ne sont pas fortuits. Ils sont écrits dans la trame de l'histoire et en suivront les fluctuations.

1. Sidoine Apollinaire, *Epist.*, IX, 13. Les relations de notre pays avec la Perse, bien qu'indirectes, ont laissé quelques traces. Les noms suivants, Darius, Arsacès, Chosroès, ont été signalés sur une pièce de monnaie et sur des inscriptions trouvées en Gaule ; cf. A. de Longpérier, *de l'Introduction des noms perses dans l'Occident et particulièrement dans les Gaules* (Revue archéologique, 1849, t. I, p. 94 s.).

2. Sur cette coupe, v. M. Chabouillet, *Catalogue général et raisonné des camées et pierres gravées de la Bibliothèque nationale*, Paris, p. 468, n^o 2881 ; E. Babelon, *Guide illustré au Cabinet des médailles et antiques de la Bibliothèque nationale*, Paris, 1900, p. 274, fig. 123 ; I.-N. Smirnov, *Argenterie orientale* (en russe), Pétersbourg, 1909, pl. 31, fig. 59 ; F. Sarre, *Die Kunst des alten Persien*, Berlin, 1922, pl. 107.

3. Cf. Salvien, *De gubernatione Dei*, IV, 14 (Migne, P. L., t. 53, p. 87). Le mot *sirici*, employé par Salvien, désigne des fabricants de soie, non des Syriens ; cf. Forcellini, *Lexicon*, s. v. sericus.

CHAPITRE II

LE PRESTIGE DE BYZANCE (VI^e SIÈCLE)

L'empereur Constantin VII Porphyrogénète écrivait, au x^e siècle, qu'il existait entre les Francs et les Byzantins comme une parenté et des relations étroites¹. Ces rapports remontaient à une époque lointaine.

Clovis avait reçu de l'empereur Anastase I^{er} le diplôme de consul et, suivant la coutume romaine qui subsistait à Constantinople, il avait lui-même distribué au peuple des sommes d'or et d'argent². D'après le texte de Grégoire de Tours, qui renferme des inexactitudes³, Clovis a revêtu solennellement dans la basilique de Saint-Martin de Tours la tunique de pourpre et la chlamyde; il a mis sur sa tête le diadème, et à partir de ce jour il se fit appeler consul et Auguste. En réalité, Clovis ne reçut de l'empereur byzantin que le diplôme de consul. Ce titre lui donnait le droit de porter les insignes de cette dignité, la *toga*, longue robe descendant jusqu'aux pieds, et la *trabea*, large écharpe croisée sur la poitrine et dont l'une des extrémités retombait sur le bras gauche. Ce costume apparaît sur les diptyques consulaires en ivoire du

1. Cf. Constantin Porphyrogénète, *De administrando imperio*, 13, éd. Bonn, p. 86.

2. Cf. Grégoire de Tours, *Hist. Franc.*, II, 38. Les *codicilli* du consulat sont le diplôme en parchemin que l'empereur de Constantinople remettait aux dignitaires au moment de leur promotion; cf. J. Ebersolt, *Mélanges d'histoire et d'archéologie byzantines*, Paris, 1917, p. 65, 71.

3. Cf. sur ce texte E. Lavissee, *Histoire de France*, t. II, 1, Paris, 1903, p. 103, n. 1; M. Bloch, *les Rois thaumaturges*, Paris, Strasbourg, 1924, p. 63-64, n. 1; F. Lot, *la Fin du monde antique et le début du Moyen Age*, Paris, 1927, p. 292 s., 372 s.

v^e et du vi^e siècle¹. Anastase n'a pu accorder à Clovis les insignes impériaux, la pourpre, le diadème, et le titre d'Auguste. La pourpre était réservée à l'empereur de Constantinople. Le diadème, bandeau d'étoffe, orné de pierres précieuses et de perles, ne paraît que les fronts impériaux². Clovis ne reçut que le consulat et fit, en conséquence, les largesses d'usage. Comme d'autres chefs barbares, il obtint un titre honorifique du César oriental³. A la cour des rois francs on portait aussi de riches costumes en soie, tissés d'or, dont le nom trahit une importation byzantine⁴. La capitale de l'Empire d'Orient était considérée comme le foyer d'une civilisation supérieure.

Pour les Francs la majesté de l'Empire romain s'était retirée en Orient. Les souverains de la nouvelle Rome, assise sur les rives du Bosphore et de la Corne d'or, ne se prétendaient-ils pas les héritiers des anciens Césars ? Au vi^e siècle, Justinien I^{er} se donne pour tâche de reconstituer l'Empire romain. Sous son règne l'Italie, l'Afrique du Nord, le Sud-Est de l'Espagne, la Sicile, la Corse, la Sardaigne et les îles Baléares sont rentrés dans l'unité impériale. La Méditerranée, qui gardera pendant tout le Moyen Age une importance mondiale, est de nouveau un lac romain sur lequel domine la flotte byzantine.

Au siècle de Justinien, Byzance jouit d'un prestige incomparable; sa puissance est alors à son apogée. La renommée de cette grande ville, avec ses richesses fabuleuses, ses antiquités, enlevées à la Grèce par Constantin le Grand, est parvenue jusqu'en Occident. Un historien du vi^e siècle, Jordanis, exprime l'admiration des Occidentaux en présence du faste et de la magnificence de la ville impériale (*regia urbs*). Situation incomparable, port encombré de navires, murailles formidables, population cosmopolite et grouillante,

1. Cf. J. Ebersolt, *les Arts somptuaires de Byzance*, Paris, 1923, p. 42 s., fig. 13.

2. Cf. *Ibid.*, p. 18 s.

3. Cf. F. Lot, *op. cit.*, p. 288, 289.

4. Cf. *Vita s. Clodoaldi confessoris*, 6 (Acta Sanct. ord. s. Benedicti, saec. I, p. 136) : vestes auro textae et holosericae (= δλοσηρικά). Sur ce genre de tissu, cf. J. Ebersolt, *op. cit.*, p. 22.

Jordanis a noté tous ces éléments de puissance et de prospérité. L'empereur qui y commande, ajoute-t-il, était regardé comme un dieu terrestre (*deus terrenus*)¹.

* * *

Marseille et les villes de Provence furent le point de départ de l'expansion de l'hellénisme en Gaule². Les relations commerciales de Marseille s'étendent à toute la Méditerranée. Un historien grec du VI^e siècle, Agathias, disait de ce grand port qu'il était digne des anciens colons qui l'avaient fondé, les Grecs d'Asie Mineure³.

A Arles, l'élément hellénique était représenté dans la population⁴. Au VI^e siècle, l'évêque saint Césaire enjoint aux laïques de se procurer des recueils de psaumes et d'hymnes, et de chanter d'une voix sonore et mélodieuse, en grec et en latin, les séquences et les chants alternés⁵. On a découvert à Arles une ampoule portant sur une face l'inscription grecque « eulogie de saint Ménas », et sur l'autre l'image d'un orant entre deux croix et deux animaux⁶. Le sanctuaire de saint Ménas, récemment découvert en Égypte, à Mariout, fut un lieu de pèlerinage très fréquenté. Près de son tombeau jaillissait une source aux vertus miraculeuses. Les pèlerins emportaient l'eau merveilleuse dans des fioles en terre cuite ou en plomb, qui se répandirent aussi en Europe. Ces am-

1. Cf. Jordanis, *Romana et Getica*, XXVIII.

2. Cf. E. Le Blant, *Inscriptions chrétiennes de la Gaule*, t. II, p. 303 s., n° 547 : Musée de Marseille, table d'autel avec inscription grecque et sculptures chrétiennes.

3. Cf. Agathias, *Hist.*, I, 2, éd. Bonn, p. 16 s.

4. Cf. E. Le Blant, *op. cit.*, t. II, p. 259, n° 521 : inscription funéraire grecque au nom de Josès.

5. Cf. *S. Caesarii Vita*, I, 2, 15 (Migne, P. L., t. 67, p. 1008) ; L. A. Constans, *Arles antique*, Paris, 1921, p. 109 ; *Esquisse d'une histoire de la Basse-Provence dans l'Antiquité*, Marseille, 1923, p. 101.

6. Cf. G.-B. de Rossi (*Bullettino di archeologia cristiana*, 1869, p. 31 s.) ; cf. l'inscription latine du Musée de Marseille au nom du chrétien défunt Menas (E. Le Blant, *op. cit.*, t. II, p. 309 s., n° 551 A.).

poules portaient l'effigie du saint Égyptien, debout entre deux chameaux¹ (Pl. III, 2).

Des Grecs étaient aussi installés à Narbonne². Deux canons du concile tenu dans cette ville, en 589, énumèrent les cinq nations qui composaient la population : Goths, Romains, Syriens, Grecs et Juifs³. Vers la même époque, Grégoire de Tours signale un fait étrange, qui avait vivement frappé la population autochtone⁴.

Dans l'église où l'on conservait les reliques de saint Genès, se trouvait une peinture représentant le Christ crucifié, vêtu seulement d'une ceinture. Les fidèles étonnés tenaient leurs regards constamment fixés sur elle. Un jour le prêtre Basile eut une vision. L'image du Christ lui apparut et il crut entendre une voix redoutable qui lui disait : « Tous vous êtes couverts de vêtements variés ; et moi qui suis nu, vous me regardez sans cesse. Va et cache au plus vite ma nudité sous un vêtement ! ». Le prêtre, qui n'avait pas compris le sens de cette vision, s'empressa de l'oublier. Une seconde apparition et une seconde injonction restèrent également sans effet. Trois jours après, l'image apparut encore, mais cette fois elle le battit de verges et le menaça de mort : « Ne t'avais-je pas dit de me donner un vêtement et de cacher ma nudité ? Et tu n'as rien fait ! Va et recouvre d'un voile la peinture qui me représente crucifié,

1. Cf. K.-M. Kaufmann, *Ikongraphie der Menas Ampullen*, Le Caire, 1910 ; *Die Menasstadt und das Nationalheiligtum der altchristlicher Aegypter in der westalexandrinischen Wüste*, t. I, Leipzig, 1910 ; J. Strzygowski, *Koptische Kunst*, Wien, 1904, pl. XXI. Sur le culte du saint, v. H. Delehay, *les Légendes hagiographiques*, Paris, 1906, p. 174 ; *les Origines du culte des martyrs*, Bruxelles, 1912, p. 256 s. ; *les Martyrs d'Égypte*, Bruxelles, 1923, p. 114 ; *les Recueils antiques de miracles des saints* (Analecta Bollandiana, t. 43, 1925, p. 46) ; J. Ebersolt, *Sanctuaires de Byzance*, Paris, 1921, p. 95 s.

2. Cf. E. Le Blant, *op. cit.*, t. II, p. 459 s., n° 613 A : épitaphe d'un chrétien de langue grecque (527).

3. Cf. Mansi, *Sacror. concilior. nova et ampliss. Collectio*, t. IX, p. 1015, 1017.

4. Cf. Grégoire de Tours, *In gloria martyrum*, 22 ; L. Bréhier, *les Origines du crucifix dans l'Art religieux*, Paris, 1908, p. 31 s.

sinon la mort viendra te surprendre au plus vite ». Basile, ému et tout tremblant, s'empressa de raconter ses visions à l'évêque. Celui-ci donna aussitôt l'ordre de cacher la peinture sous un voile. Les gens curieux le soulevaient un peu pour la voir. Mais, ajoute Grégoire de Tours, la peinture depuis lors ne resta plus exposée à tous les regards.

Ainsi le Christ représenté sur la croix, vêtu seulement d'une ceinture, était alors une nouveauté. Les fidèles sont scandalisés de ce réalisme qui froisse leurs habitudes. Cette image, sans doute due à un des Orientaux, établis à Narbonne, indique du moins l'infiltration d'un élément étranger. Le cas de cette image parlante n'est pas isolé. A Constantinople les chroniqueurs signalent, dès le VI^e siècle, une icône du Christ qui aurait proféré des sons intelligibles¹. Ce type d'images thaumaturges auxquelles recouraient les douleurs désespérées, était bien connu dans la cité, qui était alors la capitale du monde chrétien. Là aussi la fable se mêlait constamment à l'histoire.

Des villes du Midi l'hellénisme étendit peu à peu ses rameaux jusqu'aux extrémités du pays. Félix, évêque de Nantes, qui savait le grec aussi bien que le latin, était regardé comme la lumière de l'Armorique. Le poète Fortunat, qui rapporte le fait, exagère sans doute en disant que, grâce à l'intelligence de ce prélat, cette région si éloignée pouvait être mise sur le même rang que la Grèce et l'Orient². A l'extrémité opposée du pays, la langue grecque était cultivée dans un centre monastique, situé dans les solitudes du Jura. Saint Eugende, qui fut abbé du monastère de Condat, y avait appris du grec³. Fortunat, énumérant les ouvrages que lisait sainte Radegonde dans son monastère de Poitiers, cite les écrits des Pères de l'Église grecque, Basile, Athanase⁴.

1. Cf. J. Ebersolt, *op. cit.*, p. 19, 57, 92-93.

2. Cf. Fortunat, *Carm.*, III, 4 ; III, 8 ; *Histoire littéraire de la France*, t. III, p. 330 ; Ch. Gidel, *Nouvelles études sur la littérature grecque moderne*, Paris, 1878, p. 139.

3. Cf. *Vita s. Eugendi*, 4 (Mon. Germ. Hist., Script. rerum merovingic., t. III, p. 155) ; Ch. Gidel, *op. cit.*, p. 142.

4. Cf. Fortunat, *Carm.*, VIII, 1 ; *Histoire littéraire de la France*, t. III, p. 30 s.

Certes, ces œuvres avaient pu être traduites. Les esprits cultivés de l'époque ne lisaient pas tous la littérature de l'Orient dans le texte original. Mais la connaissance du grec n'était pas complètement éteinte au VI^e siècle. L'hellénisme eut des asiles où l'on se faisait un honneur de le cultiver.

* * *

La numismatique, précieuse auxiliaire de l'histoire, apporte aussi sa contribution à l'étude des rapports entre l'Orient et l'Occident. On sait que l'empereur Tibère II (578-582) envoya des objets précieux au roi Chilpéric pour le détourner de l'alliance avec les Lombards. Dans cet envoi figuraient des parures et des médailles d'or. D'un côté apparaissait l'effigie de l'empereur entourée de la légende *Tiberii Constantini perpetui Augusti* ; au revers, le basileus sur un quadriges avec la légende *Gloria Romanorum*. Grégoire de Tours vit ces objets que Chilpéric montrait avec orgueil¹.

Le prétendant Gondoald, fils naturel de Clotaire I^{er}, rapporta des trésors de Constantinople, où il s'était réfugié. Lorsqu'il débarqua à Marseille, il rapportait avec lui une quantité d'or, d'argent et d'objets destinés à gagner les Francs². Le roi Childebert avait reçu une quantité considérable de sous d'or de l'empereur Maurice (582-602), qui l'engageait à combattre les Lombards et à les chasser d'Italie³. Ces sous d'or byzantins ont joué un rôle dans l'histoire monétaire du Moyen Age⁴.

1. Cf. Grégoire de Tours, *Hist. Franc.*, VI, 2 ; Ch. Diehl, *Études sur l'administration byzantine dans l'exarchat de Ravenne*, Paris, 1888, p. 206 ; A. Carrière, *Sur un chapitre de Grégoire de Tours relatif à l'histoire de l'Orient* (Annuaire de l'École pratique des Hautes Études, Sciences historiques, 1898, p. 22) ; M. Prou, *l'Art monétaire* (A. Michel, Histoire de l'art, t. I, 2, p. 905) ; E. Babelon, *le Tombeau du roi Childéric et les Origines de l'orfèvrerie cloisonnée* (Mémoires de la Société des Antiquaires de France, 1924, p. 100).

2. Cf. Grégoire de Tours, *Hist. Franc.*, VI, 24.

3. Cf. *Ibid.*, VI, 42. Sur la valeur du sou d'or, *solidus*, v. E. Babelon, *Traité des monnaies grecques et romaines*, première Partie, t. I, Paris, 1901, p. 537 ; F. Lot, *la Fin du monde antique et le Début du Moyen Age*, Paris, 1927, p. 426 s.

4. On les désignait sous les noms de *solidi byzantii*, *byzantei*, *bizantia auri*, d'où le français

On a trouvé en France dans diverses régions des monnaies byzantines qui s'échelonnent depuis le règne de Constantin le Grand jusqu'au temps de l'empereur Héraclius (610-641)¹. Les Francs ont connu les monnaies byzantines. Ils les ont utilisées et les ont même imitées plus ou moins habilement. Le type se conserva en Gaule avec des altérations. Il persista plus ou moins longtemps suivant les régions. La série de ces monnaies pseudo-impériales se clôt avec le règne d'Héraclius².

Ces pièces, qui circulaient en Gaule et y étaient copiées, montrent la faveur et le crédit dont jouissaient les espèces byzantines. Le commerce de l'Occident continuait à se rattacher par des liens étroits au commerce des régions soumises à Constantinople. Le prestige de la ville impériale continuait à s'affirmer dans les régions les plus lointaines.

besant ou bezant; cf. Du Cange, *De imperatorum Constantinopolitanorum numismatibus* (Gloss. med. et inf. latin., t. X, Niort, 1887, p. 158); Le Blanc, *Traité historique des monnaies de France*, Paris, 1690, p. 169 s.; L. Delisle, *les Revenus publics en Normandie* (Bibliothèque de l'École des Chartes, 1848-1849, p. 207 s.).

1. Cf. A. Blanchet, *les Trésors de monnaies romaines et les Invasions germaniques en Gaule*, Paris, 1900, p. 46 s.; Cochet, *le Tombeau de Childéric I^{er}*, Paris, 1859, p. 33, 411, 423-425; E. Babelon, *le Tombeau du roi Childéric et les Origines de l'orfèvrerie cloisonnée* (*loc. cit.*, p. 24 s.); J. Labarte, *Histoire des Arts industriels*, t. I, Paris, 1872, p. 261; P. Masson, *De Massiliensium negotiationibus*, Paris, 1896, p. 120. On sait que des trouvailles de monnaies byzantines ont été faites aussi en Scandinavie, dans les pays slaves et en Roumanie; cf. O.-R. Janse, *le Travail de l'or en Suède à l'époque mérovingienne*, Orléans, 1922, p. 19, 22; *Notes sur les solidi romains et byzantins trouvés en Scandinavie* (*Revue numismatique*, t. 25, 1922, p. 33 s.); F. Dvornik, *les Slaves, Byzance et Rome au IX^e siècle*, Paris, 1926, p. 155; C. Moisl, *Sur les Monnaies byzantines trouvées en Roumanie* (*Académie roumaine. Bulletin de la section historique*, t. XI, 1924, p. 207 s.).

2. Cf. J. Sabatier, *Description générale des monnaies byzantines*, t. I, Paris, 1862, p. 84; M. Prou, *Catalogue des monnaies françaises de la Bibliothèque nationale. Les Monnaies mérovingiennes*, Paris, 1892, p. XIV s.; *l'Art monétaire* (*loc. cit.*, t. I, 2, p. 910 s.).

CHAPITRE III

L'ATTRAIT DE LA GAULE (VI^e SIÈCLE)

Les émigrés de la terre asiatique n'avaient pas établi des comptoirs seulement sur les côtes de la Méditerranée. Ils avaient pénétré profondément dans le pays et avaient fixé leur résidence dans les grandes villes.

A Orléans la population syrienne (*Syri*) salue dans sa propre langue le roi Gontran, lors de son entrée dans la ville, en 585. A cette époque les Syriens formaient un groupe national à part¹. On les trouve aussi installés à Paris, où un marchand, nommé Eusèbe, obtient à force de présents l'épiscopat à la mort de l'évêque Ragnemod. Une fois installé, il renvoie tous les clercs de la maison épiscopale et les remplace par des gens de sa nation².

Grégoire de Tours entra lui-même en relation avec plusieurs Syriens.

1. Cf. Grégoire de Tours, *Hist. Franc.*, VIII, 1. Le terme *Syri* a pu s'étendre d'abord à tous les Orientaux sans distinction d'origine ; cf. E. Le Blant, *Inscriptions chrétiennes de la Gaule*, t. I, p. 207, 326, 328, 329. Au VI^e siècle, la dénomination de Syrien se précise. Dans le passage cité de Grégoire de Tours, les Syriens sont distingués des Juifs, qui acclament en hébreu le roi Gontran. Les canons du concile de Narbonne (589), qui énumèrent les éléments de la population de cette ville, mentionnent trois nations d'Orientaux : Syriens, Grecs et Juifs (v. plus haut, p. 22). Dans les ouvrages suivants on a émis à tort l'opinion suivant laquelle les Francs auraient désigné par le nom de Syriens tous les hommes venus d'Orient, Grecs et Juifs compris ; cf. Cabrol et Leclercq, *Dictionnaire d'archéologie chrétienne et de liturgie*, art. Gallicane (Église), p. 368 ; P. Clemen, *Die romanische Monumentalmalerei in den Rheinlanden*, Düsseldorf, 1916, p. 676 ; W. Vöge (*Repertorium für Kunstwissenschaft*, 1902, p. 103).

2. Cf. Grégoire de Tours, *Hist. Franc.*, X, 26. On rencontre aussi des Syriens au sud de la Seine, à la Chapelle Saint-Éloy (Eure) ; cf. E. Le Blant, *op. cit.*, t. I, p. 205, n^o 125 : épitaphe du Syrien Viriodorus.

L'un d'eux, nommé Jean, traduisit pour lui la légende des Sept Dormants d'Éphèse¹. On vit arriver un jour à Tours un évêque, Symon, qui venait des pays situés au delà des mers. Il apprend à Grégoire de Tours la prise et la destruction d'Antioche et lui raconte comment il avait été emmené captif, puis relâché par le roi des Perses, moyennant rançon. Il avait quitté l'Orient et était venu dans les Gaules pour y chercher des consolations auprès des âmes pieuses². Un autre Oriental, né sur les bords de l'Euphrate, vient se fixer à Clermont. Il y fonde le monastère de Saint-Cirgues, où il mourut après une vie pleine de vertus et de miracles³. Le monastère avait été placé sous le vocable de saint Cirycus dont la légende, associée à celle de sainte Julitte, s'était répandue d'Orient dans les pays d'Occident⁴.

On connaît l'aventure dont fut victime un riche marchand syrien de Bordeaux, nommé Eufrone. L'évêque Berthramn le fit tonsurer dans l'espoir d'hériter de ses biens, parmi lesquels se trouvait une relique, l'un des pouces d'un martyr oriental très réputé, saint Serge. L'évêque avait signalé le fait au prétendant Gondovald, qui se trouvait à Bordeaux. Mais le Syrien refusa de livrer sa relique, qui possédait, disait-on, de grandes vertus. Sa maison fut assiégée; la châsse fut ouverte et l'allié de Gondovald, Mummole, s'empara d'une parcelle de la précieuse relique⁵.

1. Cf. Grégoire de Tours, *In gloria martyrum*, 94; *Passio s. Martyrum Septem Dormientium apud Ephesum*, 12 (Mon. Germ. Hist., Script. rerum merovingic., t. I, p. 853; cf. p. 847 s.).

2. Cf. Grégoire de Tours, *Hist. Franc.*, X, 24. Sur la prise et la destruction d'Antioche par Chosroès I^{er}, en 540, v. Ch. Diehl, *Justinien et la civilisation byzantine au VI^e siècle*, Paris, 1901, p. 580 s.

3. Cf. Grégoire de Tours, *Hist. Franc.*, II, 21, 22; *Vitae patrum*, III; Sidoine Apollinaire, *Epist.*, VII, 17; L. Bréhier, *les Colonies d'Orientaux en Occident au commencement du Moyen Age* (Byzantinische Zeitschrift, t. XII, 1903, p. 33).

4. Cf. *Acta Sanct.*, I Mai., t. I, p. 51; 16 Jun., t. III, p. 21; H. Delehay, *les Origines du culte des martyrs*, Bruxelles, 1912, p. 197 s.

5. Cf. Grégoire de Tours, *Hist. Franc.*, VII, 31; C. Jullian, *Inscriptions romaines de Bordeaux*, t. II, Bordeaux, 1890, p. 620; M. Prou, *la Gaule mérovingienne*, Paris, 1897, p. 197.

Ces Syriens ne venaient pas seulement dans notre pays pour y exercer leur négoce. Ils y étaient attirés par le renom des saints nationaux. Grégoire de Tours rapporte qu'un habitant des contrées d'outre-mer, étant devenu subitement aveugle, se rendit à Tours dans la basilique de Saint-Martin, où il finit par recouvrer la vue après maintes prières et maintes intercessions¹. Le patron de la Gaule mérovingienne était aussi connu en Orient que la patronne de Paris, sainte Geneviève. Saint Martin fut honoré par l'Église grecque et figure parmi les saints du calendrier ecclésiastique² (Pl. IV). Le culte de saint Julien de Brioude se répandit aussi dans les pays du Levant. Un marchand avait emporté des reliques de ce saint dans une ville d'Orient, où il éleva une basilique en son honneur³. Saint Baudile de Nîmes jouissait aussi d'une renommée peu commune. Sur son tombeau avait poussé un laurier au feuillage verdoyant. Les habitants avaient remarqué que les feuilles de cet arbre guérissaient beaucoup de malades. Un marchand avisé s'empara un jour d'une touffe de feuillage qu'il emporta en Orient, où le saint devint célèbre⁴.

* * *

Les Juifs formaient d'importantes colonies en Gaule, au VI^e siècle. Ils étaient assez nombreux à Arles pour organiser une sédition contre l'évêque, saint Césaire⁵. Comme les Syriens, on les trouve installés dans les grandes

1. Cf. Grégoire de Tours, *De virtutibus s. Martini*, III, 20.

2. Cf. *Il Menologio di Basilio II* (Cod. Vatican. gr. 1613), Turin, 1907, p. 47, pl. 176.

3. Cf. Grégoire de Tours, *De virtutibus s. Juliani*, 33 ; H. Delehaye, *op. cit.*, p. 391. La renommée de sainte Foy, la jeune martyre d'Agen, a franchi aussi les frontières de la France. D'après un récit postérieur un certain Robert avait fait construire sur une rive de l'Euphrate une église en l'honneur de cette sainte ; cf. *Liber miraculorum s. Fidis*, éd. A. Bouillet, Paris, 1897, p. VIII, 241

4. Cf. Grégoire de Tours, *In gloria martyrum*, 77.

5. Cf. *S. Caesarii Vita*, I, 3, 21-22 (Migne, P. L., t. 67, p. 1011, 1012) ; P. Masson, *De Massiliensium negotiationibus*, Paris, 1896, p. 110 ; L.-A. Constans, *Arles antique*, Paris, 1921, p. 121.

viles, à Bordeaux¹, à Orléans², à Tours³, à Clermont⁴. Ils sont mentionnés dans les Actes de plusieurs conciles tenus en Gaule⁵. Ils occupaient de hautes situations, tel ce Priscus qui servait d'agent au roi Chilpéric pour ses achats d'objets de luxe⁶. Les Juifs étaient aussi estimés comme médecins⁷. Leurs navires, qui sillonnaient les mers, indiquent la place importante qu'ils avaient acquise dans le commerce⁸.

A cette époque, les Juifs partagent avec les Syriens le trafic des marchandises orientales. Grâce à eux les objets et les produits de provenance exotique sont assez communs en Gaule. Le papyrus, précieux véhicule de la pensée, arrive d'Égypte à Marseille, où les navires venaient aussi débarquer leur cargaison d'huile et d'autres liquides⁹. Des marchands apportent à un reclus de Nice, Hospitius, des plantes d'Égypte dont il se nourrissait les jours de carême¹⁰. De Syrie arrivent les vins de Gaza et de la fertile Sarepta, très estimés en Occident¹¹. Le cuir de Phénicie était aussi importé et servait à confectionner

1. Cf. C. Jullian, *Inscriptions romaines de Bordeaux*, t. II, p. 10 n. 1, p. 103 s., n° 939, p. 108, 620 ; Grégoire de Tours, *De virtutibus s. Martini*, III, 50.

2. Cf. Grégoire de Tours, *Hist. Franc.*, VIII, 1.

3. Cf. *Ibid.*, VII, 23.

4. Cf. *Ibid.*, IV, 12 ; V, 11 ; *Vitae Patrum*, VI, 7.

5. Cf. J. Fehr, *Staat und Kirche im fränkischen Reiche bis auf Karl den Grossen*, Wien, 1869, p. 511 s., 532 ; H. Graetz, *Geschichte der Juden*, t. V, Leipzig, 1871, p. 45 s.

6. Cf. Grégoire de Tours, *Hist. Franc.*, VI, 5 ; VI, 17 ; H. Pigeonneau, *Histoire du commerce de la France*, t. I, Paris, 1885, p. 67 ; A. Longnon, *Géographie de la Gaule au VI^e siècle*, Paris, 1878, p. 179.

7. Cf. Grégoire de Tours, *Hist. Franc.*, V, 6.

8. Cf. Grégoire de Tours, *De gloria confess.*, 95.

9. Cf. Grégoire de Tours, *Hist. Franc.*, IV, 43 ; V, 5 ; W. Heyd, *Histoire du commerce du Levant*, t. I, Leipzig, 1885, p. 19.

10. Cf. Grégoire de Tours, *Hist. Franc.*, VI, 6.

11. Cf. *Ibid.*, VII, 29 ; *In gloria confess.*, 64 ; Sidoine Apollinaire, *Carm.*, XVII, 15 ; Fortunat, *Vita s. Martini*, II, 81, 82 ; Cassiodore, *Variae*, XII, 12 ; W. Heyd, *op. cit.*, t. I, p. 88.

des sacs, où l'on tenait sa fortune enfermée. Tel était le cas d'un négociant de Lyon¹.

* * *

Les influences orientales s'infiltrèrent aussi en Gaule par les Lombards qui, attirés par les richesses de l'Italie, avaient pénétré, en 568, dans le nord de la péninsule, où ils fondèrent un royaume. C'est un Lombard, Vulfilaïc (saint Valfroy), qui essaya d'implanter en Gaule le culte du grand saint syrien, Syméon le Stylite.

Grégoire de Tours, passant à Ivoy, aujourd'hui Carignan (Ardennes), fit la connaissance de ce Lombard qui avait élevé une basilique dans un monastère de cette contrée. Ce couvent était situé sur une montagne, non loin d'Ivoy, dans un endroit où se dressait une statue de Diane. Vulfilaïc, sur les instances de Grégoire de Tours, lui raconta les faits suivants : « J'avais fait élever, dit-il, une colonne sur laquelle je me tenais, pieds nus, non sans éprouver de grandes souffrances. Quand venait l'hiver, j'étais tellement saisi par le souffle glacial de la bise que les ongles me tombaient des pieds et que des glaçons pendaient à ma barbe; cette contrée connaît souvent des hivers très rudes... Ma boisson et ma nourriture se composaient d'un peu de pain, de légumes et d'une petite quantité d'eau... ». Attirée par la nouveauté de ce spectacle, la foule accourut. Le Lombard, du haut de sa colonne, lui prêcha avec ardeur la vanité des idoles et réussit si bien que la statue de Diane fut renversée. « Un jour, ajouta Vulfilaïc, des évêques, qui auraient dû m'encourager à accomplir avec zèle l'œuvre que j'avais entreprise, vinrent me dire : « La voie que tu suis n'est pas bonne. Tu ne pourras jamais, toi indigne, être comparé à Syméon d'Antioche, qui passa sa vie sur une colonne. D'ailleurs le climat ne te permet pas d'endurer pareilles souffrances. Descends et viens habiter avec les

1. Cf. Grégoire de Tours, *In gloria confess.*, 110.

frères que tu as groupés autour de toi ». A leur prière le Lombard, qui ne voulait pas désobéir aux évêques, descendit. « Plus tard, continua-t-il, un des évêques m'ayant emmené à quelque distance, envoya des ouvriers armés de leviers, de marteaux et de haches. Ils renversèrent la colonne sur laquelle j'avais pris l'habitude de me tenir. Le lendemain, en arrivant sur les lieux, je trouvai tout détruit et je versai des larmes amères. Mais je n'ai pas relevé ce qu'on avait abattu, ne voulant pas désobéir aux évêques. Depuis ce moment j'habite avec mes frères »¹.

Ainsi dans la Gaule mérovingienne vivaient des représentants de diverses nations, qui, venus pour des raisons diverses, y apportent des ferments d'orientalisme. Le mouvement en sens inverse ne fut pas moins intense. Les Gaulois, voyageurs intrépides, prirent un contact direct avec les pays du Levant, qui exerçaient sur eux un puissant attrait.

1. Cf. Grégoire de Tours, *Hist. Franc.*, VIII, 15 ; H. Delehaye, *les Stylites. Saint Syméon et ses imitateurs* (Revue des questions historiques, t. 13, 1895, p. 80 s.).

CHAPITRE IV

L'ATTRAIT DE L'ORIENT (VI^e SIÈCLE)

Les auteurs mentionnent des déplacements fréquents au VI^e siècle. Un médecin de Poitiers, Réoval, était allé à Constantinople, où il avait fréquenté ses confrères¹. Les hommes pieux étaient attirés vers les lieux saints dont ils avaient lu des descriptions². On prétendait même qu'il existait à Panéas, en Palestine, une statue en électrum, qui représentait le Christ³.

Grégoire de Tours avait remarqué l'attrait que les lieux saints exerçaient sur ses contemporains. Il vit un jour arriver à Tours un Breton qui manifesta son désir de se rendre à Jérusalem⁴. Plusieurs ecclésiastiques de l'église de Tours s'y étaient rendus. L'évêque Licinius avait visité les lieux de la Passion et de la Résurrection⁵. Un diacre et plusieurs pèlerins prétendaient avoir vu le puits de Bethléem, où la Vierge avait puisé de l'eau⁶.

On se rendait en Palestine de toutes les régions de la Gaule. Des malades y vont chercher la guérison. Un Gaulois, Jean, infecté de la lèpre, disait qu'il avait passé une année entière au lieu même où le Seigneur avait été baptisé.

1. Cf. Grégoire de Tours, *Hist. Franc.*, X, 15.

2. Cf. *Breviarium de Hierosolyma*; Theodosius, *De terra sancta*; *De situ terrae sanctae*; *Notitia Antiochae ac Hierosolymae patriarchatum* (*Corpus script. eccles. lat.*, t. 39, p. XVIII, 137 s., p. XXXVI, 153 s.; *Itinera Hierosolym.*, éd. Tobler et Molinier, t. I, p. 55 s., 61 s., 81 s., 329).

3. Cf. Grégoire de Tours, *In gloria martyrum*, 20.

4. Cf. *Id.*, *Hist. Franc.*, V, 21.

5. Cf. *Id.*, *op. cit.*, II, 39; X, 31.

6. Cf., *Id.*, *In gloria martyrum*, 1.

Il s'était plongé souvent dans les eaux du Jourdain pour recouvrer la santé et avait acquis à Jérusalem des reliques de la Vierge. En revenant par l'Italie, il faillit être dépouillé par des brigands, qui le laissèrent à moitié mort. Il put cependant rentrer dans les Gaules sain et sauf avec ses précieuses reliques. Grégoire de Tours ajoute qu'il connaissait plusieurs autres cas de guérison par les eaux du Jourdain¹. A la fête de l'Épiphanie, on descendait dans le Jourdain pour « laver les plaies du corps et guérir les blessures de l'âme »². Les sources thermales de Levida, en Palestine, étaient aussi renommées en Occident pour la guérison de la lèpre³. De Jérusalem on rapportait de la terre du Saint-Sépulcre, qui passait pour guérir les malades. Les pèlerins la répandirent « dans les diverses parties du monde »⁴.

De leur long voyage les pèlerins pieux revenaient « plus ardents dans l'amour de Dieu »⁵. D'autres se convertissaient au Saint-Sépulcre, où ils passaient de longs moments dans le jeûne et la prière. Certains allaient y chercher le pardon de leurs crimes⁶.

*
* *
*

Un des grands attrait du voyage en Orient était la recherche des reliques. Les saints étaient considérés comme des protecteurs et des guérisseurs, et chaque fidèle voulait posséder une parcelle du trésor caché dans les sanctuaires orientaux. Saint Avit, évêque de Vienne, avait envoyé à Jérusalem une mission chargée de se procurer un fragment de la vraie Croix⁷.

1. Cf. Id., *op. cit.*, 18.

2. Cf. Id., *op. cit.*, 87.

3. Cf. Id., *op. cit.*, 16, 17.

4. Cf. Id., *op. cit.*, 6.

5. Cf. *Vita s. Berthaldi* (Acta Sanct., 16 Jun., t. III, p. 98 s.).

6. Cf. *Vita s. Baldi* (Acta Sanct., 29 Oct., t. XII, p. 879).

7. Cf. S. Avit, *Epist.*, XVIII, XXIII (Migne, P. L., t. 59, p. 236, 239 ; Acta Sanct., 5 Febr., t. I, p. 667).

Les femmes de l'époque sont animées d'une sainte émulation. D'après un récit de Grégoire de Tours, une dame gauloise avait rapporté de Jérusalem une ampoule contenant du sang de saint Jean-Baptiste. De retour dans son pays, elle avait élevé en l'honneur du saint une église à Bazas (Gironde), où elle déposa sa précieuse acquisition¹. Saint-Jean de Maurienne reçut aussi une relique du Précurseur. C'était un pouce qui fut rapporté dans un coffret d'or par une femme de Maurienne, dont Grégoire de Tours ne donne pas le nom, mais qui s'appelait Tigris d'après la tradition locale².

Parmi les pieuses femmes de ce temps, aucune n'égale en renommée Radegonde, la captive thuringienne, épouse du roi Clotaire, qu'elle quitta pour se retirer à Poitiers au monastère de Sainte-Croix, où elle passa le reste de ses jours. Elle fit des démarches afin d'obtenir des reliques orientales. Une mission, dont faisait partie le prêtre Réoval, fut envoyée en Orient pour y rechercher des parcelles de la Croix, des reliques des apôtres et des martyrs. Les clercs se rendirent à Jérusalem et dans les pays du Levant. Ils visitèrent les tombeaux des saints et des confesseurs, dont ils rapportèrent des restes avec un fragment de la vraie Croix dans un coffret en argent. Ces reliques furent déposées provisoirement à Tours, d'où elles furent transportées à Poitiers avec un grand appareil de chants, de cierges et d'encens.

Dans ce butin sacré se trouvait un doigt de la main de saint Mamas, martyr de Césarée en Cappadoce. Le culte de ce saint, bien connu à Constantinople, où il jouit d'une grande réputation, s'implante dans notre pays où il laissera des traces³ (Pl. VII). A Constantinople, où régnait l'empereur Justin II

1. Cf. Grégoire de Tours, *In gloria martyrum*, II.

2. Cf. Id., *op. cit.*, 13 ; *Vita Tigris virginis Mauriennensis*, 1-3 (Mon. Germ. Hist., Script. rerum meroving., t. III, p. 533-534 ; cf. p. 530-531). Sur la tradition qui place le tombeau de saint Jean-Baptiste à Sébaste (Samarie), en Palestine, v. H. Delehaye, *les Origines du culte des martyrs*, Bruxelles, 1912, p. 99.

3. Cf. *Il Menologio di Basilio II* (Cod. Vatican. gr. 1613), Turin, 1907, p. 5, pl. 5 ; H. Delehaye, *op. cit.*, p. 203-204 ; J. Ebersolt, *Sanctuaires de Byzance*, Paris, 1921, p. 93.

(565-578), Radegonde obtint aussi ce qu'elle désirait, une parcelle du bois de la vraie Croix, d'autres reliques et un exemplaire des Évangiles, recouvert d'or et de pierreries¹. Le poète Fortunat composa à cette occasion plusieurs poèmes où il célébrait les louanges de la Croix².

* * *

Byzance possédait déjà à cette époque un trésor de reliques qu'elle enrichira sans cesse. Elle avait reçu de Constantin le Grand des fragments de la vraie Croix. Sous le règne de Justin II, elle avait acquis une nouvelle parcelle du « bois divin », provenant d'Apamée en Syrie³.

La richesse de la capitale était bien connue de Grégoire de Tours. Il savait que Byzance prétendait posséder les saints clous, qui avaient été fixés autour de la tête de la statue de Constantin le Grand, au sommet de la Colonne de porphyre⁴. Il connaissait le récit étrange qui circulait à Constantinople sur l'image du Christ, transpercée à Sainte-Sophie par un Juif⁵. Il savait que le culte de saint Polyeucte était répandu dans la capitale et que la princesse Juliana Anicia embellit, sous Justinien I^{er}, le sanctuaire dédié à ce martyr oriental⁶.

Grégoire de Tours ne se renseignait pas seulement sur les choses de la capitale. Comme il l'a écrit, il voulait faire connaître tous les miracles qui s'é-

1. Cf. Grégoire de Tours, *Hist. Franc.*, III, 7 ; IX, 10 ; *In gloria martyrum*, 5 ; cf. *Vita Radegundis*, III, 21 s. (*Acta Sanct.*, 13 Aug., t. III, p. 79 s.) ; *De sancto Mamante vel Mammete* (*Acta Sanct.*, 17 Aug., t. III, p. 432-433).

2. Cf. Fortunat, *Carm.*, II, 1-6.

3. Cf. J. Ebersolt, *op. cit.*, p. 7, 25.

4. Cf. Grégoire de Tours, *In gloria martyrum*, 5 ; J. Ebersolt, *op. cit.*, p. 7, 73.

5. Cf. Grégoire de Tours, *op. cit.*, 21 ; J. Ebersolt, *op. cit.*, p. 6 s.

6. Cf. Grégoire de Tours, *op. cit.*, 102 ; *Epigrammatum Anthologia palatina*, I, 10, éd. Dübner, t. I, Paris, 1864, p. 3. Sur le culte de saint Polyeucte, v. H. Delehaye, *op. cit.*, p. 209 s., 367 s.

taient accomplis en Orient, pour fortifier la foi de ses contemporains¹. Des récits qu'il avait entendus, des traditions orales enrichissaient ses réserves de faits et d'idées, et il notait avec soin tous ces témoignages. Il entra lui-même en relation avec des Orientaux et avec des pèlerins qui revenaient du Levant.

Un personnage lui montra un jour une vétuste étoffe de soie, ayant servi, disait-on, à envelopper la croix du Seigneur². Par un autre voyageur il apprit que près de Jéricho on cultivait des plantes dont le fruit contenait du coton³. Avec l'aide d'un interprète syrien, nommé Jean, il traduit en latin l'extraordinaire légende des Sept Dormants d'Éphèse⁴, qui prendra place plus tard dans la *Légende dorée*. Ces saints, enfermés au III^e siècle dans une caverne, où ils s'étaient réfugiés pendant la persécution de Décius, s'y étaient endormis et avaient été retrouvés vivants au V^e siècle, sous le règne de Théodose II (Pl. VIII)⁵.

D'autres traditions orientales se retrouvent dans les écrits de Grégoire de Tours : celle qui fait voyager l'apôtre Thomas dans l'Inde⁶, celle qui fait mourir l'apôtre Barthélemy dans le même pays, d'où son sarcophage en plomb

1. Cf. Grégoire de Tours, *In gloria martyrum*, 9.

2. Cf. *Ibid.*, 5 ; Fr. Michel, *Recherches sur le commerce, la fabrication et l'usage des étoffes de soie, d'or et d'argent et autres tissus précieux en Occident*, t. I, Paris, 1852, p. 59 n. 1.

3. Cf. Grégoire de Tours, *In gloria martyrum*, 17 ; L. Bréhier, *les Colonies d'Orientaux en Occident au commencement du Moyen Age* (*Byzantinische Zeitschrift*, t. XII, 1903, p. 21).

4. Cf. Grégoire de Tours, *In gloria martyrum*, 94 ; cf. *Passio s. martyrum Septem Dormientium apud Ephesum*, 12 (*Mon. Germ. Hist., Script. rerum merovingic.*, t. I, p. 853 ; cf., p. 847 s.) ; M. Bonnet, *le Latin de Grégoire de Tours*, Paris, 1890, p. 53 n. 5, s'est demandé à ce propos si Grégoire savait le grec. Comme il s'est servi d'un interprète, M. Bonnet en conclut que Grégoire n'a jamais étudié cette langue. Si la légende a été traduite du grec, la question est tranchée ; mais le récit a pu être traduit du syriaque.

5. Cf. *Il Menologio di Basilio II* (Cod. Vatican. gr. 1613), Turin, 1907, p. 36, pl. 133. Sur la légende des Sept Dormants, v. C.-A. Bernouilli, *Die Heiligen der Merowinger*, Tubingue, 1900, p. 160 s. ; cf. *Bibliotheca hagiographica graeca*, Bruxelles, 1909, p. 224.

6. Cf. Grégoire de Tours, *In gloria martyrum*, 31 ; cf. *Passio s. Thomae apostoli* (M. Bonnet, *Supplementum codicis apocryphi*, t. I, Leipzig, 1883, p. 133 s.) ; R.-A. Lipsius, *Die apokryphen Apostelgeschichten und Apostellegenden*, t. I, Brunswick, 1883, p. 242 s.

CHAPITRE V

L'APPARITION DU CROISSANT (VII^e SIÈCLE)

Au VII^e siècle s'ouvre pour la chrétienté d'Orient une période tragique. Jérusalem succombe une première fois sous les coups d'une vieille puissance asiatique, les Perses; une seconde fois, sous les coups d'une nouvelle puissance, qui allait changer la face du monde oriental, les Arabes. L'Empire byzantin est alors engagé dans une lutte sans merci contre les ennemis de la croix.

Les Perses sassanides, qui avaient pénétré en Syrie, semant partout la ruine et la dévastation, se présentent à l'improviste sous les murs de Jérusalem, qui est prise et saccagée, en 614, après quelques jours de résistance. Le Saint-Sépulcre est livré aux flammes. La relique la plus précieuse de la chrétienté, la vraie Croix, est emmenée à Ctésiphon avec le patriarche Zacharie. L'Orient hellénique et chrétien allait-il périr? Byzance trouva un chef, soldat courageux, plein d'une foi religieuse ardente. L'empereur Héraclius, qu'on a surnommé le premier des croisés, écarte le péril. L'ennemi perse est vaincu; une paix humiliante lui est imposée. La vraie Croix est restituée à la chrétienté et rapportée, en 629, par Héraclius à Jérusalem.

Après le pillage de la ville sainte par les Perses, les sanctuaires incendiés sont réparés. Le Saint-Sépulcre, restauré, conserve les grandes lignes de l'édifice constantinien¹. Les pèlerins reviennent « adorer les lieux saints »². La re-

1. Cf. H. Vincent et F.-M. Abel, *Jérusalem*, t. II, Paris, 1914, p. 218 s.

2. Cf. Lettre du moine Antiochus du monastère de Saint-Sabas à Eustathe (Migne, P. G., t. 89, p. 1428).

resplendissait d'un incomparable éclat. Et les fidèles, qui avaient alors conscience de la grande communauté chrétienne, tenaient leur regard fixé vers les régions où le soleil se lève.

Phocas dont le corps repose en Syrie¹, le martyr Dometius, vénéré dans le même pays², et Isidore, martyr de Chio³. Fortunat énumère aussi, parmi les reliques conservées dans un oratoire à Artonne (Puy-de-Dôme), des restes des saints Cosme et Damien et un fragment de la pierre du tombeau du Christ⁴.

* * *

Ainsi, le culte de plusieurs martyrs orientaux s'introduisit dans notre pays en même temps que leurs reliques. On connaît leur merveilleuse légende; on se raconte leurs exploits; on lit le récit de leur vie dans des écrits traduits des contes orientaux. Tout cela on l'accepte comme « histoire vraie » (*verae historiae*). On disait même qu'à Jérusalem on montrait une pierre très dure, sur laquelle le Christ avait laissé la trace de ses pieds quand il comparut devant Pilate⁵.

Ces martyrs orientaux devinrent populaires. Ils prirent place à côté des grands saints, dont le culte s'était répandu en Occident en suivant le chemin de la prédication missionnaire. Ils se sont glissés dans les nombreux sanctuaires que la Gaule mérovingienne éleva en l'honneur des saints universels, le Christ, la Vierge, les Apôtres, dont beaucoup d'églises se glorifiaient de posséder des reliques⁶. Tout ce qui venait d'Orient, berceau du christianisme, patrie des anciennes civilisations, jouissait d'un grand prestige. Ce nom magique

1. Cf. *Ibid.*, 98 ; cf. H. Delehaye, *les Origines du culte des martyrs*, p. 103, 210. Il s'agit du martyr syrien, non du saint de Sinope dans le Pont.

2. Cf. Grégoire de Tours, *In gloria martyrum*, 99 ; cf. H. Delehaye, *op. cit.*, p. 223.

3. Cf. Grégoire de Tours, *op. cit.*, 101 ; cf. H. Delehaye, *op. cit.*, p. 261, 274 s. ; J. Ebersolt, *op. cit.*, p. 15.

4. Cf. Fortunat, *Carm.*, X, 10.

5. Cf. *Vita Remigii episcopi Remensis* (Mon. Germ. Hist., Script. rerum merovingic., t. III, p. 280).

6. Cf. C. A. Bernouilli, *op. cit.*, p. 227 s. ; 312 s. ; A. Marignan, *Études sur la civilisation française*, t. II, Paris, 1899, p. 14 n. 1, 224, 231 n. 1, 234.

serait arrivé miraculeusement aux îles Lipari¹. Grégoire de Tours avait entendu parler du grand saint syrien, Syméon le Stylite². Il sait que le martyr Serge opère des miracles dans le peuple³. Ce saint était très populaire en Syrie, où de nombreuses églises lui furent consacrées, et à Constantinople, où un sanctuaire lui fut dédié au VI^e siècle, ainsi qu'à son compagnon de martyr, saint Bacchus⁴ (Pl. IX). Le culte de saint Serge en Gaule est très ancien. Grégoire de Tours avait déposé en divers sanctuaires de sa ville épiscopale des reliques de ce martyr⁵. A Chartres, l'église de Saint-Nicolas avait été primitivement dédiée à saint Serge et à son compagnon saint Bacchus⁶.

D'autres saints orientaux avaient acquis une grande réputation dans notre pays. C'étaient les saints guérisseurs par excellence, Cosme et Damien, dont le culte se répandit dans le monde chrétien. Ils allaient par les villes guérissant les malades, donnant à tous des soins gratuits (Pl. X)⁷. Ces deux martyrs étaient bien connus de Grégoire de Tours⁸. Il signale aussi des reliques de saint Georges dans un bourg du Maine⁹. Il sait qu'à Riom (Puy-de-Dôme) on célébrait la fête de saint Polycarpe, évêque de Smyrne¹⁰. Il connaît saint

1. Cf. Grégoire de Tours, *op. cit.*, 34.

2. Cf. Id., *In gloria confessorum*, 26. Sur ce saint, v. plus haut p. 14.

3. Cf. Id., *In gloria martyrum*, 96.

4. Cf. *Il Menologio di Basilio II*, pl. 95 ; H. Delehaye, *op. cit.*, p. 242 s. ; E. Lucius, *les Origines du culte des saints*, Paris, 1908, p. 315 s. ; Ch. Diehl, *Un nouveau trésor d'argenterie syrienne* (Syria, 1926, p. 112 s.) ; J. Ebersolt et A. Thiers, *les Églises de Constantinople*, Paris, 1913, p. 21 s., pl. V s.

5. Cf. Grégoire de Tours, *Hist. Franc.*, X, 31.

6. Cf. E. Le Blant, *Inscriptions chrétiennes de la Gaule*, t. I, p. 305, n. 2, n° 211.

7. Cf. *Il Menologio di Basilio II*, p. 41, pl. 120, 152. Sur le culte de ces saints v. H. Delehaye, *op. cit.*, p. 172, 194 s., 221 s. ; *les Recueils antiques de miracles des saints* (Analecta Bollandiana, t. 43, 1925, p. 8 s.) ; *les Légendes hagiographiques*, Paris, 1906, p. 168 s. ; E. Lucius, *op. cit.*, p. 344 s. ; J. Ebersolt, *Sanctuaires de Byzance*, Paris, 1921, p. 97 s.

8. Cf. Grégoire de Tours, *In gloria martyrum*, 97 ; *Hist. Franc.*, X, 31.

9. Cf. Id., *In gloria martyrum*, 100. Sur ce martyr v. plus haut, p. 14.

10. Cf. Id., *op. cit.*, 85.

nommée des hauts faits, accomplis par Héraclius, était parvenue jusqu'en Occident. Un chroniqueur les considère comme des actes miraculeux (*acta miraculi*)¹. Le prestige de l'empereur d'Orient est si bien établi dans notre pays, qu'on attribue à un abbé de Menat (Puy-de-Dôme), saint Ménelée, une généalogie qui remontait à Héraclius². Ainsi la fable se mêlait à l'histoire; mais dans cette fable se reflète le souvenir des événements contemporains.

*
* *

Le péril iranien écarté, un danger plus grave allait bientôt surgir en Orient. L'apparition du croissant va bouleverser toute la chrétienté. En une brusque poussée les Musulmans envahissent la Palestine. Ils battent l'armée d'Héraclius, à Agnadaïn, en 634. En 636, la bataille du Yarmouk est perdue par les Grecs. En 637, Jérusalem capitule, et le calife Omar fait son entrée dans la cité sainte³. Après avoir achevé la conquête de la Syrie, les Arabes dirigent vers l'Ouest leur marche victorieuse. L'Égypte tombe en leur pouvoir et, au début du VIII^e siècle, toute l'Afrique du Nord est annexée à l'Empire des califes⁴.

Comme tous les peuples établis sur le pourtour de la Méditerranée, les Arabes allaient devenir une nation maritime et navigante. Leur commerce se développe rapidement. Des pièces de monnaies arabes, dont les premières datent du VII^e siècle, ont été retrouvées en Russie et en Scandinavie. Elles jalonnet la route commerciale qui relie la mer Noire aux côtes de la Baltique⁵. Les Arabes comprirent vite l'importance d'une flotte qui leur permettrait de

1. Cf. Frédégaire, *Chron.*, IV, 62, 63 (Mon. Germ. Hist., Script. rerum merovingic., t. II, p. 151 s.).

2. Cf. *Vita Menelei abbatis Menatensis* (*op. cit.*, t. V, p. 135, 136, cf. p. 130).

3. Cf. C. Huart, *Histoire des Arabes*, t. I, Paris, 1912, p. 233 s.

4. Cf. L. Halphen, *les Barbares*, Paris, 1926, p. 140 s.

5. Cf. W. Heyd, *Histoire du commerce du Levant*, t. I, Leipzig, 1885, p. 57 s., 75 s.

menacer la prépondérance maritime de Constantinople. A cette époque les Byzantins conservaient, dans la Méditerranée, une suprématie que les Occidentaux ne songeaient pas à leur disputer. La thalassocratie byzantine est bientôt menacée. Les Arabes conquièrent Chypre et pillent Rhodes. En 655, une flotte impériale est battue par une flotte musulmane sur les côtes de Lybie¹. Désormais la route est ouverte pour de nouvelles expéditions. En 673, les Arabes équipent une flotte importante, qui se dirige vers Constantinople. Ils bloquent la capitale pendant cinq années. La découverte récente du terrible feu grégeois assura la supériorité aux escadres byzantines. La flotte arabe dut se retirer et fut détruite au retour sur la côte de Pamphylie. Cette perte rabattit la fierté du calife Moavia. Lorsque l'empereur Constantin IV Pogonat mourut, en 685, l'Empire byzantin était raffermi.

*
* *

Malgré l'invasion arabe, le mouvement d'échange entre notre pays et l'Orient ne cessa point. Les pèlerins continuent à visiter les lieux saints. Vers 670, l'évêque gaulois Arculfe fait un long séjour en Palestine, où il rencontre un ermite, originaire du pays des Burgondes. Il se nommait Pierre et avait vécu longtemps en Palestine. Arculfe visita aussi la Syrie et l'Égypte. D'Alexandrie il se rend en Crète, puis à Constantinople, où il demeure quelques mois. Dans la capitale il entend parler du martyr saint Georges; il voit une image de la Vierge, peinte sur bois; il visite Sainte-Sophie où il signale la relique de la vraie Croix. Il revient par Rome. En regagnant son pays, il est jeté par une tempête sur les côtes de la Grande-Bretagne. L'abbé Adamnan le recueillit et écrivit sous sa dictée la relation de son voyage, qui servit longtemps de guide aux pèlerins. Elle contient des croquis pris sur les lieux, notamment un plan

1. Cf. M. Canard, *les Expéditions des Arabes contre Constantinople dans l'histoire et dans la légende* (Journal asiatique, 1926, p. 63, 64).

du Saint-Sépulcre et de ses annexes, première esquisse sans doute prise par un Occidental. Ces dessins naïfs sont comme le résumé graphique des descriptions de l'époque¹.

Le voyage en terre sainte exigeait du pèlerin isolé une grande dépense d'énergie et de forces. Saint Vulphy, prêtre de Rue (Somme), n'hésita pas non plus à l'entreprendre. Armé d'un simple bâton, la besace au côté, il chemine sur les routes, souffrant de privations, accablé de maux. Il parvient néanmoins, après avoir couru de grands dangers, à la « terre sacrée ». Là, il oublie toutes ses peines, heureux de poser ses pieds sur les pas du Christ. Après avoir renouvelé ses forces spirituelles, il reprend le chemin du retour et n'éprouve pas moins de souffrances physiques qu'à l'aller². Saint Bercaire, abbé de Montier-en-Der (Haute-Marne), s'adjoignit un compagnon pour son pèlerinage à Jérusalem. C'était Waimer, qui avait joué un rôle important dans les violences exercées contre l'évêque d'Autun, saint Léger, mis à mort, en 678, par ordre du roi Thierry III. De Palestine saint Bercaire rapporta beaucoup de reliques et de très belles plaques d'ivoire (*tabulas eburneas optimas*)³.

* * *

La curiosité des choses de Syrie et de Palestine est entretenue aussi par le mouvement des Orientaux vers l'Occident. Au VII^e siècle, une noble Syrienne,

1. Cf. *Adamnani de locis sanctis libri tres* (Corpus script. eccles. lat., t. 39, p. xxxiii, 221 s. ; *Itinera Hierosolym.*, t. I, p. xxx, 139 s.). Sur la relique de la vraie Croix, signalée par Arculfe à Sainte-Sophie et sur l'icône de la Vierge, v. J. Ebersolt, *Sanctuaires de Byzance*, p. 8 ; *les Arts somptueux de Byzance*, p. 134 n. 7. La relation du voyage d'Arculfe par Adamnan a été utilisée par Bède le Vénérable, le savant moine anglais, dans son *Liber de locis sanctis* (Corp. script. eccles. lat., t. 39, p. xxxix, 301 s. ; *Itinera Hierosol.*, t. I, p. xxxiv, 211 s.).

2. Cf. *Vita s. Wlphlagii* (Acta Sanct., 7 Jun., t. II, p. 30-31).

3. Cf. *Miracula s. Bercharii*, 11 (Acta Sanct. ord. s. Benedicti, saec. II, p. 849) ; *Histoire littéraire de la France*, t. VI, p. 475 ; *Vita s. Bercharii*, lib. I, cap. III, n. 24 ; lib. II, cap. II, n. 14 (Acta Sanct., 16 oct., t. VII, p. 1017, 1022).

sainte Aure, se rend des confins de la Syrie à Paris, où elle devient abbesse. Un évêque syrien retourne à la même époque de Paris dans son pays d'origine¹. Des Syriens se rencontrent dans d'autres villes. L'abbé saint Maxime rencontre un jour, près de Cahors, un étranger et lui demande : « D'où venez-vous, mon frère ? ». L'étranger, qui s'appelait Magnence, lui répond : « Je suis pèlerin. Antioche est mon pays ». La conversation ainsi engagée, saint Maxime raconte ses chagrins et son désir de fuir pour rester fidèle à sa vocation ; puis il ajoute : « Partons, nous marcherons à la grâce de Dieu ». Ils se mettent en route et se rendent d'abord à Limoges pour invoquer saint Martial².

La présence de Syriens à Orléans est attestée par un épisode de la vie de saint Colomban. Le grand saint Irlandais, traversant la Gaule, arrive à Orléans et envoie deux de ses compagnons pour se procurer des vivres. Ceux-ci rencontrent une femme syrienne qui leur demande d'où ils viennent et leur offre aussitôt l'hospitalité. « Entrez, mes seigneurs, dans la maison de votre servante et emportez ce qui vous est nécessaire. Moi aussi, je suis étrangère ; je viens du lointain Orient ». Les deux compagnons, tout joyeux, la suivent et se reposent dans sa maison, tandis qu'elle va chercher ce qu'ils demandaient. Le mari de la Syrienne était assis à côté d'eux. Il était privé de la vue depuis longtemps et, comme les deux hôtes s'informaient de lui, l'étrangère répondit : « C'est mon mari ; il est de la même nation que moi. Il est aveugle depuis une longue suite d'années, et je le conduis ainsi dans la vie »³. Ces Syriens, qui pratiquent l'hospitalité avec cette largeur que connaissent bien ceux qui ont voyagé et séjourné en Orient, ne s'étaient pas encore fondus dans les couches de la population autochtone.

1. Cf. *Passionale Bodecense* (Acta Sanct., 4 oct., t. II, p. 475).

2. Cf. *Vita s. Maximi abbatis* (Acta Sanct., 2 Jan., t. I, p. 92) ; cf. *Mémoires de la Société française de numismatique et d'archéologie*, 1870, p. 54.

3. Cf. *Vita s. Columbani abbatis*, 41 (Acta Sanct. ord. s. Benedicti, saec. II, p. 22) ; cf. Montalbert, *les Moines d'Occident*, t. II, Paris, 1860, p. 447.

* * *

Les produits orientaux étaient toujours estimés pour leur qualité et leur élégance. Au temps de saint Éloi, évêque de Noyon, on portait des vêtements très précieux; quelques-uns, tout en soie, avaient été importés des pays du Levant¹.

Le nom de Jérusalem restait entouré d'une prestigieuse clarté. A Rebais (Seine-et-Marne), un monastère avait reçu le nom de « Hierosolyma »². Les fidèles envoyaient à la cité sainte des aumônes que des moines venaient recueillir en Occident³. Des femmes pieuses, telle sainte Salaberge, abbesse de Laon, méditaient sur la vie des saintes Mélanie et Paule, qui avaient quitté leurs biens terrestres pour mener en Palestine une vie humble et charitable. On se proposait en exemple la mère de Constantin le Grand, sainte Hélène, qui accomplissait ses devoirs religieux avec une exactitude scrupuleuse et faisait même subir à son corps des mortifications⁴.

Les martyres orientales, ces femmes douces et sans tache qui avaient offert leur corps en sacrifice, étaient particulièrement vénérées, surtout sainte Euphémie, la martyre de Chalcédoine, et sainte Thècle, la protectrice de la ville de Séleucie, en Isaurie⁵. Au VII^e siècle, lorsque fut fondé près de Clermont, à Chamalières, un monastère de femmes, on y déposa des reliques de sainte Thècle, la vierge asiatique⁶.

1. Cf. *Vita Eligii episcopi*, I, 12 : vestimenta praetiosissima, nonnulla etiam olosirica (= ὀλοσηρικὰ) (Mon. Germ. Hist., Script. rerum merovingic., t. IV, p. 678).

2. Cf. *Vita Audoini episcopi Rotomagensis* (Mon. Germ. Hist., Script. rerum merovingic., t. V, p. 555).

3. Cf. *Epistola Martini papae I* (Mansi, Sacr. concil. nova et ampliss. Collectio, t. X, p. 850).

4. Cf. *Vita Sadlabergae abbatissae*, 25 (Mon. Germ. Hist., Script. rerum merovingic., t. V, p. 64).

5. Cf. Fortunat, *Carm.*, IV, 26 ; VIII, 1. 3. 4 ; *Vita s. Martini*, III, v. 441, 457.

6. Cf. Mabillon, *Annales ordinis s. Benedicti*, t. I, p. 481 ; G. Morin, *la Formation des Légendes provençales* (Revue bénédictine, t. 26, 1909, p. 29-31). Sur le culte de sainte Euphémie, v. plus

Ainsi l'hagiographie latine continue à s'enrichir des dépouilles de l'Orient. Malgré l'apparition du croissant avec ses deux cornes menaçantes, le mouvement d'échange entre l'Orient et l'Occident n'est pas arrêté.

haut, p. 11. Sur le culte de sainte Thècle, v. H. Delehaye, *les Origines du culte des martyrs*, p. 192-193; *les Recueils antiques de miracles des saints* (Analecta Bollandiana, t. 43, 1925, p. 49); E. Lucius, *les Origines du culte des saints*, p. 277 s.

CHAPITRE VI

LE CROISSANT ET LA CROIX (VIII^e-IX^e SIÈCLES)

Malgré leur échec devant Constantinople, les Arabes n'avaient pas renoncé à s'assurer la suprématie navale dans la Méditerranée. Sous le règne de l'empereur Léon III, ils reviennent attaquer la capitale par terre et par mer. Après un an d'effort ils sont obligés de lever le siège et leur flotte est anéantie (718)¹. La dynastie des Ommiades, dont le siège était à Damas, avait tenté un gros effort pour anéantir la puissance maritime de Byzance. Au milieu du VIII^e siècle (750), les Ommiades sont chassés par les Abbassides, qui transfèrent la capitale du califat à Bagdad (762). Construite par le calife Al-Mansour (754-775), la ville prend rapidement un essor prodigieux et n'est bientôt surpassée que par Constantinople. Sous le règne d'Haroun-al-Rachid (786-809), elle est devenue un grand centre intellectuel et artistique. Mais, au point de vue maritime, le VIII^e siècle est pour les Arabes une époque de faiblesse. Dans la Méditerranée orientale les flottes byzantines restent maîtresses².

En Occident les Arabes poursuivent leurs conquêtes. Ils passent le détroit de Gibraltar en 711 et deviennent en quelques années maîtres de l'Espagne. De là ils pénètrent dans la Gaule méridionale. En 725, ils remontent la

1. Cf. M. Canard, *loc. cit.*, p. 80 s.

2. Cf. H. Gelzer, *Die Genesis der byzantinischen Themenverfassung* (Abhandlungen der phil.-hist. Classe der K. Sächsischen Gesellschaft der Wissenschaften, t. XVIII, n^o 5, p. 32 s.) ; J.-B. Bury, *A history of the Eastern Roman Empire from the fall of Irene to the accession of Basile I*, Londres, 1912, p. 229 s.

vallée du Rhône et font une incursion jusqu'à Autun qu'ils mettent à sac. Cette razzia annonçait une poussée dans une autre direction. En 732, la cavalerie musulmane envahit l'Aquitaine et s'élançait vers le Nord. Mais Charles Martel brise l'élan arabe près de Poitiers. La grande offensive enveloppante de l'Islam contre les deux flancs de la chrétienté est arrêtée. Les deux cornes du croissant se sont brisées, l'une sur Constantinople, en 718, l'autre sur Poitiers, en 732. Les Arabes seront bientôt obligés de se replier au sud des Pyrénées. C'est là que va se perpétuer la dynastie des Ommiades, détrônée en Orient par les Abbassides. Le petit-fils du calife Ommiade Hicham, Abd-el-Rahman I^{er}, avait réussi à gagner l'Espagne, où il conquiert le pouvoir, en 756, et fonde le califat d'Occident ou de Cordoue¹.

La lutte allait bientôt reprendre entre Francs et Arabes. La première campagne de Charlemagne en Espagne s'achève par le désastre de Roncevaux (778). Mais les Francs reprennent bientôt leur marche en avant. Au début du IX^e siècle, ils sont installés à Barcelone et à Tortose. Dans ce pays d'accès difficile ils avaient non seulement contenu l'élan des Sarrasins, mais ils avaient remporté sur eux de sérieux avantages. Ils étaient entrés en contact avec la civilisation musulmane, qui devait les captiver par sa nouveauté. Des objets d'art musulman pénétrèrent alors dans l'Empire franc. En 798, Charlemagne reçoit une ambassade d'Alphonse, roi de Galice et des Asturies, qui lui envoie des présents provenant du butin fait sur les Arabes à la prise de Lisbonne. C'étaient des prisonniers maures, des mulets et des armures².

* * *

La lutte contre le califat de Cordoue amena les Francs à nouer des relations avec le califat de Bagdad. En 765, Pépin le Bref envoie au calife Al-

1. Cf. C. Huart, *op. cit.*, t. I, p. 295 ; L. Halphen, *op. cit.*, p. 220 ; E. Kühnel, *Maurische Kunst*, Berlin, 1924, p. 3 s.

2. Cf. *Annales regni*, an. 798.

Mansour une ambassade, qui revient au bout de trois ans. Elle ramenait avec elle des envoyés arabes, qui furent reçus par Pépin le Bref à Selles-sur-Cher, en 768, et lui remirent de nombreux présents de la part du calife. Leur mission terminée, les Musulmans allèrent s'embarquer à Marseille¹.

Les bons rapports entre l'Empire franc et les Arabes d'Orient continuent sous le règne de Charlemagne. En 797, une ambassade, composée de deux Francs, Lantfrid et Sigismond, qui devaient mourir en route, et du Juif Isaac, est envoyée au calife de Bagdad, Haroun-al-Rachid². En 801, Charlemagne, qui revenait d'Italie, reçoit deux envoyés, l'un d'Haroun-al-Rachid, l'autre de l'émir d'Afrique, Ibrahim-ibn-Al-Aglaba, qui lui annoncent le retour du Juif Isaac, porteur de magnifiques présents³. L'année suivante, Isaac remettait à Charlemagne, à Aix-la-Chapelle, les présents d'Haroun-al-Rachid parmi lesquels se trouvait le fameux éléphant Aboul-Abbas⁴. Quelques années plus tard, en 807, une ambassade, composée de l'envoyé d'Haroun-al-Rachid, Abdallah, et de deux envoyés de Thomas, patriarche de Jérusalem, le moine Félix et l'abbé Georges du Mont des Oliviers, apporta à Aix-la-Chapelle et remit à Charlemagne des présents considérables. C'étaient une tente, de belles et grandes tentures de lin, teintes de couleurs diverses, des étoffes de soie, des parfums, des aromates, du baume, une merveilleuse horloge en cuivre doré. Elle sonnait les heures grâce à un mécanisme ingénieux; à l'heure indiquée, des cavaliers sortaient par douze ouvertures qui se refermaient ensuite. Parmi ces présents se trouvaient encore deux grands candélabres en cuivre doré⁵.

Louis le Pieux reçut aussi du calife de Bagdad, Al-Mamoun, des dons

1. Cf. Frédégaire, *Continuat.*, 51 (Mon. Germ. Hist., Script. rerum merovingic., t. II, p. 191-192); A. Vasiljev, *Charlemagne et Haroun-al-Rachid* (Vizantijskij Vremennik, t. 20, 1913, p. 75-76).

2. Cf. *Annales regni*, an. 801; Éginhard, *Vita Karoli*, 16.

3. Cf. *Annales regni*, an. 801.

4. Cf. *Ibid.*, an. 802; Éginhard, *op. cit.*, 16; A. Vasiljev, *loc. cit.*, p. 89, 94, 100.

5. Cf. *Annales regni*, an. 807; Éginhard, *op. cit.*, 16; A. Vasiljev, *loc. cit.*, p. 104.

considérables, parfums, étoffes de tout genre. L'ambassade du calife, composée de deux Arabes et d'un chrétien, fut reçue par Louis le Pieux, en 831, à l'assemblée de Thionville¹. Ces relations d'amitié, dictées par une communauté de vues politiques, faisaient entrevoir aux Francs des contrées merveilleuses. Les dons de ces princes musulmans leur mettaient sous les yeux les produits d'une civilisation raffinée et leur ouvraient des horizons nouveaux.

* * *

Si sur le continent les Francs résistèrent à la poussée des Arabes d'Espagne, sur mer il n'en fut pas de même. En 798, les îles Baléares sont pillées par les pirates maures². Au ix^e siècle, les côtes de Provence sont infestées par les Sarrasins. Des Arabes venus d'Espagne s'installent même sur la côte de Provence. Ils soumettent les populations voisines à des razzias continuelles et dévastent de grandes étendues de territoire³.

Les flottes byzantines, toutes puissantes au viii^e siècle, ne possèdent plus, au ix^e, la maîtrise navale. En 826, les Musulmans occupent l'île de Crète et possèdent un point d'appui pour s'assurer la domination sur mer. En 831, ils s'emparent de Palerme. Malgré les efforts tentés par les Byzantins pour leur arracher la Sicile, les Arabes parviennent à occuper la plus grande partie de l'île. L'Italie méridionale est menacée. La Dalmatie, les côtes de la Grèce sont exposées aux attaques des flottes musulmanes. L'empereur Basile I^{er} s'efforce

1. Cf. *Vita Hludovici*, 46, an. 831 ; *Annales Xantenses*, an. 831 ; *Annales Bertiniani*, an. 831 ; L. Bréhier, *les Origines des rapports entre la France et la Syrie. Le Protectorat de Charlemagne* (Congrès français de la Syrie, t. II, Paris, Marseille, 1919, p. 35).

2. Cf. *Annales regni*, an. 798.

3. Cf. R. Poupardin, *le Royaume de Provence sous les Carolingiens*, Paris, 1901, p. 248 s. ; P. Masson, *De Massiliensium negotiationibus*, Paris, 1896, p. 129 s. ; W. Heyd, *Histoire du commerce du Levant*, t. I, Leipzig, 1885, p. 92 s. ; A. Schaube, *Handelsgeschichte der romanischen Völker des Mittelmeergebiets bis zum Ende der Kreuzzüge*, Munich, Berlin, 1906, p. 97 s. ; B. Haendcke, *Zur byzantinischen Frage* (Repertorium für Kunstwissenschaft, t. 34, 1911, p. 95).

de restaurer dans la Méditerranée le prestige de Byzance, compromis par la faiblesse de la flotte impériale en face des entreprises hardies des Musulmans. Mais il ne réussit pas à reconquérir la Sicile. En 878, les troupes byzantines sont chassées de Syracuse¹.

*
* *

En Orient la lutte entre Arabes et Byzantins continuait avec des alternatives de succès et de revers. Malgré les incursions des Musulmans en Asie-Mineure, la puissance byzantine continue à se maintenir en face de la puissance arabe². Mais les chrétiens, soumis au joug musulman, vivaient dans l'insécurité. Ils étaient exposés à des attaques isolées à main armée et à la malveillance des autorités. En 724, soixante-dix nobles, originaires d'Asie Mineure, étaient venus en pèlerinage à Jérusalem. Sur le chemin du retour ils furent arrêtés, sous prétexte que la trêve, qui ouvrait la Palestine aux pèlerins, était expirée. Dix d'entre eux moururent pendant le trajet qu'ils durent parcourir pour comparaître devant le gouverneur de Césarée. Les soixante survivants, sommés d'abjurer, subirent le martyre³. D'autres chrétiens, saint Élie, Bacchus le Jeune sont martyrisés en Palestine et en Syrie⁴. En 796, le monastère de Saint-Sabas, près de Jérusalem, est pillé par une troupe de Bédouins et vingt moines sont massacrés⁵.

A la mort du calife de Bagdad, Haroun-al-Rachid (809), les guerres civiles, qui jettent le trouble dans l'Orient arabe, affectent un caractère hostile aux chrétiens. En Palestine la sécurité n'est plus assurée. Les églises et les

1. Cf. J.-B. Bury, *op. cit.*, p. 229 s., 284, 289 s.; F. Dvornik, *op. cit.*, p. 216 s.

2. Cf. M. Canard, *loc. cit.*, p. 102.

3. Cf. Chr. Loparev, *Vies byzantines des Saints des VIII^e et IX^e siècles* (Vizantijskij Vremennik, t. 19, 1912, p. 2 s.).

4. Cf. *Ibid.*, p. 33 s., 36 s.

5. Cf. *Ibid.*, p. 10 s.; *Acta Sanct.*, 20 Mart., t. III, p. 166 s.; L. Bréhier, *loc. cit.*, p. 21, 22.

grands monastères, comme celui de Saint-Sabas, sont pillés¹. A la suite de cette tourmente, Charlemagne ordonne, en 810, de recueillir des aumônes dans l'Empire franc pour restaurer les églises de Jérusalem². En 813, la situation des chrétiens est encore plus précaire. Des moines et des laïques, fuyant la persécution, se réfugient dans l'île de Chypre, d'autres à Constantinople, où ils sont recueillis par l'empereur Michel I^{er} Rhangabé et par le patriarche Nicéphore³.

Une accalmie momentanée succéda à cette tempête. Le patriarche de Jérusalem, Théodose, écrivait en 869 au patriarche de Constantinople, Ignace, une lettre où il loue la bienveillance des Arabes vis-à-vis des chrétiens. Les Musulmans leur permettaient de construire des églises et de vivre librement, selon leurs habitudes⁴. Mais la situation des chrétiens est redevenue critique en 881. Le patriarche de Jérusalem, Hélié, écrit alors à tous les princes, évêques et nobles d'Occident pour leur exposer les tourments que les chrétiens d'Orient subissent de la part « de la nation impie et détestée », et l'état lamentable où se trouvent les églises de Palestine. Les biens de l'église de Jérusalem ont été mis en gage pour permettre aux fidèles de réédifier et de récupérer leurs sanctuaires. Les églises, en partie détruites ou tombant en ruine, ont dû être restaurées aux frais de la communauté de Jérusalem. Dans cet état de dénuement le patriarche se voit contraint d'envoyer en Occident deux moines, Gisbert et Rainard, pour recueillir des subsides. « Renvoyez-les le plus tôt

1. Cf. Théophanes, *Chron.*, an. 6301, éd. Bonn, p. 751, 752; éd. de Boor, t. I, p. 484.

2. Cf. *Capitularia regum Francorum*, 64, 18 (Mon. Germ. Hist., éd. A. Boretius, t. I, p. 154).

3. Cf. Théophanes, *Chron.*, an. 6305, éd. Bonn, p. 778, 779; éd. de Boor, t. I, p. 499; L. Bréhier, *la Situation des chrétiens de Palestine à la fin du VIII^e siècle et l'établissement du protectorat de Charlemagne* (Le Moyen Age, t. 21, 1919, p. 74).

4. Cf. Mansi, *Sacr. concil. nova et ampliss. Collectio*, t. XVI, p. 26; L. Bréhier, *loc. cit.*, p. 74; *l'Église et l'Orient au Moyen Age. Les Croisades*, Paris, 1907, p. 31; *les Origines des rapports entre la France et la Syrie. Le protectorat de Charlemagne* (Congrès français de Syrie, t. II, Paris, Marseille, 1919, p. 32).

possible, ajoute-t-il, car nous sommes dans une situation critique »¹. Ainsi, soit par malveillance, soit par insouciance, soit par impuissance, le gouvernement arabe était le plus souvent incapable de sauvegarder la vie et les biens des chrétiens, soumis à son autorité.

* * *

L'invasion arabe, qui amena un bouleversement dans l'état politique de l'Orient et de l'Occident, ne mit pas fin aux relations qui unissaient les deux mondes. La Palestine exerce toujours un puissant attrait sur les Occidentaux, qui continuent à braver les dangers du voyage.

Au VIII^e siècle, l'évêque Silvin part d'Auchy en Artois pour se rendre par mer en terre sainte, d'où il revient tout joyeux, ayant accompli son plus cher désir². Magdalvée, évêque de Verdun, franchit les Alpes, arrive à Rome, d'où il se rend en pèlerinage au sanctuaire de Saint-Michel sur le mont Gargano. Il s'embarque pour Constantinople dans un port d'Apulie. De Byzance il gagne Éphèse, où il va prier au tombeau de saint Jean. Par Joppé (Jaffa), il se rend à Jérusalem, où le patriarche lui remet des reliques ainsi qu'un calice en cristal, sculpté avec un art merveilleux. A son retour l'évêque déposa ces reliques dans l'église de Verdun³. Des marchands, sans souci « des dangers de l'immense mer », se rendent aussi à Jérusalem pour se procurer des reliques⁴.

Le pèlerinage était parfois imposé comme une pénitence⁵. Tel est le cas, au IX^e siècle, du seigneur franc Fromond, qui part pour les lieux saints avec

1. Cf. *Recueil des Historiens des Gaules et de la France*, t. IX, p. 294-296 ; E. Charrière, *Négociations de la France dans le Levant*, t. I, Paris, 1848, p. LXXI.

2. Cf. *Vita s. Silvini* (Acta Sanct., 17 Febr., t. III, p. 24,30).

3. Cf. *Vita s. Magdalvei* (Acta Sanct., 4 Oct., t. II, p. 499 s., 513 s., 538 s.).

4. Cf. *Miracula s. Genesii*, 2 (Mon. Germ. Hist., Script., t. XV, I, p. 170).

5. Cf. E. de Rozière, *Recueil général des formules usitées dans l'Empire des Francs du V^e au X^e siècle*, t. II, Paris, 1859, p. 939-941, n^o 667.

ses deux frères, afin d'expier un crime. A Rome, ils reçoivent une lettre de recommandation du pape Benoît III. De Jérusalem ils se rendent en Égypte, visitent les monastères pendant deux ans, puis le tombeau de saint Cyprien à Carthage. Ils reviennent à Rome d'où ils retournent au Saint-Sépulcre, après avoir reçu la bénédiction du pape. Ils visitent la Galilée, l'Arménie, le mont Sinaï, les rivages de la mer Rouge. Par Rome ils reviennent en Bretagne, à Rennes, où Fromond perd un de ses frères. Quant à lui, il se rend au monastère de Redon; un moine recueillit le récit de cette extraordinaire pérégrination¹.

Vers la même époque, un moine originaire de la France de l'Ouest, Bernard, va à Rome recevoir la bénédiction du pape Nicolas I^{er}, puis au mont Gargano et à Bari. A Tarente il s'embarque pour Alexandrie. D'Égypte il se rend à Jérusalem, où il est reçu dans l'hospice créé par Charlemagne pour les pèlerins latins. De là il revient au mont Saint-Michel-au-péril-de-la-mer².

Ainsi les relations continuaient entre l'Occident et les pays musulmans. On exigeait seulement du voyageur un passeport portant le sceau d'une des autorités du pays. Le pèlerin avait droit au logement, au feu, au pain et à l'eau³. Un capitulaire de Pépin le Bref l'affranchit de certaines redevances⁴. Charlemagne recommande de lui faire bon accueil, de lui prêter assistance et consolation, d'exercer l'hospitalité envers ceux qui « parcourent la terre pour l'amour de Dieu et le salut de leur âme »⁵. Charlemagne étend sa puissante sollicitude sur ces humbles. En 809, le pape Léon III lui recommande deux

1. Cf. *Peregrinatio Frotmundi* (Acta Sanct., 24 Oct., t. X, p. 847 s.).

2. Cf. Bernard, moine franc, *Itinerarium* (Itinera Hierosolym., t. I, p. 309 s.; T. Tobler, *Descriptiones terrae sanctae*, Leipzig, 1874, p. 85 s.).

3. Cf. E. de Rozière, *loc. cit.*

4. Cf. *Pippini regis Capitulare*, 4, an. 754-755 (Mon. Germ. Hist., *Capitularia regum Francorum*, t. I, p. 32).

5. Cf. *Admonitio generalis*, 75, an. 789; *Capitulare missorum generale*, 5, 14, 27, an. 802 (*op. cit.*, t. I, p. 60, 93, 94, 96); cf. E. Charrière, *op. cit.*, p. LXIX.

Francs qui reviennent de Jérusalem¹. Les moines francs du Mont des Oliviers se reconnaissent eux-mêmes comme des « pèlerins de la sainte cité de Jérusalem »².

L'intérêt que l'on portait aux choses de la terre sainte est encore attesté par un document de l'époque, une sorte d'« Inventaire des maisons de Dieu et des monastères ». C'est une énumération sommaire des églises et des couvents avec le nombre des prêtres et des moines qui habitaient Jérusalem et ses environs³.

Les Orientaux voyageaient aussi à cette époque. Un Grec, nommé Jacques, qui vivait à la cour de Léon V l'Arménien (813-820), accomplit la traversée de Constantinople jusqu'en Corse, d'où il se rend à Rome. Le pape lui donne, avec sa bénédiction, des reliques. Jacques les emporte avec celles qu'il avait rapportées de Jérusalem et se rend à Gênes, à Lyon, à Clermont, à Bourges. Il se retire enfin en Berry dans une solitude, où il construit un oratoire sur la rive de la petite Sauldre⁴.

* * *

Les objets de provenance orientale parvenaient dans notre pays par la voie diplomatique, par l'intermédiaire des pèlerins, des voyageurs et des commerçants. Au début du VIII^e siècle, ils arrivaient par le port de Fos⁵. L'importation du papyrus n'avait pas cessé. Une lettre sur papyrus est signalée en 787. En Italie on continue à l'employer jusqu'au milieu du XI^e siècle⁶. Les Juifs

1. Cf. *Epistolae Leonis III papae*, 8 (Mon. Germ. Hist., *Epistolae Karolini aevi*, t. III, p. 66-67).

2. Cf. *Epistolae Leonis III papae*, 7 (*op. cit.*, t. III, p. 64).

3. Cf. *Commemoratorium de casis Dei vel monasteriis* (Itinera Hierosolym., t. I, p. XLIII, 299 s.; T. Tobler, *op. cit.*, p. 77 s.).

4. Cf. *Vita s. Jacobi* (Acta Sanct. ord. s. Benedicti, saec IV, pars II, p. 142 s.).

5. Cf. Diplôme de Chilpéric II en faveur du monastère de Corbie, an. 716 (Diplomata, chartae, epistolae et alia documenta, t. I, Paris, 1791, p. 411-412); H. Pirenne, *les Villes du Moyen Age*, Bruxelles, 1927, p. 20.

6. Cf. M. Prou, *Manuel de paléographie*, p. 165.

sont devenus les principaux intermédiaires des échanges entre l'Occident et les pays d'Orient. Persécutés au VII^e siècle par Clotaire II et Dagobert I^{er}, ils sont utilisés par Charlemagne pour ses négociations diplomatiques. Le Juif Isaac faisait partie de l'ambassade envoyée, en 797, au calife Haroun-al-Rachid¹.

Au début du IX^e siècle, Arles était le principal entrepôt des produits orientaux. On y trouvait des objets en cristal, des perles d'Orient, des pièces d'or, frappées de caractères arabes, des étoffes arabes de couleurs variées, ornées de figures d'animaux et de grands cercles, tissus précieux autant par l'habileté du dessin que par la richesse du coloris. On y vendait des cuirs de Cordoue, blancs et rouges, de l'encens d'Arabie, de l'ivoire de l'Inde, des figures de griffons, importées d'Asie, des baumes de Syrie². Des tissus semblables à ceux que décrit l'évêque d'Orléans, Théodulfe, sont encore conservés dans les trésors de nos églises où ils servaient de suaires ou d'enveloppes aux reliques des saints (Pl. XI, XII)⁴.

L'invasion musulmane ne mit pas fin aux relations commerciales qui existaient depuis l'Antiquité entre l'Orient et la Gaule. Même au temps de la

1. Cf. *Edictum Chlotarii II*, 10, an. 614 (Mon. Germ. Hist., *Capitularia regum Francorum*, t. I, p. 22) ; *Gesta Dagoberti I*, 24 ; Frédegair, *Chron.*, IV, 65 (Mon. Germ. Hist., *Script. rerum merovingic.*, t. II, p. 153, 409).

2. V. plus haut, p. 49 ; cf. J. Fehr, *Staat und Kirche im fränkischen Reiche bis auf Karl den Grossen*, Wien, 1869, p. 528 ; H. Graetz, *Geschichte der Juden*, t. V, Leipzig, 1871, p. 193, 196.

3. Cf. Theodulfi Aurelianensis episcopi *Carm., Versus contra judices* (Mon. Germ. Hist., *Poetae latini aevi carolini*, t. I, p. 497-500).

4. Le suaire de sainte Colombe et de saint Loup, conservé au trésor de la cathédrale de Sens, est un tissu épais à dessin beige et bleu foncé, sur fond chamois. Les cercles richement décorés contiennent deux lions affrontés. Des renards et des chiens courants sont disposés de chaque côté d'un arbre stylisé ; cf. E. Chartraire, *les Tissus anciens du trésor de la cathédrale de Sens* (Revue de l'art chrétien, 1911, p. 372 s., fig. n° 20). Le suaire de saint Siviard, conservé dans le même trésor, est un tissu de soie blanche à dessin damassé avec rehauts de pourpre violette et d'or. Chaque cercle, orné d'une bordure de fleurs stylisées entre deux galons perlés, contient un griffon à tête d'aigle ; cf. *Ibid.*, p. 371 s., fig. n° 18.

thalassocratie arabe les pèlerins et les marchands continuent à voyager. Les produits exotiques ne cessent d'arriver en Occident¹. La Méditerranée continue à être le lien entre les peuples qui vivent sur ses rivages enchanteurs. La croix et le croissant ont dominé tour à tour sur cet immense lac. Mais l'expansion de l'Islam n'a pas isolé, de l'Orient, l'Occident de l'Europe, qui continue à recevoir les apports divers venus des régions soumises au joug musulman, comme des pays sur lesquels s'étend l'ombre de la croix grecque.

1. Sur le commerce à cette époque, v. P. Masson, *De Massiliensium negotiationibus*, Paris, 1896, p. 121, 127 ; C. Port, *Essai sur l'histoire du commerce maritime de Narbonne*, Angers, 1854, p. 19 s. ; H. Pigonneau, *Histoire du commerce de la France*, t. I, Paris, 1885, p. 73 ; W. Heyd, *Histoire du commerce du Levant*, t. I, Leipzig, 1885, p. 89 s., 93, 126 ; L. Halphen, *les Barbares*, Paris, 1926, p. 227. Dans ses intéressantes études, M. H. Pirenne a montré l'importance du facteur musulman dans la Méditerranée. Mais on ne peut souscrire à sa thèse suivant laquelle l'invasion islamique aurait obligé l'Europe à se replier sur elle-même et à vivre dans un isolement presque complet. Les conquérants arabes n'avaient pas intérêt à interdire tout commerce et à détruire toutes les relations méditerranéennes ; cf. H. Pirenne, *Mahomet et Charlemagne* (*Revue belge de philologie et d'histoire*, t. I, 1922, p. 85 s.) ; *Un contraste économique. Mérovingiens et Carolingiens* (*Ibid.*, t. II, 1923, p. 229 s.) ; *les Villes du Moyen Age*, Bruxelles, 1927, p. 27, 35.

CHAPITRE VII

L'HELLÉNISME ET L'ORIENTALISME SOUS LES CAROLINGIENS

Les relations politiques de Byzance avec l'Occident furent fréquentes à l'époque carolingienne. Les nombreux échanges d'ambassades donnèrent l'occasion aux souverains de Constantinople d'envoyer des présents aux princes carolingiens. Ces cadeaux, véhicules d'art et de pensée, sont parfois des objets de luxe, produits précieux de l'art constantinopolitain.

En 757 paraissent à la cour de Pépin le Bref, à Compiègne, des envoyés de l'empereur Constantin V Copronyme. Ils apportaient avec eux de nombreux présents, parmi lesquels se trouvait un orgue, objet, ajoute un annaliste, qu'on n'avait encore jamais vu¹. Parmi les ambassades byzantines que reçut Charlemagne, celle qui arriva, en 812, à Aix-la-Chapelle, lui offrit « des cadeaux impériaux »². Les envoyés grecs le félicitèrent et le saluèrent du titre de « basileus » que les souverains de Constantinople revendiquaient comme seuls héritiers légitimes des anciens Césars. Charlemagne dut être heureux de s'entendre ainsi appelé par ces Grecs aux yeux desquels il s'était rendu suspect en se faisant proclamer, en 800, empereur des Romains. Le pape Léon III lui avait posé sur la tête une « couronne », à l'imitation des souverains de Byzance qui la recevaient des mains du patriarche³. Charlemagne

1. Cf. Frédégaire, *Continuat.*, 40 (Mon. Germ. Hist., Script. rerum merovingic., t. II, p. 186) ; *Annales regni*, an. 757 ; F. Dölger, *Regesten der Kaiserurkunden des oströmischen Reiches*, t. I, Munich, Berlin, 1924, p. 38-39.

2. Cf. *Annales regni*, an. 812 ; F. Dölger, *op. cit.*, p. 47.

3. Cf. M. Bloch, *les Rois thaumaturges*, Paris, Strasbourg, 1924, p. 69, 469.

avait renoué la chaîne avec la tradition romaine; mais cette tradition avait revêtu en Orient une forme byzantine. A la cour de l'empereur d'Occident on portait des tissus de pourpre et de soie comme à la cour de Constantinople¹.

Le grand empereur ne semble pas avoir été insensible à l'hellénisme ni à l'orientalisme. Suivant Éginhard il s'était appliqué à l'étude des langues étrangères. Il apprit si bien le latin qu'il s'exprimait aussi bien dans cette langue que dans sa langue maternelle². L'historien de Louis le Pieux, Thégan, montre Charlemagne, à la veille de sa mort, occupé à corriger en compagnie de Grecs et de Syriens la version latine des Évangiles sur l'original grec et la version syriaque³. Un de ses capitulaires accorde des immunités à l'église d'Osnabrück, où il fonde, en 804, des « écoles grecques et latines »⁴. On sait aussi que le célèbre Anglo-Saxon, Alcuin, que Charlemagne fit venir auprès de lui, avait fait ses études à l'école d'York, où l'on cultivait le grec. Alcuin déclare que la bibliothèque de l'école d'York possédait « tous les trésors transmis aux Latins par l'illustre Grèce »⁵.

Louis le Pieux, d'après son biographe, avait été instruit dans les langues grecque et latine. Il savait mieux comprendre le grec que le parler; mais il s'exprimait en latin aussi bien que dans sa propre langue⁶. Sous son règne, les objets d'art byzantin continuent à pénétrer en Occident, à la suite des ambassades envoyées par la cour de Constantinople. Les envoyés grecs, qui arrivent à Aix-la-Chapelle, en 814⁷, à Rouen, en 824⁸, à Compiègne, en 833⁹, à In-

1. Cf. Angilbert, *Carm.* (Mon. Germ. Hist., Poetae latini aevi carolini, t. I, p. 372).

2. Cf. Éginhard, *Vita Karoli*, 25.

3. Cf. Thégan, *Vita Hludovici*, 7 (Mon. Germ. Hist., Script., t. II, p. 592).

4. Cf. S. Baluze, *Capitularia regum Francorum*, t. I, Paris, 1780, p. 419.

5. Cf. Alcuin, *Opera*, pars VI (Migne, P. L., t. 101, p. 843).

6. Cf. Thégan, *Vita Hludovici*, 19 (Mon. Germ. Hist., Script., t. II, p. 594).

7. Cf. *Annales regni*, an. 814; *Vita Hludovici*, 9, an. 814; F. Dölger, *op. cit.*, t. I, p. 48.

8. Cf. *Annales regni*, an. 824; F. Dölger, *op. cit.*, t. I, p. 50.

9. Cf. *Annales Bertiniani*, an. 833; *Vita Hludovici*, 49, an. 833; F. Dölger, *op. cit.*, t. I, p. 52.

gelheim, en 839¹, sont tous porteurs de présents (*dona, munera*). Louis le Pieux reçut de Michel II un exemplaire des œuvres de saint Denys l'Aréopagite², et des tissus précieux aux nuances délicates et variées³. Comme son père, le grand Charles, il eut aussi des rapports avec la Palestine. Il envoya à Jérusalem une mission dont faisait partie le moine Raganarius, « homme de grande religion »⁴.

Charles le Chauve eut un goût marqué pour les choses orientales. Après avoir reçu l'onction et la couronne impériale des mains du pape Jean VIII, en 875, il porte le costume des empereurs byzantins, voulant ainsi affirmer que sa condition de roi avait fait place à celle d'empereur. Il paraît dans ce costume à la dernière séance de l'assemblée de Ponthion (876) et désormais tous les dimanches et jours de fête. Cet emprunt à la « mode grecque » fut, du reste, peu goûté de ses contemporains, qui n'approuvèrent pas « ce nouvel et insolite habillement », ce mépris de « la tradition des rois francs », cet amour démesuré de « la vanité grecque »⁵. Ainsi « habillé à la grecque », Charles le Chauve était représenté à Saint-Remi de Reims sur le monument qui passait, au XVIII^e siècle, pour le propre tombeau d'Hincmar⁶.

1. Cf. *Prudentii Annales*, an. 839 ; F. Dölger, *op. cit.*, t. I, p. 53.

2. Cf. F. Cramer, *Dissertationis de graecis medii aevi studiis pars altera*, Sundiae, 1853, p. 29 ; H. Omont (Extr. de la Revue des études grecques, mai-juin 1904, p. 5 s.).

3. Cf. Baronius, *Annales ecclesiastici*, an. 824, t. XIV, p. 66 ; Fr. Michel, *op. cit.*, t. I, p. 8.

4. Cf. *Miracula s. Benedicti*, I, 38, éd. E. de Certain, Paris, 1858, p. 81.

5. Cf. Hincmar, *Annales*, an. 876 (Mon. Germ. Hist., Script., t. I, p. 500) ; *Annales Fuldenses*, an. 876 (*Ibid.*, t. I, p. 389) ; Du Cange, *Dissertations sur l'histoire de saint Louis* (Gloss. med. et inf. lat., t. X, Niort, 1887, p. 84). Le nouveau costume de Charles le Chauve se composait d'une longue tunique, sur laquelle il portait un baudrier. Sur sa tête, enveloppée d'un voile de soie, était posée la couronne (*diadema*). L'annaliste désigne sans doute par ce mot le cercle d'or, incrusté de pierreries, que les empereurs byzantins portaient à cette époque.

6. Cf. *Voyage littéraire de deux religieux bénédictins de la Congrégation de Saint-Maur*, Paris, 1717, t. I, Partie II, p. 80 ; A. Kleinclausz, *l'Empire carolingien. Ses origines et ses transformations*, Paris, 1902, p. 438 s.

*
* *

Cet attrait pour les choses byzantines correspond au goût de l'hellénisme qui se manifeste à cette époque. Jean Scot Érigène est appelé à la cour de Charles le Chauve et compose en son honneur des vers, médiocres il est vrai¹. Un moine d'Auxerre écrivait alors, à propos de Charles le Chauve, que grâce à ses libéralités, à sa grandeur d'âme, aux encouragements qu'il donna aux lettres, la Grèce était affligée de voir les privilèges, attachés à l'étude de son glorieux passé, implantés dans notre pays². Ce jugement trop flatteur montre, du moins, l'attrait que l'hellénisme a exercé sur les hommes de tous les temps et de tous les pays. Certains hommes de l'époque ne méconnaissaient pas l'importance du grec. Dans sa *Vie de Charlemagne*, Éginhard cite en cette langue ce dicton, inventé par les Grecs jaloux de la puissance franque: « Si tu as

1. Dans les poésies, composées par Jean Scot, des mots grecs ou des vers grecs sont souvent semés dans les vers latins; des pièces sont même composées entièrement en grec; cf. *Johannis Scotti Carmina* (Mon. Germ. Hist., Poetae latini aevi carolini, t. III, p. 518 s., 527 s.).

2. Cf. Herichus monachus, *Vita s. Germani* (Du Cange, Gloss. med. et inf. lat., Praefatio n° 40, t. I, Niort, 1883, p. xxxii). Sur la connaissance du grec à cette époque, spécialement chez les Irlandais, v. A. F. Ozanam, *Études germaniques pour servir à l'histoire des Francs*, t. II, Paris, 1849; B. Hauréau, *Singularités historiques et littéraires*, Paris, 1861; F. Cramer, *Dissertationis de graecis medii aevi studiis pars altera*, Sundiae, 1853; L. Maître, *les Écoles épiscopales et monastiques de l'Occident depuis Charlemagne jusqu'à Philippe-Auguste*, Paris, 1866; E. Egger, *l'Hellénisme en France*, t. I, Paris, 1869; Ch. Gidel, *Nouvelles études sur la littérature grecque moderne*, Paris, 1878; H. d'Arbois de Jubainville, *Un fragment grec transcrit en lettres latines par un Irlandais au VIII^e ou IX^e siècle* (Revue celtique, t. 26, 1905, p. 384 s.); *Cours de littérature celtique*, t. I, Paris, 1883. D'Arbois de Jubainville déclare (p. 381 n. 3) qu'il a eu communication du manuscrit inédit d'E. Renan, Sur l'étude de la langue grecque au Moyen Age, mémoire couronné par l'Institut en 1848; M. Roger, *l'Enseignement des Lettres classiques d'Ausone à Alcuin*, Paris, 1905; H. Steinacker, *Die römische Kirche und die griechischen Sprachkenntnisse des Frühmittelalters* (Festschrift Th. Gomperz, Wien, 1902, p. 324 s.); H. Zimmer, *Ueber direkte Handelsverbindungen Westgalliens mit Irland im Altertum und frühen Mittelalter* (Sitzungsberichte der K. preuss. Akademie der Wissenschaften, 1909, p. 559 s.); L. Traube, *O Roma nobilis. Philologische Untersuchungen aus dem Mittelalter* (Abhandlungen der K. bayer. Akademie der Wissenschaften. Philos.-philol. Classe, 1892, p. 353 s., 361).

le Franc comme ami, c'est que tu ne l'as pas comme voisin ». Plus loin il parle d'une fièvre compliquée d'une douleur au côté, « que les Grecs appellent pleurésie »¹. Christian Druthmar, qui se retira au monastère de Corbie, possédait aussi une certaine connaissance du grec. Il avait vu un exemplaire grec des Évangiles, qui passait pour avoir appartenu à saint Hilaire et dans lequel Matthieu et Jean étaient en tête. Étonné de cette singularité, il interrogea un Grec, nommé Euphemius, qui lui fit cette singulière réponse : « C'est à l'imitation du bon laboureur qui attelle ses bœufs les plus forts les premiers »².

Les bibliothèques des grands monastères conservaient à cette époque des ouvrages de littérature grecque. Au IX^e siècle, l'abbaye de Saint-Riquier possédait les œuvres des historiens Eusèbe, Socrate, Sozomène et Théodoret, une vie écrite en vers des saints orientaux Cosme et Damien, un Évangile en grec et en latin³.

Bien que la connaissance du grec fût le plus souvent rudimentaire, on mettait une certaine coquetterie à helléniser. Le scribe Adalbad, moine de Saint-Martin de Tours, mettait un point d'honneur à signer ses manuscrits et à les parsemer d'invocations pieuses, écrites en latin mais avec des caractères grecs⁴. On apprenait les rudiments de la langue dans ces glossaires grecs-

1. Cf. Éginhard, *Vita Karoli*, 16, 30. L'auteur emploie aussi le mot *eleimosynam* (ἐλεημοσύνη), pour désigner les largesses désintéressées, les « aumônes » de Charlemagne (*Ibid.*, 17). Ce même mot est employé par plusieurs auteurs de l'époque ; cf. Angilbert, *De ecclesia Centulensi libellus*, 2 (*Mon. Germ. Hist.*, *Script.*, t. XV, 1, p. 175) ; *Gesta Ansgisi abbatis Fontanellensis*, 17 (*Ibid.*, t. II, p. 294, 297, 299). Le mot βουλευτήριον, transcrit *beleuterion*, est employé pour désigner une salle de réunion. Le mot *pyrgiscos* (πύργισκος) désigne une bibliothèque ; cf. *Gesta Ansgisi*, 17 (*Ibid.* t. II, p. 296, 297).

2. Cf. Christian Druthmar, *Expositio in Matthaëum*, 1 (Migne, P. L., t. 106, p. 1266) ; *Histoire littéraire de la France*, t. V, p. 88 ; E. Dümmler, *Ueber Christian von Stavelot und seine Auslegung zum Matthaëus* (*Sitzungsberichte der K. preuss. Akademie der Wissenschaften*, 1890, p. 940).

3. Cf. Inventaire des trésors des églises du monastère de Saint-Riquier, dressé sous Louis le Pieux et inséré par Hariulf dans son *Chronicon Centulense*, III, 3, éd. F. Lot, Paris, 1894, p. 89, 93. Un recueil de sermons est désigné ainsi : liber logon = λόγων.

4. Cf. *Bibl. nat.*, Lat. 17227, fol. 3v, 6v, 65v, 67v, 109v.

latins et latins-grecs dont quelques exemplaires sont conservés dans différentes bibliothèques¹. On copiait aussi des textes grecs de la liturgie en lettres latines. Dans les Sacramentaires de plusieurs églises et monastères le texte grec du *Credo* et du *Gloria*, notamment, sont transcrits en caractères latins².

Ces documents sont bien pauvres. Ils prouvent seulement la connaissance d'une infime partie du vocabulaire. Ces instruments d'étude étaient tout à fait sommaires. Les auteurs de glossaires ignorent les règles grammaticales et synthétiques de la langue grecque. Sauf de très rares exceptions, on possédait une teinture de grec plutôt qu'une instruction solide. Cependant, à l'époque carolingienne le grec n'était pas lettre morte. L'exemple venait de haut. Charlemagne n'avait-il pas encouragé les études grecques? Et lorsque Rothrude, fille aînée de Charlemagne, fut fiancée à Constantin VI, en 781, un eunuque de la cour de Constantinople, Elissaios, fut envoyé auprès de la jeune princesse pour lui apprendre la langue grecque et lui faire connaître les usages de l'Empire byzantin³.

* * *

Les objets d'art byzantin n'étaient pas moins appréciés en Occident que la langue et la littérature grecques. Fortunat, patriarche de Grado, qui

1. Cf. E. Miller, *Glossaire grec-latin de la bibliothèque de Laon* (Notices et extraits des manuscrits de la Bibliothèque nationale, t. 29, 2^e partie, 1880, p. 18.) ; H. Omont, *Glossarium Andegavense* (Extr. de la Bibliothèque de l'École des Chartes, t. 59, 1898, p. 1 s.) ; Glossaire grec-latin conservé autrefois dans la bibliothèque de l'abbaye de Corbie ; cf. L. Delisle, *le Cabinet des manuscrits de la Bibliothèque nationale*, t. II, Paris, 1874, p. 110, 438.

2. Cf. L. Delisle, *op. cit.*, t. III, Paris, 1881, p. 221, 266-267 ; H. Omont, *la Messe grecque de saint Denys au Moyen Age* (Extr. des Études d'histoire du Moyen Age dédiées à Gabriel Monod, Paris, 1896, p. 177 s.) ; Barbier de Montault, *le Trésor de l'abbaye de Sainte-Croix de Poitiers* (Mémoires de la Société des Antiquaires de l'Ouest, 1881, p. 356 n. 3) ; cf. *Histoire littéraire de la France*, t. VI, p. 56-57.

3. Cf. Théophanes, *Chron.*, an. 6274, éd. Bonn, p. 705 ; éd. de Boor, t. I, p. 455 ; Cedrenus, éd. Bonn, t. II, p. 21 ; Éginhard, *Vita Karoli*, 19 ; *Annales*, an. 786 ; A. Gasquet, *l'Empire byzantin et la monarchie franque*, Paris, 1888, p. 249, 262.

avait fait plus d'une fois le voyage de Constantinople, apporta en France, en 803, « deux portes d'ivoire magnifiquement sculptées »¹. La ville, qui s'enorgueillissait de posséder les reliques de l'apôtre André et de l'évangéliste Luc, continuait à hanter l'esprit des Occidentaux². Charlemagne possédait dans son trésor une table de forme quadrangulaire sur laquelle était tracé le plan de Constantinople³.

Dans les trésors des églises les objets d'art importés d'Orient n'étaient pas rares. Une très belle étoffe de couleur rose était conservée à l'abbaye de Saint-Wandrille⁴. Parmi les trésors conservés à Saint-Denis se trouvaient des étoffes, tissées de fils d'or, teintes avec des couleurs délicates, citron, vert pomme, et décorées de figures d'animaux : oiseaux, éléphants, griffons, paons⁵. Ces nuances et ces motifs décoratifs, empruntés à la faune fantastique ou réelle, étaient bien connus en Orient. La transcription en latin des noms grecs atteste la présence en Occident d'étoffes importées⁶.

Les choses de Byzance intéressaient toujours la chrétienté d'Occident. Au VIII^e et au IX^e siècle, la querelle des images, qui déchirait l'Orient grec, eut

1. Cf. Éginhard, *Annales*, an. 803; Riant, *Inventaire critique des lettres historiques des croisades* (Archives de l'Orient latin, t. I, 1881, p. 19).

2. Cf. *Dialogus Agii* (Mon. Germ. Hist., Poetae latini aevi carolini, t. III, p. 379). Sur les reliques de ces saints à l'église des Saints-Apôtres, cf. J. Ebersolt, *Sanctuaires de Byzance*, Paris, 1921, p. 40.

3. Cf. Éginhard, *Vita Karoli*, 33; cf. J. Ebersolt, *Constantinople byzantine et les voyageurs du Levant*, Paris, 1919, p. 28.

4. Cf. *Gesta Ansgisi*, 17 (Mon. Germ. Hist., Script., t. II, p. 295). Le tissu est désigné sous le nom de *rodinum* (= ῥόδινοσ). Sur ces nuances bien connues en Orient, cf. J. Ebersolt, *les Arts somptuaires de Byzance*, Paris, 1923, p. 22.

5. Cf. Bibl. nat. Lat. 7230 : notes écrites au début du IX^e siècle par un moine de Saint-Denis; cf. L. Delisle, *Instructions adressées par le Comité des Travaux historiques et scientifiques. Littérature latine et Histoire du Moyen Age*, Paris, 1890, p. 7-9. Les noms grecs de ces étoffes ont été transcrits avec des altérations. *Diocedrinam* = *diacedrinus*, *diacitrinus* (διακίτρινοσ). *Diop* [rasium] = *diaprasium* (διαπράσιον).

6. V. des exemples analogues dans J. Ebersolt, *op. cit.*, p. 57 n. 2, 60 n. 8, 84 n. 4, 86 n. 6.

un très grand retentissement. Elle obligea les théologiens occidentaux à prendre position en face du problème. Le concile tenu à Gentilly, sous le règne de Pépin le Bref (767), le concile de Francfort, sous le règne de Charlemagne (794), les « Livres Carolins », le synode de Paris, sous le règne de Louis le Pieux (825), s'occupent tour à tour de la question. Un point de vue mixte fut adopté. Les adorateurs des images et les iconoclastes furent également réprouvés par les prélats francs¹. La querelle des images eut comme conséquence de faire refluer vers l'Occident des Grecs fuyant les persécuteurs des saintes icônes². Un Grec, qui vivait à la cour de l'empereur iconoclaste Léon V l'Arménien, partit alors pour la Gaule³. On rencontre aussi des Syriens et des Grecs à la cour de Charlemagne⁴.

* * *

Plusieurs saints orientaux sont l'objet d'un culte à l'époque carolingienne. On honorait saint Éphrem, le Syrien. Ses austères pratiques, ses nombreux écrits, qui se distinguent par une piété fervente, lui avaient valu une place éminente parmi les écrivains ascétiques de l'Orient⁵. Le martyr saint Christophore était honoré à la cour de Charlemagne⁶. Dans un poème composé en son honneur on reconnaît qu'il avait été d'abord honoré par « toute la nation des Syriens »⁷. La légende de ce saint étranger se répandit, du reste,

1. Cf. L. Bréhier, *la Querelle des images*, Paris, 1904, p. 57 s.

2. Cf. Ch. Diehl, *Manuel d'art byzantin*, 2^e éd., t. I, Paris, 1925, p. 386.

3. V. plus haut, p. 55.

4. V. plus haut, p. 59 ; P. Clemen, *Die romanische Monumentalmalerei in den Rheinlanden*, Düsseldorf, 1916, p. 678, a tort d'affirmer que les colonies grecques disparurent en Gaule aux VI^e et VII^e siècles. On en trouvera encore les traces après l'époque carolingienne. V. plus loin, chap. VIII.

5. Cf. *Carmina Centulensia*, 152 (Mon. Germ. Hist., Poetae latini aevi carolini, t. III, p. 358). L'abbaye de Saint-Riquier possédait, au IX^e siècle, un ouvrage de saint Éphrem ; cf. Hariulf, *Chronique de l'abbaye de Saint-Riquier*, III, 3, éd. F. Lot, p. 92.

6. Cf. Alcuin, *Carm.*, 110 (Mon. Germ. Hist., Poetae latini aevi carolini, t. I, p. 342).

7. Cf. *Passio Christophori* (*Ibid.*, t. IV, p. 809, 840).

dans toute l'Europe. En Orient on racontait à son sujet des choses étonnantes. Il avait une tête de chien et dévorait les hommes ; mais, lorsqu'il se convertit au christianisme, il prit une tête humaine¹.

On savait que saint Serge et son compagnon, saint Bacchus, avaient enduré le plus dur des supplices². A Saint-Sernin de Toulouse, ces deux martyrs étaient vénérés ; on y montrait aussi des reliques des saints médecins, Cosme et Damien³.

L'abbaye de Saint-Riquier en Ponthieu possédait un riche trésor de reliques orientales. Dans une liste dressée par Angilbert, gendre de Charlemagne et abbé de Saint-Riquier, sont mentionnées, à côté des reliques du Christ, de la Vierge, des apôtres et des évangélistes, celles des saints Éphrem, Georges, Cosme et Damien⁴. Angilbert énumère ensuite les reliques rassemblées dans l'abbaye par les soins de Charlemagne. Elles provenaient, dit-il, de diverses parties de la chrétienté, d'abord de Rome, où elles lui avaient été octroyées par les papes Adrien I^{er} et Léon III, ensuite de Constantinople et de Jérusalem, d'où elles furent rapportées par les émissaires que Charlemagne y avait envoyés. D'autres reliques venaient des pays d'Occident et du Palais sacré. Elles avaient été réunies par les soins des prédécesseurs de Charlemagne et par le grand empereur lui-même, qui les avaient obtenues grâce à ses dons généreux, à ses « aumônes ».

Dans ce deuxième lot figurent aussi des saints orientaux, Cosme et Da-

1. Sur la légende de saint Christophe, v. C. A. Bernouilli, *Die Heiligen der Merowinger*, Tübingue, 1900, p. 151 s. ; H. Gaidoz, *Saint Christophe à tête de chien en Irlande et en Russie* (Mémoires de la Société des Antiquaires de France, 1924, p. 192 s.) ; cf. *Bibliotheca hagiographica graeca*, Bruxelles, 1909, p. 46.

2. Cf. Raban Maur, *Carm.*, 55 (Mon. Germ. Hist., Poetae latini aevi carolini, t. II, p. 219). Sur ce saint v. plus haut, p. 37.

3. Cf. Raban Maur, *Carm.*, 80 (*Ibid.*, t. II, p. 233). Sur ces saints v. plus haut, p. 37.

4. Cf. Angilbert, *De ecclesia Centulensi libellus*, I (Mon. Germ. Hist., Script., t. XV, I, p. 175). Cette liste a été insérée par Hariulf dans son *Chronicon Centulense*, II, 8, éd. F. Lot, p. 59, 60.

mien, Georges, Christophore, les Quarante Martyrs, Éphrem et Antoine, le grand solitaire de la Thébaïde. Parmi les reliques des vierges-martyres, ce sont sainte Thècle et sainte Euphémie¹.

Une autre liste des reliques du même monastère, conservée dans un manuscrit de la Bibliothèque nationale, a été rédigée à l'abbaye au milieu du IX^e siècle. Depuis l'époque d'Angilbert le monastère s'était enrichi de nouvelles reliques. Parmi les saintes orientales on y trouve, outre Thècle et Euphémie, l'impératrice sainte Hélène².

Ainsi, d'après le témoignage d'un contemporain, allié à la famille impériale, Angilbert, Charlemagne avait reçu des reliques de Constantinople et de Jérusalem. Le fait est confirmé par les annalistes de l'époque. En 799, le patriarche de Jérusalem fait parvenir à Charlemagne par l'intermédiaire d'un moine, des reliques du Saint-Sépulcre³. En 800, Charlemagne, qui se trouvait à Rome, reçut deux moines, l'un du Mont des Oliviers, l'autre de Saint-Sabas, qui lui remettent des présents et une relique de la vraie Croix⁴.

1. Cf. Angilbert, *op. cit.*, 2 (loc. cit., p. 175) ; Hariulf, *op. cit.*, III, 9, éd. F. Lot, p. 61-62, 65-66. Sur ces saintes v. plus haut p. 11, 45.

2. Cf. Bibl. nat., Lat. 93, fol. 261 v ; cf. S. Berger, *les Reliques de l'abbaye de Saint-Riquier au IX^e siècle* (Revue de l'Orient latin, t. I, 1893, p. 469) ; Hariulf, *op. cit.*, éd. F. Lot, p. xxviii, n. 1.

3. Cf. *Annales regni*, an. 799.

4. Cf. *Ibid.*, an. 800 ; *Chronicon Moissiacense* (Mon. Germ. Hist., Script., t. I, p. 305). Par *vexillum* ou *vexillum crucis* les annalistes désignent non pas l'étendard de la ville de Jérusalem, mais l'étendard de la croix, le signe de la Passion ; cf. A. Kleinclausz, *la Légende du protectorat de Charlemagne sur la terre sainte* (Syria, t. VII, 1926, p. 217-218). Fortunat, *Carm.*, II, 6, emploie le mot pour désigner la relique de la sainte Croix ; cf. Du Cange, *Gloss. med. et inf. lat.*, s. v. *vexillum*. On sait que les parcelles du bois de la vraie Croix étaient renfermées dans des reliquaires qui affectent diverses formes : croix simple ou à double travée, tableau au milieu duquel était pratiquée une cavité en forme de croix, destinée à contenir les parcelles de la relique ; cf. J. Ebersolt, *Sanctuaires de Byzance*, Paris, 1921, p. 110, 118 s., 126 s. Plusieurs de ces reliquaires furent envoyés d'Orient en Occident. Charlemagne reçut lui-même des reliques orientales d'après le témoignage de ses contemporains. Le mot *vexillum* ne peut désigner une bannière, comme on l'a affirmé encore récemment ; cf. L. Bréhier, *Charlemagne et la Palestine* (Revue historique, mars-avril 1928, p. 283-284).

Grâce à sa sollicitude pour les chrétiens d'Orient et à ses relations amicales avec les princes musulmans d'outre-mer, Charlemagne avait réalisé par ses fondations en terre sainte une œuvre considérable¹. Les chrétiens d'Orient lui manifestèrent leur reconnaissance en lui faisant parvenir des reliques qui étaient considérées comme les plus précieuses. Ne venaient-elles pas de la ville que les contemporains appellent « la plus vénérée et la plus glorieuse, la cité sainte » ?².

* * *

Les églises de la célèbre abbaye de Saint-Riquier s'étaient enrichies grâce à la munificence de Charlemagne. Dans la seconde moitié du IX^e siècle, Jérémias, moine et trésorier de Saint-Riquier, apporta à Sens des reliques de son monastère pour les soustraire au pillage des Normands³. L'église de Sens fit remonter à Charlemagne l'origine d'un grand nombre de ses reliques, parmi lesquelles on relève les noms de saints orientaux⁴.

Plusieurs autres églises se plurent, à tort ou à raison, à faire remonter l'origine de leurs reliques à Charlemagne, qui avait réuni un trésor considé-

1. Sur les fondations de Charlemagne en terre sainte, cf. A. Couret, *la Palestine sous les Empereurs grecs*, Grenoble, 1869, p. 273 ; Riant, *Inventaire critique des lettres historiques des croisades* (Archives de l'Orient latin, t. I, 1881, p. 18 s.) ; W. Heyd, *Histoire du commerce du Levant*, t. I, Leipzig, 1885, p. 91 ; A. Kleinclausz, *loc. cit.*, p. 225 ; L. Bréhier, *les Origines des rapports entre la France et la Syrie. Le protectorat de Charlemagne* (Congrès français de Syrie, t. II, Paris, Marseille, 1919, p. 33 s.).

2. Cf. Alcuin, *Epist.*, 210, 214 (Mon. Germ. Hist., *Epistolae Karolini aevi*, t. II, p. 350, 358) ; *Epist. Leonis III papae*, 7 (Ibid., t. III, p. 64).

3. Cf. Hariulf, *op. cit.*, III, 20, éd. F. Lot, p. 141-142.

4. Procès-verbal d'une translation de reliques faite en 1192, dont l'original est conservé au trésor de la cathédrale de Sens ; cf. M. Prou et E. Chartraire, *Authentiques de reliques conservées au trésor de la cathédrale de Sens* (Mémoires de la Société des Antiquaires de France, t. 59, 1900, p. 131, 135). Les saints orientaux mentionnés sont : sainte Hélène, Cosme et Damien, Georges, Sabas, Antoine et Pacome, Athanase, Mamas. Les authentiques publiées s'échelonnent sur une période allant du IX^e siècle au XIV^e ; cf. *Ibid.*, p. 131, 137, 138, 148, 150-152, 154, 161, 162.

nable. Le grand empereur devient le grand pourvoyeur de reliques. Ce n'est pas seulement l'abbaye de Saint-Riquier qui se réclame de sa générosité, ce sont d'autres sanctuaires, parmi lesquels ceux de Toulouse, de Chartres, de Paris¹. On prétendait que Charlemagne avait fait venir d'Orient des reliques pour les donner aux églises². On affirmera bientôt qu'il était allé lui-même en terre sainte. Et ainsi naîtra ce conte étrange et fantastique, la légende du pèlerinage de Charlemagne aux lieux saints. Ce voyage pacifique se transformera en une expédition armée. Charlemagne devient le premier des croisés d'Occident. Il va au secours des chrétiens d'Orient, met en fuite les infidèles et délivre la ville sainte. Il reçoit des reliques du patriarche de Jérusalem; il en reçoit de l'empereur de Constantinople auquel il rend visite³. Il est le grand pèlerin qui a donné à la France les reliques les plus insignes. Ces légendes naquirent dans le but évident d'accréditer telle relique de telle église, et d'authentifier les trésors, qui attiraient dans les sanctuaires une foule de pèlerins. Ces contes poétiques, qui montrent tout le prix que les Occidentaux attachaient à la possession des reliques orientales, ne sont pas un produit de l'imagination pure. La légende s'est emparée de l'histoire et l'a transfigurée. Un fait demeure: Charlemagne a reçu d'Orient des reliques.

La légende épique du roi franc, qui se rend à Constantinople et à Jérusalem, n'est pas spéciale à Charlemagne. Louis le Pieux, qui reçut de nombreux présents de la cour de Byzance⁴, se serait aussi rendu à Constantinople d'où

1. Cf. *Acta Sanct.*, 8 oct., t. IV, p. 20; 28 jan., t. II, p. 876; 21 oct., t. IX, p. 38. On sait que la relique de la sainte coiffe du Christ avait été envoyée, d'après la tradition, par l'empereur d'Orient à Charlemagne, qui en aurait fait présent à la cathédrale de Cahors; cf. R. Rey, *la Cathédrale de Cahors et les origines de l'architecture à coupes d'Aquitaine*, Cahors, 1925, p. 13 s.

2. Cf. *Acta Sanct.*, 18 oct., t. IV, p. 18; 18 febr., t. III, p. 55.

3. Cf. G. Paris, *la Poésie du Moyen Age*, Paris, 1887, p. 119 s.; J. Bédier, *les Légendes épiques*, t. IV, Paris, 1913, p. 122 s.; E. Mâle, *l'Art religieux du XII^e siècle en France*, Paris, 1922, p. 305; A. Kleinclausz, *loc. cit.*, p. 228 s.; Riant, *loc. cit.*, p. 11 s.

4. V. plus haut, p. 59.

il aurait rapporté « de grandes et merveilleuses reliques »¹ ; de même Charles le Chauve².

Ainsi, dans la légende comme dans l'histoire, les rapports furent incessants entre l'Orient et l'Occident pendant la période carolingienne. La cour des Carolingiens s'est posée en rivale de la cour de Byzance, mais elle en a subi le prestige. L'influence byzantine se marque dans le costume, dans l'emploi des étoffes somptueuses, dans la recherche des objets d'art constantinopolitain. L'hellénisme continue à agir sur les esprits cultivés. Les rapports commerciaux, les relations diplomatiques avec Constantinople et les pays musulmans font pénétrer des éléments orientaux de toute provenance. Les pèlerinages aux lieux saints entretiennent ce mouvement incessant d'échange, qui va se précipiter à l'époque suivante.

1. Cf. Hariulf, *op. cit.*, III, 5, éd. F. Lot, p. 100 ; cf. p. xxviii.

2. Cf. Guillaume de Malmesbury, *De gestis regum Anglorum*, II, 127 (Migne, P. L., t. 179, p. 1090).

CHAPITRE VIII

LA ROUTE DU SAINT SÉPULCRE (X^e-XI^e SIÈCLES)

Les Sarrasins, qui s'étaient installés, au ix^e siècle, sur la côte de Provence, n'en furent chassés que dans la seconde moitié du x^e siècle. Sous le règne de Romain I^{er} Lécapène (919-944), deux tentatives furent faites par les Byzantins pour chasser les Arabes de Provence et reprendre la maîtrise navale dans le bassin occidental de la Méditerranée. Mais ces deux tentatives furent sans résultat¹.

Par contre, dans la Méditerranée orientale s'installe une véritable police navale grâce à la politique énergique des souverains de la dynastie macédonienne. L'île de Crète est reconquise, en 961, par Nicéphore Phocas². Un succès non moins important est remporté bientôt après : la reprise de l'île de Chypre sur les Musulmans³. Ces deux brillants faits d'armes restituent à la marine byzantine deux excellentes bases navales, qui lui permettent de contrôler le bassin oriental de la Méditerranée. L'empereur Constantin VII Porphyrogénète pouvait parler alors avec fierté de la thalassocratie byzantine⁴. La piraterie sarrasine avait été soumise en Orient. Mais en Occident le mal

1. Cf. P. Masson, *De Massiliensium negotiationibus*, Paris, 1896, p. 134 ; R. Poupardin, *le Royaume de Provence sous les Carolingiens*, Paris, 1901, p. 272-273.

2. Cf. G. Schlumberger, *Nicéphore Phocas*, Paris, 1890, p. 67 s.

3. Cf. *Ibid.*, p. 473 s.

4. Cf. Constantin VII Porphyrogénète, *De thematibus*, II, éd. Bonn, p. 58.

aigu continuait à sévir. Les Musulmans barbaresques exercent toujours des ravages sur les côtes du Languedoc et de la Provence¹.

Cet état de choses n'était pas sans dommages pour les pèlerins qui se rendaient en Palestine. Ainsi, Raymond, seigneur du Bousquet (Haute-Garonne), était allé s'embarquer en Italie, à Luna, ancienne ville maritime de l'Étrurie. En mer, son navire, assailli par une tempête, se brise sur les rochers. Deux passagers échappent au naufrage. Ce sont Raymond et son fidèle serviteur, qui l'accompagnait. Ce dernier, s'étant accroché à une épave, fut rejeté sur le rivage italien. Persuadé que son maître avait péri, il retourne dans son pays et apprend la nouvelle à la femme de son maître. Cependant Raymond, accroché à une poutre, avait lutté pendant trois jours contre les flots. Poussé vers la côte d'Afrique, il fut sauvé par des pirates, puis enrôlé sous la bannière des Barbaresques. Mais il parvint à rentrer plus tard dans son pays².

Les pèlerinages n'en continuent pas moins. La route du Saint-Sépulcre est toujours, au x^e siècle, la grande voie qui fait communiquer l'Occident avec l'Orient. On y rencontre des hommes de toute condition et de toute région. Frédéric, comte de Verdun, se rend à Jérusalem « pour sauver son âme »³. Hilduin, comte d'Arcy en Champagne, endure « les fatigues de la route », qui conduit à la cité sainte, en expiation d'injustices et de cruautés, commises dans le métier des armes. Il part en compagnie d'Adson, abbé de Montier-en-Der (Haute-Marne), qui meurt pendant la traversée⁴. Mainard, abbé de Saint-Cybar à Angoulême, rapporte de Jérusalem des reliques. Il les dépose à son

1. Cf. A. Rambaud, *l'Empire grec au X^e siècle. Constantin Porphyrogénète*, Paris, 1870, p. 478 s.; C. Neumann, *Die byzantinische Marine* (Historische Zeitschrift, t. 81, 1898, p. 4).

2. Cf. *Miracula s. Fidis* (Acta Sanct., 6 Oct., t. III, p. 327-328); *Liber miraculorum s. Fidis*, II, 2, éd. A. Bouillet, Paris, 1897, p. 93 s.

3. Cf. *Gesta episcoporum Verdunensium*, 9 (Mon. Germ. Hist., Script., t. IV, p. 49).

4. Cf. *Miracula s. Bercharii*, 11 (Acta Sanct. ord. s. Benedicti, saec. II, p. 849, 850); *Histoire littéraire de la France*, t. VI, p. 475; *Vita s. Bercharii*, lib. II, cap. II, n. 14 (Acta Sanct., 16 Oct., t. VII, p. 1022).

retour dans un oratoire qu'il fait construire près de la basilique de Saint-Cybar et qu'il place sous le vocable de la sainte Résurrection (*oratorium in nomine sanctae Resurrectionis*)¹. Foucher, abbé de Flavigny (Côte-d'Or), rapporte aussi de Jérusalem « des reliques précieuses » dont il enrichit son église². Hugues, père de Bernard, abbé de Beaulieu (Indre-et-Loire), s'y rend pour faire pénitence³. Les pèlerins font parfois de longs séjours à Jérusalem. Emirardus, moine d'Anzy-le-Duc (Saône-et-Loire), y demeure presque sept ans⁴.

Des étrangers viennent à leur tour s'installer dans notre pays. Au x^e siècle, des communautés de Grecs et d'Irlandais s'établissent en Lorraine. Gérard, évêque de Toul, les reçoit dans son diocèse et leur donne un oratoire avec des autels particuliers, où ils célèbrent leur culte en leur langue et suivant leur rite national⁵. A la fin du x^e siècle, Guillaume, abbé de Saint-Bénigne à Dijon, avait parmi ses disciples un évêque grec, nommé Barnabas⁶.

* * *

La sécurité semble avoir régné en Palestine au x^e siècle. Au xi^e siècle, les chrétiens d'Orient subissent de rudes épreuves. Le calife fatimite Al-Hakim ordonne au gouverneur de Syrie, Yarouk, de démolir le Saint-Sépulcre (1009). Les chrétiens sont persécutés; les églises et les monastères sont détruits⁷.

1. Cf. *Ademari Hist.*, III, 24 (*Mon. Germ. Hist., Script.*, t. IV, p. 126).

2. Cf. *Ex Chronico Viridunensi* (Recueil des Historiens des Gaules et de la France, t. VIII, p. 291).

3. Cf. *Pars vitae s. Abbonis*, 10 (*Ibid.*, p. 332, 333).

4. Cf. *Vita s. Hugonis*, IV (*Acta Sanct.*, 20 April., t. II, p. 770).

5. Cf. *Vita s. Gerardi*, III, 25 (*Acta Sanct.*, 23 April, t. III, p. 211); *Historia episcoporum Tullensium*, 52 (A. Calmet, *Histoire ecclésiastique et civile de Lorraine*, t. I, Nancy, 1728, p. 146, 147).

6. Cf. *Vita s. Guillelmi*, 18 (*Acta Sanct. ord. s. Benedicti*, saec. VI, pars I, p. 340).

7. Cf. Cedrenus, éd. Bonn, t. II, p. 456, 501; Raoul Glaber, *Hist.*, III, 7; A. de Salies, *Histoire de Foulques-Nerra*, Paris, Angers, 1874, p. 127; G. Schlumberger, *l'Épopée byzantine*, t. II,

Brusquement la persécution cessa. Un chef arabe, Al-Mouffaridj, se révolte contre Al-Hakim et se proclame indépendant. Pour s'attirer la bienveillance de l'empereur Basile II, il songe à relever de ses ruines le Saint-Sépulcre, qui est alors restauré sommairement. Le successeur du calife fatimite Al-Hakim, Al-Zahir, autorise la reconstruction du Saint-Sépulcre et permet aux chrétiens convertis de force à l'islamisme de retourner librement à la foi de leurs ancêtres. Il conclut un traité avec l'empereur Constantin VIII, en 1027¹. Le traité, renouvelé en 1036, sous le règne de Michel IV, accordait de nouveau l'autorisation de relever le Saint-Sépulcre². Le monde chrétien tressaille alors d'allégresse. Une multitude se rend à Jérusalem, apportant des subsides pour « restaurer la maison de Dieu »³. Les Byzantins apportèrent aussi leur tribut; pour eux aussi, Jérusalem était « le cœur de la terre » (καρδιαν τῆς γῆς)⁴. Le Saint-Sépulcre ne devait être réédifié que sous le règne de Constantin IX Monomaque, en 1048⁵.

Les vexations contre les pèlerins reprennent bientôt. En 1056, le Saint-Sépulcre est fermé; plus de trois cents chrétiens sont chassés de Jérusalem⁶. Bientôt la cité sainte va subir l'assaut d'une nouvelle invasion asiatique. Après leur victoire de Manzikert (1071), au nord du lac de Van, les Turcs Seldjoukides envahissent l'Asie Mineure. En 1081, ils sont établis sur les rives de

Paris, 1900, p. 442 s.; L. Bréhier, *l'Eglise et l'Orient au Moyen Age. Les Croisades*, Paris, 1907, p. 36 s.; H. Vincent et F.-M. Abel, *Jérusalem*, t. II, Paris, 1914, p. 248 s.; L. Halphen, *les Barbares*, Paris, 1926, p. 375.

1. Cf. Cedrenus, éd. Bonn, t. II, p. 501; F. Dölger, *Regesten der Kaiserurkunden des oströmischen Reiches*, t. 2, Munich, Berlin, 1925, p. 1.

2. Cf. Cedrenus, t. II, p. 515; F. Dölger, *op. cit.*, t. II, p. 3.

3. Cf. Raoul Glaber, *Hist.*, III, 7.

4. Cf. Cedrenus, t. I, p. 748.

5. Cf. H. Vincent et F.-M. Abel, *op. cit.*, p. 250.

6. Cf. *Miracula s. Wlframmi* (Acta Sancti. ord. s. Benedicti, saec. III, pars 1, p. 381, 382).

l'Hellespont et du Bosphore¹. Ils s'avancent vers la Syrie où la domination du calife fatimite était déjà très ébranlée. Jérusalem et Damas sont prises. Antioche, le dernier rempart de la Syrie, succombe en 1084. Sur mer la flotte byzantine n'exerce plus sa maîtrise. Elle ne peut empêcher les Turcs de s'emparer des îles voisines de la côte Anatolienne. La police des mers n'existe plus. A la fin du xi^e siècle, la piraterie est devenue un mal chronique². Mais l'Occident allait se mettre en mouvement. Des multitudes armées se lèvent et prennent la route qui conduit au tombeau du Christ. Les croisés entrent victorieux à Jérusalem le 15 juillet 1099.

Cette brusque poussée vers l'Est se préparait depuis longtemps. Si les croisades établirent des rapports plus étroits entre les deux mondes, les chrétiens d'Occident avaient appris à connaître auparavant les vieilles civilisations de l'Orient. Au xi^e siècle, avant la première croisade, le mouvement des pèlerinages aux lieux saints est général, continu, intense. Le Saint-Sépulcre est, plus que jamais, comme un pôle magnétique qui attire, dans un ouragan de ferveur et de jeunesse, le monde féodal. Princes de l'Église, seigneurs, laïques et ecclésiastiques partent seuls ou en troupes de plus en plus compactes. Toutes les provinces de notre pays sont représentées dans cette multitude de pèlerins qui se dirigent vers le Saint-Sépulcre.

* * *

La France méridionale est représentée par Vidal, prêtre de Marseille³; par le fils de Guillaume de Vitrolles, Geusseran, qui fait une donation à l'abbaye de Saint-Victor de Marseille, avant de partir pour Jérusalem⁴, par Ismi-

1. Cf. J. Laurent, *Byzance et les Turcs Seldjoucides dans l'Asie occidentale jusqu'en 1081*, Nancy, Paris, 1913, p. 7 s.; C. Neumann, *la Situation mondiale de l'Empire byzantin avant les Croisades*, trad. Renauld et Kozlowski, Paris, 1905, p. 104 s.

2. Cf. C. Neumann, *Die byzantinische Marine* (Historische Zeitschrift, t. 81, 1898, p. 14 s.).

3. Cf. Guérard, *Cartulaire de l'abbaye de Saint-Victor de Marseille*, t. I, Paris, 1857, p. 287.

4. Cf. *Ibid.*, t. I, p. 230.

don, évêque de Die, qui se rend deux fois dans la ville sainte et en rapporte beaucoup de reliques¹. Bérenger, évêque d'Elne (Pyrénées-Orientales), part pour les pays d'outre-mer, accompagné d'une troupe de nobles, de fidèles, hommes et femmes, et de plusieurs membres de son clergé². Un chevalier du château de Turiès, près de Pampelonne (Tarn)³, un religieux du Rouergue⁴, se rendent aussi à Jérusalem. Raymond III, comte du Rouergue, meurt, en 1010, au cours de son pèlerinage⁵. Roger, abbé de Figeac, ne revint pas non plus⁶. Par contre Raoul, évêque de Périgueux, put raconter, avant de mourir, tout ce qu'il avait vu en terre sainte⁷. Gérard, abbé et fondateur de l'abbaye de la Sauve-Majeure (Gironde), rapporta de Jérusalem des vases d'or, pleins de parfums, après avoir traversé « la grande mer »⁸.

Les régions du Centre fournissent un contingent non moins important de pèlerins. Un seigneur, Odon ou Odil, fils de Raoul, comte du Rouergue, fit vœu à Jérusalem de fonder un monastère au nom du Saint-Sépulcre. A son retour il consacre une partie de son héritage à la construction, à Mauriac, d'un monastère « en l'honneur du Christ enseveli au sépulcre »⁹.

D'autres ne revinrent jamais. Adhémar, fils d'un vicomte de Limoges, meurt en route¹⁰; de même Raymond, frère de Pierre, abbé du Dorat (Haute-

1. Cf. *Acta Sanct.*, 28 sept., t. VII, p. 847.

2. Cf. *Synodum Helenense* (Recueil des Historiens des Gaules et de la France, t. XI, p. 514).

3. Cf. *Liber miraculorum s. Fidis*, III, 24, éd. A. Bouillet, Paris, 1897, p. 167, 168.

4. Cf. *Vita s. Odilonis* (*Acta Sanct.*, 1 Jan., t. I, p. 74).

5. Cf. *Liber miraculorum s. Fidis*, II, 5 (op. cit., p. 108); *Chron. Ademari* (Ph. Labbe, *Nova bibliotheca manuscriptorum*, t. II, p. 174).

6. Cf. Mabillon, *Annales ordinis s. Benedicti*, t. IV, p. 184.

7. Cf. *Chron. Ademari* (op. cit., t. II, p. 175).

8. Cf. *Vita s. Geraldii* (*Acta Sanct. ord. s. Benedicti*, saec., VI, pars II, p. 884, 885; *Acta Sanct.*, 5 April., t. I, p. 418, 419, 425).

9. Cf. *Fondatio monasterii S. Sepulchri Mauriacensis*, an. 1053 (Martène et Durand, *Thesaurus novus anecdotorum*, t. I, p. 177; Mabillon, *Annales ordinis s. Benedicti*, t. IV, p. 543).

10. Cf. *Genus vicecomitum Lemovicensium* (Recueil des Historiens des Gaules et de la France, t. XII, p. 425).

Vienne)¹. De Limoges sont partis le vicomte Guy I^{er}, son frère, l'évêque Audoïn², et l'évêque Jordan de Laron³. L'abbé Gauthier, de Lesterps (Charente), essuie une violente tempête dans la mer Adriatique⁴. Guillaume II, comte d'Angoulême, suit la route terrestre avec une troupe de nobles et d'ecclésiastiques. Le roi de Hongrie, saint Etienne I^{er}, le comble d'honneurs et de présents⁵. La conversion des Hongrois au christianisme facilitait les relations avec la terre sainte en ouvrant aux pèlerins la voie du Danube⁶. La nombreuse troupe du comte d'Angoulême passe par Constantinople; l'un des pèlerins, Richard, abbé de Saint-Cybar d'Angoulême, mourut à Sélymbria, à peu de distance de la capitale.

Azenerius, abbé de Saint-Martin à Massay (Cher), suit la même voie. A Sainte-Sophie de Constantinople il assiste à un service liturgique⁷. Du Berry part également pour Jérusalem l'ermite Ebrard⁸; de Tours, un moine⁹; de Poitiers, l'évêque Isembert¹⁰; de Saumur, Angerius, moine de Saint-Florent¹¹. Géraud, abbé du même monastère, est un témoin de l'insécurité qui régnait sur la route du Saint-Sépulcre. Avant d'arriver à Jérusalem il fut pris par les

1. Cf. *Chron. Ademari* (Recueil des Historiens des Gaules et de la France, t. X, p. 151).

2. Cf. *Chron. Ademari* (Ph. Labbe, Nova bibliotheca manuscript., t. II, p. 172).

3. Cf. *Chron. Gaufridi* (Recueil des Historiens des Gaules et de la France, t. X, p. 268); *Ademari Hist.*, III (Mon. Germ. Hist., Script., t. IV, p. 148).

4. Cf. *Vita s. Gualterii* (Acta Sanct., 11 mai., t. II, p. 703).

5. Cf. *Ademari Hist.*, III (Mon. Germ. Hist., Script., t. IV, p. 145, 146; Ph. Labbe, op. cit., t. II, p. 182, 183).

6. Cf. W. Heyd, *Histoire du commerce du Levant*, t. I, Leipzig, 1885, p. 83 s.; H. Pigeonneau, *Histoire du commerce de la France*, t. I, Paris, 1885, p. 125; N. Iorga, *Brève histoire des Croisades*, Paris, 1924, p. 12.

7. Cf. Mabillon, *Annales ord. s. Benedicti*, t. IV, p. 354; *Concilium Lemovicense*, an. 1031 (Mansi, *Sacr. concil. nova et ampliss. Collectio*, t. 19, p. 510, 511).

8. Cf. L. Raynal, *Histoire du Berry*, t. I, Bourges, 1845, p. 391, 473 s.

9. Cf. *Chron. Turon.* (Recueil des Historiens des Gaules et de la France, t. X, p. 282).

10. Cf. *Ademari Hist.*, III (Mon. Germ. Hist., Script., t. IV, p. 148).

11. Cf. Martène, *Veter. script. et monum. ampliss. Collectio*, t. V, p. 1130.

infidèles, qui lui firent endurer mille tourments. Comme il refusait d'abjurer, il fut mis à mort. Son compagnon de voyage, Ansbert, put s'échapper et vint raconter aux moines de Saint-Florent de Saumur le martyre de leur abbé ¹.

Le pèlerinage de Jérusalem était entré dans les habitudes. A propos du voyage d'un abbé de Blois, Isembard, l'annaliste déclare que ce personnage se conformait « à l'usage du temps » ². Avesgaud, évêque du Mans, part avec « un grand convoi ainsi qu'il convient à un évêque de cette importance » ³. Des prélats de cette époque voyagent comme des ambassadeurs. Odolric, évêque d'Orléans, assiste à Jérusalem à la cérémonie du Samedi saint. Il achète au patriarche la lampe d'où était sorti le feu sacré. Il rapporte au roi Robert le Pieux, de la part de l'empereur des Grecs, un grand morceau de la vraie Croix, une quantité de tissus de soie. Le roi Robert avait chargé l'évêque de remettre à l'empereur de Constantinople une épée dont la poignée était en or et dont le fourreau d'or était incrusté de pierres précieuses ⁴. Les rois eux-mêmes s'intéressaient aux pèlerinages. Un fidèle serviteur du roi Philippe I^{er}, Eudes-le-Maire, originaire d'Étampes, partit pour le Saint-Sépulcre « avec l'assentiment de son très illustre roi » ⁵. Il semble qu'à cette époque, suivant le témoignage d'un historien contemporain, une multitude de pèlerins se déversait, comme un torrent, dans la direction du Saint-Sépulcre. Un Bourguignon, Lethbald d'Autun, y est aussi entraîné et meurt à Jérusalem dans un état de grande exaltation ⁶.

Dans toutes les régions on avait trouvé alors la clef de l'évasion vers les

1. Cf. *Ibid.*, t. V, p. 1111, 1116.

2. Cf. Mabillon, *Annales ord. s. Benedicti*, t. IV, p. 660.

3. Cf. Mabillon, *Vetera Analecta*, p. 304.

4. Cf. Raoul Glaber, *Hist.*, IV, 6. Les tissus de soie, rapportés de Constantinople, sont désignés par les mots *pallia oloserica* (=ὀλοσηρικὰ).

5. Cf. M. de Mont-Rond, *Essais historiques sur la ville d'Étampes*, t. I, Étampes, Paris, 1836, p. 76, 204.

6. Cf. Raoul Glaber, *Hist.*, IV, 6.

pays désirés. De Bretagne, Odon, seigneur de Dol (Ille-et-Vilaine), se rend en terre sainte¹. Les Normands se distinguent par l'esprit d'aventure. Drogon part pour Jérusalem avec cent compagnons². Nicolas, abbé de Saint-Ouen de Rouen, va « adorer le sépulcre du Seigneur »³. Un solitaire des environs de Mortain (Manche), Guillaume Firmat, est jeté en prison dans la région de Jérusalem et subit des tourments « de la part des ennemis de la Croix ». Il peut néanmoins revenir par Constantinople pour vénérer les reliques des apôtres⁴. Parmi ces Normands on compte aussi des victimes : Raoul, abbé du Mont Saint-Michel-au-péril-de-la-mer⁵ ; Thierry, abbé de Saint-Evroult, qui fut enterré dans l'île de Chypre⁶. Les ducs de Normandie eux-mêmes manifestent par des actes leur sollicitude pour les chrétiens d'Orient. Robert I^{er}, dit le Magnifique ou le Diable, abandonnant son État, entreprend le périlleux voyage. Il part avec une nombreuse escorte emportant avec lui de grandes sommes d'argent pour les distribuer. Sur le chemin du retour il meurt à Nicée, en Bithynie (1035)⁷. Richard II, son père, lui avait donné l'exemple de la générosité en attirant à sa cour des Orientaux, qui prennent part à ses largesses. Il avait envoyé de l'or au Saint-Sépulcre. Du mont Sinaï des moines venaient chaque année à Rouen chercher les sommes que le duc destinait au monastère⁸. Le terrible Foulque III Nerra, comte d'Anjou, fut plus heureux que

1. Cf. *Ademari Hist.*, III (Mon. Germ. Hist., Script., t. IV, p. 145).

2. Cf. Orderic Vital, *Hist. eccles.*, III, 8.

3. Cf. *Ibid.*, VIII, 25.

4. Cf. *Vita s. Guilielmi Firmati*, I, 9 (Acta Sanct., 24 April., t. III, p. 336, 338 note a).

5. Cf. *Chron. S. Michaelis in periculo maris* (Recueil des Historiens des Gaules et de la France, t. XI, p. 256).

6. Cf. Orderic Vital, *Hist. eccl.*, VI, 10 ; cf. *Vita Theodorici* (Acta Sanct. ord. s. Benedicti, saec. VI, pars II, p. 134-136).

7. Cf. *Chron. Fontanell.* (Recueil des Historiens des Gaules et de la France, t. XI, p. 15, 16) ; Raoul Glaber, *Hist.*, IV, 6 ; cf. *Acta Sanct.*, 14 Jun., t. II, p. 996.

8. Cf. Raoul Glaber, *Hist.*, I, 5 ; cf. *Acta Sanct.*, 1. Jun., t. I, p. 91 ; *Acta Sanct. ord. s. Benedicti*, saec. VI, pars I, p. 374.

Robert I^{er}, duc de Normandie. Il se rend quatre fois en terre sainte pour expier ses violences. Au cours de son second pèlerinage, en 1011, il se procure un morceau de la pierre du Saint-Sépulcre et un fragment de la vraie Croix. De retour à Loches, il fait transférer ces reliques à l'abbaye de Beaulieu dans une nouvelle église, qui reçut le nom de Saint-Sépulcre ¹.

La France de l'Est et du Nord ne fut pas moins entreprenante ni moins aventureuse. De Verdun partent l'évêque Rambert, qui meurt à Belgrade, en 1038 ²; l'évêque Thierry, qui passe par Constantinople où il voit « l'empereur des Grecs » ³; Richard, abbé de Saint-Vannes, qui entreprend le pèlerinage avec sept cents pèlerins. Comme Thierry, Richard s'arrête dans la capitale, où l'empereur et le patriarche le comblent de présents. C'étaient une étoffe de pourpre très précieuse et deux parcelles de la vraie Croix. A son retour, Richard enrichit le trésor de son église des reliques qu'il portait à son cou pendant son voyage ⁴. Pibon, évêque de Toul, revient de Jérusalem par Constantinople et reçoit des mains de l'empereur une grande parcelle de la vraie Croix qu'il donna plus tard à son église avec des tentures très précieuses. Il fit fabriquer une grande croix en or, étincelante de gemmes, pour y placer la relique « du bois vivifiant » ⁵.

D'autres pèlerins rencontrent sur la route du Saint-Sépulcre des obstacles qu'ils ne parviennent pas à franchir. Thierry, qui devint abbé de Saint-Hubert en Ardennes, est arrêté en Hongrie par des brigands. Il prend alors avec ses compagnons le chemin de Rome, avec l'intention de se rendre de là

1. Cf. *Gesta consulum Andegavensium* (Recueil des Historiens des Gaules et de la France, t. X, p. 256); A. de Salies, *Histoire de Foulques-Nerra*, Paris, Angers, 1874, p. 143 s., 148 s.

2. Cf. *Chron. Hugonis*, II (Mon. Germ. Hist., Script., t. VIII, p. 402); *Vita Richardi* (Acta Sanct., 14 Jun., t. II, p. 996).

3. Cf. *Laurentii Gesta episcoporum Verdunensium*, 8 (Mon. Germ. Hist., Script., t. X, p. 495).

4. Cf. *Vita Richardi*, 17-19 (Acta Sanct. ord. s. Benedicti, saec. VI, pars I, p. 528-529; Acta Sanct., 14 Jun., t. II, p. 988 s.).

5. Cf. *Gesta episcoporum Tullensium*, 48 (Mon. Germ. Hist., Script., t. VIII, p. 647).

au mont Gargano, puis à Constantinople et à Jérusalem. Mais il ne put réaliser son projet¹. Lietbert, évêque de Cambrai, parvient à traverser la Hongrie sans incident. Mais à Laodicée de Syrie (Latakieh) il doit attendre trois mois, la route étant interceptée. Il prend le parti de s'embarquer. En quittant le port son navire est assailli par une tempête, qui le jette sur l'île de Chypre. Le gouverneur byzantin (catépan) le retient plusieurs semaines, craignant de le voir tomber entre les mains des Musulmans. Lietbert revient à Laodicée pour reprendre la route terrestre. Il y rencontre de nombreux pèlerins, qui revenaient de Jérusalem avec Hélinand, évêque de Laon. Ils lui racontent les difficultés du voyage. Sur les conseils de l'évêque de Laon et de l'évêque de Laodicée, Lietbert se décide alors à rentrer dans son pays, non sans tristesse. Arrivé à Cambrai, il fit construire, en dehors des murs de la ville, près d'un cimetière, une « église en l'honneur du Saint-Sépulcre » qu'il consacra en 1064².

* * *

Suivant le rythme déjà observé, au mouvement de circulation vers l'Orient, qui fut particulièrement intense au XI^e siècle, correspond une émigration d'Orientaux en Occident. Syméon l'Arménien, qui avait embrassé la vie monastique, avait beaucoup voyagé en Orient. De Jérusalem il se rend à Rome, en Espagne, à Saint-Jacques de Compostelle, en Angleterre, puis à Tours, où il est attiré par la renommée de saint Martin. Il se retire enfin dans un monastère près de Mantoue³.

Un autre Syméon, né à Syracuse, avait fait ses études à Constantinople. De là il va séjourner à Jérusalem où, pendant sept ans, il guide les pèlerins. Moine

1. Cf. *Vita Theodorici* (Acta Sanct. ord. s. Benedicti, saec. VI, pars II, p. 567; Acta Sanct., 24 Aug., t. IV, p. 853; Mon. Germ. Hist., Script., t. XII, p. 44).

2. Cf. *Vita Lietberti* (Acta Sanct., 23 Jun., t. IV, p. 594-599); *Gesta Lietberti* (Mon. Germ. Hist., Script., t. VII, p. 497); *Chron. s. Andreae*, 22 s. (*Ibid.*, t. VII, p. 535-537).

3. Cf. *Vita s. Symeonis* (Acta Sanct. ord. s. Benedicti, saec. VI, pars I, p. 151 s.).

pendant deux ans à Bethléem, il se retire ensuite au mont Sinaï. Son humeur voyageuse le pousse à Antioche, où il rencontre Richard, abbé de Saint-Vannes, qui accomplissait son pèlerinage aux lieux saints. Richard l'emmène, ainsi qu'un autre moine d'Antioche, Cosmas. A Belgrade, Syméon, ne pouvant obtenir l'autorisation de passer, abandonne ses compagnons et prend la route de Rome. Il parvient en Normandie, où il devait recevoir les fonds que le duc destinait au monastère du Sinaï. Richard II étant mort, il n'était plus question d'aumônes pour le monastère. Syméon laissa à Rouen des reliques de sainte Catherine, qu'il avait emportées du mont Sinaï. De Rouen il va à Verdun, auprès de son ami, l'abbé Richard, puis à Trèves. Il accompagne Poppon, l'archevêque de cette ville, pendant son pèlerinage aux lieux saints, et se retire enfin à Trèves, où il vit en reclus à la porte Noire jusqu'en 1035. Cet homme, qui avait tant voyagé et savait les langues orientales et occidentales, faisait l'admiration de ses contemporains¹.

Le *Livre des miracles de sainte Foy* raconte l'histoire d'un Sarrasin, qui, délivré par un Aquitain, se convertit à Jérusalem et prend le nom de Jean. Il se décide à aller en pèlerinage à Conques en Rouergue. En compagnie de l'Aquitain, il se rend d'abord à Constantinople où il fait à l'empereur le récit de ses aventures. Puis il prend le chemin qui conduit au sanctuaire de sainte Foy².

Si ces étrangers ne font que passer dans notre pays, d'autres y font de longs séjours. En 1044, l'évêque de Toulon, Déodat, fait à des moines grecs donation de l'église d'Auriol (Bouches-du-Rhône)³. Un clerc d'Angoulême, qui assiste au concile de Limoges, en 1031, avait fait la connaissance d'un

1. Cf. *Chron. Albrici*, an. 1029 (Mon. Germ. Hist., Script., t. XXIII, p. 783) ; *Chron. Hugonis*, II, 26 (Ibid., t. VIII, p. 399) ; *Vita s. Symeonis* (Acta Sanct. ord. s. Benedicti, saec. VI, pars I, p. 372 s. ; Acta Sanct., 1 Jun., t. I, p. 89 s.) ; *Vita Richardi* (Acta Sanct. ord. s. Benedicti, saec. VI, pars I, p. 529 ; Acta Sanct., 14 Jun., t. II, p. 990, 993).

2. Cf. *Liber miraculorum s. Fidis*, éd. A. Bouillet, Paris, 1897, p. 240-242.

3. Cf. *Gallia christiana*, t. I, p. 744.

Grec érudit. Il avait vu à Angoulême deux Grecs du mont Sinaï et les avait interrogés au sujet de saint Martial de Limoges¹.

Si le grec restait, en général, lettre morte, certains écrivains de l'époque en connaissent au moins quelques mots². D'autres, en petit nombre, en savaient davantage. Sigon, moine de Marmoutier, plus tard abbé de Saint-Florent de Saumur, pouvait lire et écrire le grec et l'hébreu³. Les communautés grecques, établies en Lorraine⁴, dans le Midi et ailleurs, offraient sans doute des facilités à ceux qui désiraient approfondir leurs connaissances. Le cardinal Humbert avait fait ses études dans le diocèse de Toul. Il savait suffisamment de grec pour faire des traductions⁵. Il en tira profit plus tard au cours de la controverse, qui aboutit, en 1054, au schisme des Églises grecque et romaine⁶. Ce type d'humaniste (*humanioribus litteris informatus*)⁷, apte à acquérir toute science, était certes une rareté, mais il n'avait pas disparu. L'hellénisme et l'orientalisme continuaient à porter des fruits.

1. Cf. *Concilium Lemovicense*, an. 1031 (Ph. Labbe, *Nova bibliotheca manuscript.*, t. II, p. 772, 773 ; Mansi, *Sacr. concil. nova et ampliss. Collectio*, t. 19, p. 517).

2. On trouve les mots grecs suivants, transcrits en lettres latines : *polyandrium* (πολυάνδριον), cimetière ; *eleemosyna* (ἐλεημοσύνη), aumône ; *xenia* (ξένια), présents ; cf. *Vita Lietberti* (*Acta Sanct.* 23 Jun., t. IV, p. 600) ; *Vita Symeonis*, 10 (*Acta Sanct. ord. s. Benedicti, saec. VI, pars I*, p. 375) ; *Vita Richardi*, 17 (*Ibid.*, p. 528).

3. Cf. Martène et Durand, *Thesaurus novus anecdotorum*, t. III, p. 848.

4. V. plus haut, p. 73.

5. Cf. Martène et Durand, *op. cit.*, t. V, p. 630 ; *Histoire littéraire de la France*, t. VII, p. 528.

6. Cf. L. Bréhier, *le Schisme oriental du XI^e siècle*, Paris, 1899, p. 25.

7. Cf. Martène et Durand, *op. cit.*, t. V, p. 630.

CHAPITRE IX

LA LEÇON DES PÈLERINAGES SUR LES TRACES DE L'ASIE ET DE BYZANCE

La France du Moyen Age n'a pas été sédentaire, mais entreprenante, hardie, prompte aux déplacements. Avant les croisades on voyageait déjà beaucoup. Aucun danger n'arrête ces pèlerins de la foi et du savoir, avides de vénérer les tombeaux des saints et de s'instruire. Animés d'une piété ardente, ils prirent le chemin de l'Orient. Quel coin de l'univers a, autant que la Palestine, ses pierres marquées d'histoire, ses vallées couvertes de tombeaux et d'espérances ? Ces hommes et ces femmes voulaient se mettre sous l'influence de l'esprit, qui souffle des plateaux de Judée. Jérusalem, Bethléem, le Jourdain, Jéricho, Nazareth, Tibériade, ces noms formaient une géographie intellectuelle et sensible, aux résonnances profondes. Ils partaient dans l'allégresse vers ces pays lumineux, où la gaieté des couleurs, les ombres transparentes embellissent les choses les plus laides. Les gestes lents et harmonieux des Orientaux, leurs costumes aux couleurs éclatantes, leurs vêtements, qui, même réduits à l'état de loques, sont si bien fanés que leurs couleurs sont douces et nobles, l'étrangeté des mœurs, la nouveauté des monuments, tout contribuait à éblouir leurs yeux. Ils revenaient de ces pays lointains avec une gerbe de souvenirs inoubliables. Ils avaient prié au tombeau du Christ. Ils avaient adoré « la pierre roulée », « le banc sacré sur lequel reposa le corps du Seigneur », « la colonne de la flagellation ». Ils avaient contemplé des monuments destinés à éterniser les événements de l'Évangile à l'endroit même où ils s'étaient passés.

Pour se rendre en Palestine ils suivent les routes maritimes et terrestres. La Méditerranée, mer nourricière et civilisatrice, leur apparaissait avec ses vagues céruléennes, avec ses îles brillantes, semis de pierreries, jeté au milieu de la nappe bleue des flots. L'étrave de leur navire y creuse une route, sans cesse effacée par le mouvement des eaux. Sur les routes terrestres on cheminaient lentement; on s'arrêtait souvent. Les paysages, les villes, les monuments s'offraient avec leurs souvenirs d'un passé millénaire: l'Égypte, le Sinaï, la Syrie, l'Asie Mineure, Constantinople et sa ceinture de murs, reliés par des tours innombrables.

Multiplés étaient les voies qui conduisaient en Orient: ports de France et d'Italie, où l'on prenait passage pour les pays du Levant, voies terrestres, qui empruntaient la vallée du Danube et aboutissaient à Constantinople. Toutes ces vieilles routes, qu'ont suivies avant la première croisade des multitudes de voyageurs, révèlent quelques-uns des secrets de l'histoire. Ces chemins, qui conduisaient au Saint-Sépulcre, étaient jalonnés de sanctuaires célèbres où l'on faisait halte. On y entendait des récits, des légendes de saints inconnus, légendes qui sont parfois des symboles dont le voile laisse entrevoir les réalités immortelles de la pensée et de la vie. Les voyageurs retenaient ces récits, car ils répondaient aux tristesses, à l'attente, à la poésie de leur âme. Ils y goûtaient aussi des exemples de paix, de charité et de mansuétude. Toujours en quête de pieux souvenirs, ils acquéraient des reliques, des ampoules contenant de la terre des lieux saints ou de l'huile qui brûlait dans les lampes des sanctuaires. Ces fioles étaient ornées de la figure du saint ou de sujets religieux reproduisant les compositions, qui décoraient les églises célèbres.

L'art chrétien d'Orient prit place dans les souvenirs de pèlerinage et suivit les routes parcourues par les pèlerins. Les légendes et les reliques rapportées d'Orient furent parfois le point de départ d'un nouveau culte, qui a laissé des traces dans le domaine de l'art occidental. Les monuments que les pèle-

rins avaient visités, et dont ils prirent parfois des croquis¹, furent imités en Occident. Ces monuments n'étaient pas pour ces voyageurs de simples vestiges matériels. Ils renfermaient un monde de pensées, de sentiments et de souvenirs. Le but le plus illustre de pèlerinage était le tombeau du Christ. A leur retour de Palestine plusieurs pèlerins du x^e et du xi^e siècle font construire des sanctuaires dédiés au Saint-Sépulcre².

Au xi^e siècle, le culte du tombeau du Christ est plus vivant que jamais. Des donations sont faites en France en faveur des sanctuaires, des hospices de Jérusalem et du monastère du mont Sinaï³. Vers 1087, on construit à Sélestat (Schlestadt) une église consacrée au Saint-Sépulcre, dont le plan fut reproduit dans la crypte⁴. Une lettre du pape Grégoire VII, datée de 1079, apprend que l'église de Neuvy-Saint-Sépulcre (Indre) dépendait de l'église de Jérusalem et devait lui payer le cens⁵.

A cette époque, le Saint-Sépulcre de Jérusalem se composait de la rotonde qui abrite l'édicule contenant le tombeau du Christ. Elle est toujours pourvue d'un collatéral surmonté de tribunes. Mais la basilique, qui précédait la rotonde, n'a pas été relevée depuis sa démolition ordonnée par Al-Hakim, en 1009. Malgré sa destruction, la basilique continue à vivre dans le souvenir des générations jusqu'à la fin du xi^e siècle. Les croisés conservèrent la rotonde, mais ils y joignirent, au xii^e siècle, une église romane richement décorée, qui subsiste encore⁶.

1. V. plus haut, p. 42, 43.

2. V. plus haut, p. 73, 76, 80, 81.

3. Cf. Riant, *Inventaire critique des lettres historiques des croisades* (Archives de l'Orient latin, t. I, 1881, p. 28) ; G. Saige, *De l'ancienneté de l'hôpital Saint-Jean de Jérusalem* (Bibliothèque de l'École des Chartes, t. 25, 1864, p. 552 s.).

4. Cf. *Liber miraculorum s. Fidis*, éd. A. Bouillet, Paris, 1897, p. 270. L'église fut dédiée bientôt après à sainte Foy.

5. Cf. *Gregorii VII Epist.*, VI, 40 (Migne, P. L., t. 148, p. 544).

6. Cf. H. Vincent et F.-M. Abel, *Jérusalem*, t. II, Paris, 1914, p. 117, 252 s., 260 ; C. Enlart,

L'église actuelle de Neuvy-Saint-Sépulcre est aussi un double édifice formé d'une nef, accostée de collatéraux, et d'une rotonde avec un seul collatéral à tribunes (Fig. 1, pl. XIII). Les

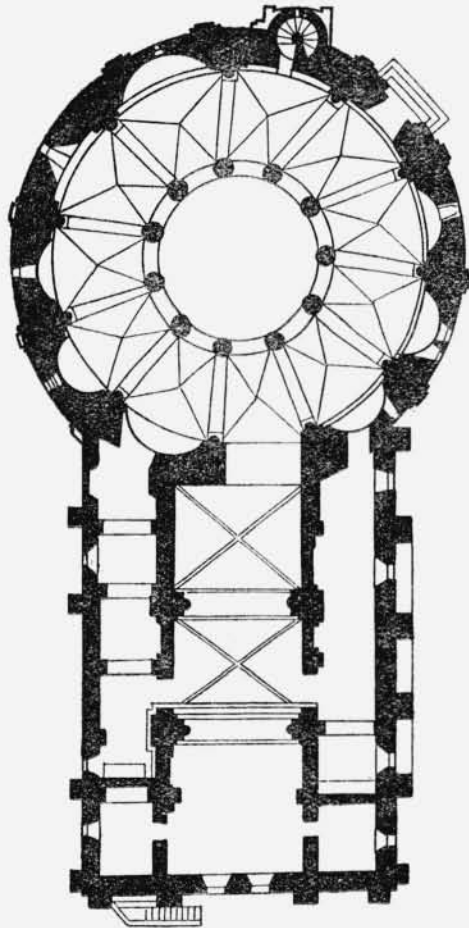


FIG. 1. — Église de Neuvy-Saint-Sépulcre (Indre). Plan.
(Monuments historiques)

chroniqueurs, qui mentionnent sa fondation et sa construction, remarquent qu'elle fut édifiée au XI^e siècle « sur le plan du Saint-Sépulcre de Jérusalem ». Elle existait en 1079, comme l'indique la lettre du pape Grégoire VII. Les fondateurs avaient voulu unir par le vocable et par une attache matérielle l'église de Jérusalem avec leur fondation¹.

Le sanctuaire le plus vénéré de la chrétienté donna son nom à un bourg du Berry, dont l'église imite la forme du modèle hiérosolymitain. Ce parti architectonique inspira les architectes occidentaux. Les nombreux pèlerins leur

les Monuments des croisés dans le royaume de Jérusalem, t. I, Paris, 1925, p. 40, 49, 50, 52 ; Atlas I, 1926, pl. 2-3.

1. D'après la Chronique de Limoges, l'église de Neuvy-Saint-Sépulcre fut fondée, en 1042, en présence d'Eudes le Roux, seigneur de Déols et de Boson de Cluis, dans la propriété duquel se trouvait le lieu dit Neuvy ; cf. *Chron. Willelmi Godelli* (Recueil des Historiens des Gaules et de la

France, t. XI, p. 282). D'après la Chronique d'Anjou l'église fut construite, en 1045, par Geoffroy, vicomte de Bourges ; cf. *Chron. Andegav.* (*Ibid.*, t. XI, p. 169). La Chronique d'Auxerre place la construction entre 1034 et 1049 ; cf. *Chron. Roberti* (*Ibid.*, t. XI, p. 308). La Chronique de Tours fait une mention à peu près semblable ; cf. *Chron. Turon.* (*Ibid.*, t. XI, p. 347). On assigne à l'édi-

avaient fait connaître la structure générale du Saint-Sépulcre, qui avait été relevé de ses ruines, en 1048¹, mais dont on possédait des croquis bien avant cette date².

* * *

Ces représentations anciennes, qui sont le résumé graphique des descriptions de l'époque, sont du plus haut intérêt. Dans la rotonde du Saint-Sépulcre les pèlerins avaient vu l'édicule qui abritait la tombe du Christ.

fice actuel des dates diverses. Les uns font remonter la construction au XI^e siècle, les autres au XII^e. La rotonde serait du XI^e siècle ; la nef, accostée de collatéraux, du XII^e ; ou inversement la nef serait du XI^e siècle, la rotonde du XII^e. On a même remarqué dans la construction du double édifice différentes époques ; cf. *Archives de la Commission des monuments historiques*, t. IV, p. 16, pl. 39 ; C. Enlart, *l'Architecture romane* (A. Michel, *Histoire de l'Art*, t. I, 2, p. 479) ; *Manuel d'archéologie française*, t. I, 1, Paris, 1919, p. 241, 443 ; R. de Lasteyrie, *l'Architecture religieuse en France à l'époque romane*, Paris, 1912, p. 276, 277 ; Viollet-le-Duc, *Dictionnaire raisonné de l'architecture française*, t. VIII, p. 287, 288 ; F. Deshoulières (*Bulletin de la Société des Antiquaires de France*, 1916, p. 190 s.). On sait que la coupole qui surmonte la rotonde est moderne. Si les parties anciennes du double édifice datent du XII^e siècle, il est possible que les travaux aient commencé au XI^e ou que le plan ait été au moins tracé à cette époque. Le double édifice a pu être également reconstruit en partie au XII^e siècle, suivant le plan primitif. Ce plan accuse nettement l'imitation du modèle oriental ; mais ce n'est pas une copie exacte. La rotonde de Neuvy-Saint-Sépulcre n'a pas les mêmes dimensions que la rotonde du Saint-Sépulcre de Jérusalem. Le cercle intérieur de la première mesure 9 mètres de diamètre, le cercle extérieur, 19 mètres (mesure intérieure). Les dimensions de la seconde sont beaucoup plus grandes. V. sur les dimensions du Saint-Sépulcre de Jérusalem et du Qoubbet es-Sakhra, R. D[ussaud], *Syria*, t. VI, 1925, p. 378.

1. V. plus haut, p. 74.

2. V. plus haut, p. 43, 86. Les autres églises que l'on a rapprochées du plan du Saint-Sépulcre de Jérusalem présentent des partis analogues, mais ce sont des imitations plus libres, qui rappellent beaucoup moins leur modèle. Ainsi la grande église circulaire, qui s'élevait autrefois au chevet de Saint-Bénigne de Dijon, était entourée d'un double collatéral, surmonté de deux étages de tribunes. A Charroux, en Poitou, la rotonde, rattachée à une grande nef, était entourée de trois collatéraux. Sur ces monuments et les partis analogues, v. R. de Lasteyrie, *op. cit.*, p. 277 s. ; C. Enlart, *Manuel d'archéologie française*, t. I, 1, p. 171, 197, 241, 242 ; Viollet-le-Duc, *op. cit.*, t. VIII, p. 282 s., 290. On pourrait douter des intentions des constructeurs. Pour le cas de Neuvy-Saint-Sépulcre, aucun doute n'est possible.

C'était un petit édifice recouvert d'une toiture conique. Le toit, surmonté de la croix, était soutenu par une série d'arcades reposant sur de petites colonnes. Ce monument circulaire est figuré sur les ampoules de Monza et sur le reliquaire du trésor du Sancta Sanctorum à Rome (Pl. V, 1)¹. Ces objets, rapportés en Occident par les pèlerins de Palestine, ont propagé l'image de la tombe du Seigneur, but du pèlerinage. Les anciens manuscrits orientaux offrent, du reste, des représentations analogues. Le type d'édicule à toit conique, surmonté de la croix, a servi à décorer les manuscrits syriaques et arméniens². Dans ces manuscrits orientaux la décoration architecturale est très riche. Les feuilletts liminaires sont ornés de portiques surmontés de pignons, d'arcs en plein cintre ou en fer à cheval. Les arcatures, les colonnes, les pilastres sont décorés de motifs géométriques, floraux et zoomorphiques. Parmi les animaux figure le paon, volatile asiatique³.

Ces compositions, qui se sont transmises pendant des siècles, ont une origine orientale certaine. Elles ont inspiré les enlumineurs carolingiens. L'Évangélaire de Godescalc offre la représentation de l'édicule rond à colonnes, recouvert d'un toit conique et surmonté de la croix. Parmi les animaux qui entourent l'édifice figurent deux paons affrontés de chaque côté de la toiture conique (Pl. XIV)⁴. Un édicule analogue décore l'Évangélaire de Saint-

1. Cf. H. Vincent et F.-M. Abel, *Jérusalem*, t. II, Paris, 1914, fig. 108, 111, 118.

2. Tétrévangile syriaque de Raboula, cf. R. Garrucci, *Storia della arte cristiana*, t. III, Prato, 1881, pl. 129, fig. 1, pl. 140, fig. 2. Tétrévangile arménien de la bibliothèque d'Etchmiadzin, cf. J. Strzygowski, *Das Etschmiadzin Evangeliar* (Byzantinische Denkmäler, t. I, Wien, 1891, p. 58 s., pl. II, 1); F. Macler, *l'Évangile arménien*, Paris, 1920, fol. 5 v.

3. Le paon se rencontre sur les anciens monuments de Syrie, cf. F. Cumont, *Fouilles de Doura-Europos*, Paris, 1926, p. 228 s., pl. 86; W. M. Ramsay (Revue archéologique, mai-juin 1923, p. 239); Ch. Diehl, *Un nouveau trésor d'argenterie syrienne* (Syria, 1926, p. 121, pl. 31); J. Ebersolt, *la Miniature byzantine*, Paris, 1926, p. 67 s.

4. Bibl. nat. Nouv. acq. Lat. 1203, fol. 3 v; cf. A. Boinet, *la Miniature carolingienne*, Paris, 1913, pl. 4; Ph. Lauer, *les Enluminures romanes des manuscrits de la Bibliothèque nationale*, Paris, 1927, p. 7, 9.

Médard de Soissons (Pl. XV)¹. Ce type d'édifice est reproduit avec des dimensions plus petites, sous une arcade, dans ce dernier manuscrit² et dans le *Codex aureus* de Saint-Emmeran de Ratisbonne³.

Dans le décor architectural des tables de concordance et des frontispices les enlumineurs carolingiens emploient aussi l'arc en fer à cheval ou arc outre-passé. Dans l'Évangélaire de Saint-Médard de Soissons cet arc surmonte plusieurs fenêtres d'un monument qui orne le frontispice⁴. Dans l'Évangélaire dit de François II et dans l'Évangélaire d'Egmond, des arcs en fer à cheval décorent les canons de concordance (Pl. XVI)⁵. Ce type d'ornementation, dont les éléments sont empruntés à l'architecture, était employé en Orient par les enlumineurs chrétiens. Les enlumineurs carolingiens ont imité ces modèles asiatiques, où les paons et les animaux jettent une note vivante dans le décor architectural.

* * *

De Palestine vinrent non seulement des modèles qui inspirèrent les artistes occidentaux, mais aussi des reliques et des objets d'art. La Palestine, qui possédait les reliques les plus précieuses de la chrétienté, fut dépouillée

1. Bibl. nat. Lat. 8850, fol. 6v ; cf. A. Boinet, *op. cit.*, pl. 18 ; L. Bréhier, *l'Art chrétien*, Paris, 1928, p. 218, fig. 107.

2. Cf. A. Boinet, *op. cit.*, pl. 19.

3. Bibliothèque de Munich. Lat. 14000 ; cf. A. Boinet, *op. cit.*, pl. 117.

4. Bibl. nat. Lat. 8850, fol. 1v ; cf. A. Boinet, *op. cit.*, pl. 18 ; Ph. Lauer, *op. cit.*, p. 9, pl. 2.

5. Bibl. nat. Lat. 257, fol. 10 ; Bibl. roy. de la Haye. AA. 260 ; cf. A. Boinet, *op. cit.*, pl. 97, 110. L'arc en fer à cheval, qui est déjà en vogue à l'époque carolingienne, n'a pas été nécessairement emprunté par la France à l'Espagne musulmane. Il apparaît dans les manuscrits syriaques et arméniens. Il est probable que la France et l'Espagne en prirent directement l'idée en Orient. Sur l'influence syrienne qui s'est exercée sur les types iconographiques des scènes de l'Évangile dans les manuscrits occidentaux d'époque carolingienne, v. G. Millet, *Recherches sur l'iconographie de l'Évangile aux XIV^e, XV^e et XVI^e siècles*, Paris, 1916, p. 596 s.

en partie de ses trésors. C'est là que les pèlerins occidentaux et les Byzantins eux-mêmes puisèrent pour enrichir leurs sanctuaires.

On connaît les récits qui circulaient en Orient sur les vêtements de la Vierge. Les Byzantins prétendaient posséder le linceul, le voile, la tunique et la ceinture de la Mère de Dieu. Ces reliques, acquises en Palestine, étaient vénérées dans les églises de Constantinople¹. En France une des reliques de la Vierge fut l'objet d'une dévotion toute particulière à Chartres². D'après la tradition cette relique insigne, qui constituait le plus glorieux trésor de la cathédrale, remontait à l'époque carolingienne, et son lieu d'origine était Constantinople. Lorsque la châsse qui la contenait fut ouverte, en 1712 et en 1793, on y trouva un tissu historié d'aspect oriental³. Sur le fond de l'étoffe se détachent des séries d'oiseaux, de fleurons, de zigzags, ornés de fer de lance. Sur la bordure une suite de lions sont affrontés de chaque côté d'une palmette. Le tissu, qui se termine par une frange, est divisé en bandes horizontales. Les motifs symétriques, les animaux stylisés, les ornements sont analogues à ceux qui décorent les étoffes anciennes exécutées en Orient. Les objets d'art orientaux arrivaient parfois en Occident, accompagnés de traditions gracieuses et poétiques, qui en doubleraient le prix. Pour beaucoup de pèlerins le chemin de Jérusalem passait par Constantinople. Par la route qu'ils ont suivie, l'art proprement byzantin a pris place aussi dans les souvenirs de pèlerinage.

* * *

Beaucoup de pèlerins s'arrêtèrent à Constantinople au cours de leur pègrination en Orient. Ils rapportèrent dans leur pays des reliques dont la ca-

1. Cf. J. Ebersolt, *Sanctuaires de Byzance*, Paris, 1921, p. 45 s., 54 s., 134 s.

2. Cf. F. de Mély, *le Trésor de Chartres*, Paris, 1886, p. X, 49 s., 99, 118, pl. XI ; Cahier et Martin, *Mélanges d'archéologie*, t. I, 1847-1849, p. 59, 60 ; E. Mâle, *l'Art religieux du XII^e siècle en France*, Paris, 1922, p. 282, 347, fig. 199.

3. Cf. Willemin, *Monuments français inédits*, t. I, Paris, 1839, p. 10, pl. 16.

pitale possédait un riche trésor, et des objets d'art qui leur furent offerts en don.

Parmi ces présents se trouve le reliquaire de Sainte-Croix à Poitiers, qui contient la parcelle de la vraie Croix, envoyée par Justin II à sainte Radegonde¹. Un dessin, exécuté en 1750, montre l'objet tel qu'il existait avant sa mutilation. Il se composait d'un coffret fermé par deux volets, sur lesquels étaient figurés des bustes de saints dans des médaillons. Le fond du coffret était orné d'une croix, à branches égales, et de cabochons. La plaque-reliquaire qui subsiste contient la relique placée dans une cavité en forme de croix à double travée. C'est un véritable bijou (6 centimètres sur 7 centimètres 5), décoré d'élégants rinceaux et de feuillages. Les émaux cloisonnés sur or ont des tons somptueux : bleu lapis, bleu turquoise, rouge, vert translucide. Le pourtour de la plaque et la croix à double travée sont rehaussés d'un galon, formé de verroteries vertes, serties dans des alvéoles d'or (Pl. III, 1)². Ainsi la décoration de ce précieux objet consiste en l'alliance, connue et pratiquée par les orfèvres byzantins, de l'émail cloisonné sur or et de la verroterie cloisonnée.

On sait la place importante qu'occupaient les tissus orientaux dans les trésors des églises d'Occident au Moyen Age. Plusieurs de ces étoffes provenaient de Constantinople. On connaît le tissu de Mozac (Puy-de-Dôme), conservé au Musée des soieries à Lyon. Les deux empereurs figurés à cheval, chassant le lion, portent le riche costume des souverains de Byzance³. Cette étoffe, qui fut donnée, d'après la tradition, par Pépin le Bref, à l'abbaye de Mozac,

1. V. plus haut, p. 34, 35.

2. Cf. Barbier de Montault, *le Trésor de l'Abbaye de Sainte-Croix à Poitiers* (Mémoires de la Société des Antiquaires de l'Ouest, 1881, p. 283 s., 307 s., pl. I) ; M. Conway, *St. Radegund's reliquary at Poitiers* (The Antiquaries Journal, janvier, 1923, p. 18., pl. I) ; *le Reliquaire de sainte Radegonde à Poitiers* (Aréthuse, janvier 1927, p. 11 s., pl. II).

3. Cf. Ch. Diehl, *Manuel d'Art byzantin*, t. II, Paris, 1926, p. 648, fig. 313 ; J. Ebersolt, *les Arts somptueux de Byzance*, Paris, 1923, p. 52 s., fig. 19.

en même temps que des reliques, servit sans doute à envelopper des restes de saints orientaux. Dans l'église de Saint-Arnoul à Crépy en Valois on voyait encore, au XVIII^e siècle, une étoffe byzantine de la fin du X^e siècle ou du début du XI^e. Sur ce tissu de soie à fond bleu étaient figurés des léopards passants. L'inscription grecque, plusieurs fois répétée, donnait la date de la fabrication, le règne de l'empereur Basile II le Bulgaroctone et de son frère Constantin VIII, associé à l'Empire (976-1025)¹.

D'autres objets, sortis des ateliers de Constantinople, enrichirent les trésors de nos églises. Sur le coffret en ivoire du trésor de la cathédrale de Troyes sont figurés deux empereurs à cheval sortant d'une ville. Fièrement campés sur leur monture, ils s'avancent, la lance pointée en avant, revêtus du costume de guerre. Une chlamyde légère flotte sur leurs épaules; leur tête est ceinte d'une couronne, cercle rigide, incrusté de pierreries, d'où descendent, de chaque côté, les deux longues pendeloques, si caractéristiques². Ce coffret, attribué au X^e ou au XI^e siècle, fut rapporté de Constantinople avec des reliques.

* * *

Des restes de saints, conservés dans la ville impériale, prirent place dans les sanctuaires de la Gaule en même temps que les œuvres d'art byzantin. On crée parfois en l'honneur de ces saints orientaux de nouveaux lieux de culte. D'après une tradition, le corps de saint Antoine, le grand solitaire de la Thébaïde, avait été retrouvé au désert et rapporté à Constantinople. On racontait qu'au XI^e siècle un seigneur dauphinois, Joscelin, était allé à Byzance, où

1. Cf. Carlier, *Histoire du duché de Valois*, t. I, Paris, 1767, p. 268, 269.

2. Cf. Le Brun-Dalbanne, *le Trésor de la cathédrale de Troyes* (Mémoires de la Société académique du département de l'Aube, t. 28, 1864, p. 58 s.); Ch. Diehl, *Manuel d'Art byzantin*, t. II, p. 659, fig. 319, 320; *l'Art chrétien primitif et l'Art byzantin*, Paris, 1928, p. 43, pl. 50; O. M. Dalton, *Byzantine art and archaeology*, Oxford, 1911, p. 231, fig. 11, 144, 145.

il obtint de l'empereur des reliques du saint qu'il déposa à la Motte-Saint-Didier. Ce bourg prit dès lors le nom de son nouveau protecteur et devint le berceau de la puissante abbaye de Saint-Antoine en Dauphiné. Les pèlerins accourent en foule dans ce nouveau sanctuaire pour être délivrés de leurs maux ¹.

Le culte de saint Mamas, martyr de Césarée en Cappadoce, était répandu à Constantinople au v^e siècle ². Il est implanté en Gaule dès le vi^e siècle ³. De Constantinople arrivèrent à Langres, d'après la tradition, plusieurs reliques de ce saint : un os du cou, puis un bras au xi^e siècle ⁴. Si les reliques de la capitale ont pénétré en Gaule, l'art impérial de Constantinople s'est insinué aussi dans notre pays, où il a laissé des traces.

L'église Notre-Dame de la Daurade, à Toulouse, était décorée de mosaïques à fond d'or, qui lui avaient valu son nom. De ces mosaïques, détruites au xviii^e siècle, il ne reste qu'une description sommaire, qui permet de mesurer la gravité de cette perte. D'après cette description, faite au xvii^e siècle, les mosaïques, attribuées au v^e ou au vi^e siècle, représentaient des scènes et des personnages bibliques. On y voyait aussi des animaux, perroquets, paons, groupés autour d'un vase rempli d'eau, et les archanges, la tête ceinte du « diadème » ⁵. Les chefs des milices célestes étaient revêtus du splendide cos-

1. Cf. *Translatio s. Antonii* (Analecta Bollandiana, t. II, 1883, p. 341 s. ; Acta Sanct., 17 Jan., t. II, p. 151 s.) ; H. Dijon, *l'Église abbatiale de Saint-Antoine en Dauphiné*, Paris, 1902, p. 5 s. ; E. Mâle, *l'Art religieux de la fin du Moyen Age en France*, Paris, 1922, p. 189.

2. Cf. J. Ebersolt, *Sanctuaires de Byzance*, Paris, 1921, p. 93.

3. V. plus haut, p. 34.

4. Cf. *Historia translationum s. Mamantis vel Mammetis*, I, II (Acta Sanct., 17 Aug., t. III, p. 441-443). On sait que la tête du saint trouvée à Constantinople, en 1204, fut aussi rapportée à Langres ; cf. Riant, *Exuviae sacrae Constantinopolitanae*, t. I, Genève, 1877, p. 28 s. Le culte des saints de Langres, Speusippe, Éleusippe, Méleusippe, et de leurs compagnons est né aussi d'une légende grecque, transportée en Gaule ; cf. *Acta Sanct.*, 17 Jan., t. II, p. 76-80 ; H. Delehaye, *les Origines du culte des martyrs*, Bruxelles, 1912, p. 403.

5. Bibl. nat. Lat. 12680, fol. 231 v ; cf. Degert, *les Mosaïques de l'ancienne Daurade à Toulouse*

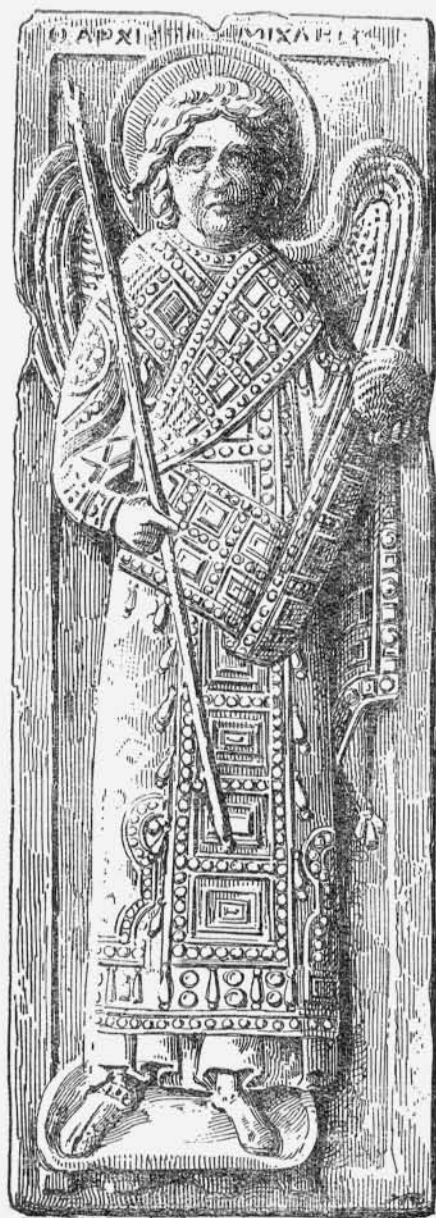


FIG. 2. — Relief de Constantinople.
Saint Michel.

tume impérial dont les artistes byzantins aimaient à parer les anges eux-mêmes¹.

Le prestige des modes byzantines se reflète aussi dans l'art de l'époque romane. Sur une fresque de la cathédrale du Puy, saint Michel apparaît revêtu du costume impérial². La longue écharpe (*loros*) ocre jaune, ornée de cabochons, bleus et rouges, enveloppe le corps comme une lourde gaine, semblable à celle des souverains byzantins et de l'archange figuré sur un marbre de Constantinople (Fig. 2, pl. XVII)³. Une puissance surhumaine se dégage de

(Bulletin de la Société archéologique du midi de la France, 1904-1905, p. 206, 212, 215) ; R. de Lasteyrie, *l'Architecture religieuse en France à l'époque romane*, Paris, 1912, p. 108 ; E. Cartailhac, *Album des monuments et de l'Art ancien du midi de la France*, t. I, Toulouse, 1897, p. 105 s. ; C. Enlart, *Manuel d'archéologie française*, t. I, 1, Paris, 1919, p. 143 ; P. Clemen, *Die romanische Monumentalmalerei in den Rheinlanden*, Düsseldorf, 1916, p. 178 s.

1. Cf. J. Ebersolt, *les Arts somptuaires de Byzance*, Paris, 1923, p. 74, 92, fig. 34, 44.

2. Cf. L. Giron, *les Peintures murales du département de la Haute-Loire*, Paris, 1911, p. 3 s., pl. I ; P. Gélis-Didot et H. Laffillée, *la Peinture décorative en France*, Paris, 1889, p. 21, fig. A ; P. Clemen, *op. cit.*, p. 759, fig. 497 ; L. Bréhier, *l'Art chrétien*, Paris, 1928, p. 272, fig. 150 ; *l'Homme dans la sculpture romane*, Paris, 1927, p. 36, fig. 4.

3. Sur cette pièce du costume impérial, cf. J. Ebersolt, *op. cit.*, p. 74, 75, 138, fig. 61.

la fresque du Puy, qui mesure plus de cinq mètres de haut et plus de deux mètres de large. Sur ce visage aux yeux noirs, à la bouche volontaire, aux sourcils arqués, d'un type oriental si accentué, se reflète l'austérité concentrée de Byzance¹.

A Berzé-la-Ville (Saône-et-Loire), les fresques d'une chapelle, qui appartenait aux moines de Cluny, accusent aussi une influence byzantine très accentuée². Parmi les saints, figurés en buste, se trouve un martyr oriental, saint Serge. On y voit aussi un épisode de la légende et le martyr de saint Blaise, évêque de Sébaste, en Arménie, dont les Actes ont été beaucoup lus en Orient et en Occident³. Des figures de saintes, à mi-corps, portent le costume des princesses byzantines : couronne, formée d'un cercle gemmé ; lourdes boucles d'oreilles, incrustées de pierreries ; longues pendeloques descendant sur les épaules ; robe à collet que les perles et l'orfèvrerie rendent rigides (Pl. XVIII-XXI). Sur ces peintures de la cathédrale du Puy et de Berzé-la-Ville, attribuées au XI^e siècle ou à la première moitié du XII^e siècle, on relève dans le costume, la coiffure et la parure une étonnante ressemblance avec les modes byzantines. L'influence de l'art impérial de Constantinople a été partout féconde.

* * *

Les arts de l'Orient asiatique ont aussi rayonné dans notre pays. Si la légende a fait remonter aux souverains carolingiens des objets dont l'origine

1. Des anges au costume alourdi par les broderies et les perles ont été signalés dans la même région, notamment dans la tribune de l'église de Brioude ; cf. E. Mâle, *la Peinture murale en France* (A. Michel, Histoire de l'Art, t. I, 2, p. 778) ; L. Bréhier, *l'Art chrétien*, p. 272.

2. Cf. L. Lex, *les Peintures murales de Berzé-la-Ville* (*l'Ami des monuments et des arts*, t. VII, 1893, p. 178, 179) ; L. Lex et P. Martin, *Peintures murales de la chapelle du château des moines de Cluny à Berzé-la-Ville*, Paris, 1895, p. 2 s. ; A. Perrault-Dalbot, *l'Art en Bourgogne*, Paris, 1894, p. 145 n. 2 ; E. Mâle, *loc. cit.*, t. I, 2, p. 778.

3. Cf. H. Delchaye, *op. cit.*, p. 208.

est incertaine¹, les échanges qui se sont opérés dès une époque très ancienne du Moyen Age ont fait connaître aux artistes occidentaux des motifs dérivés des arts de l'Asie.

On sait que Charlemagne avait reçu d'Haroun-al-Rachid un éléphant dont l'arrivée causa, à cette époque, une émotion profonde². Dès l'époque carolingienne cet animal, originaire des pays orientaux, sert d'ornement. Il décore les tables de concordance (canons) des manuscrits carolingiens. Dans les Évangiles de Lothaire il apparaît de profil et sanglé, dans une pose si juste, qu'on le croirait dessiné sur nature (Pl. XXII)³. Il sert aussi de motif décoratif

1. Parmi ces objets se trouve la célèbre coupe en orfèvrerie cloisonnée de Chosroès II au Cabinet des médailles. Elle provient du trésor de l'abbaye de Saint-Denis, où elle était conservée avant la Révolution sous le nom de tasse de Salomon. La date d'entrée de cet objet sassanide dans le trésor de l'abbaye n'est pas fixée avec exactitude. D'après la tradition elle aurait été donnée par Charles le Chauve, mais cette tradition n'est pas antérieure au XIII^e siècle ; cf. E. Babelon, *le Cabinet des antiques à la Bibliothèque nationale*, Paris, 1887, p. 61 s. ; *Guide illustré au Cabinet des médailles et antiques de la Bibliothèque nationale*, Paris, 1900, p. 163 s. ; *le Tombeau du roi Childéric et les origines de l'orfèvrerie cloisonnée* (Mémoires de la Société des Antiquaires de France, 1924, p. 92) ; J.-J. Marquet de Vasselot, *les Influences orientales* (A. Michel, Histoire de l'art, t. I, 1, p. 399) ; F. Sarre, *Die Kunst des alten Persien*, Berlin, 1922, p. 53, pl. 144. L'éléphant en ivoire du Cabinet des médailles, conservé autrefois dans le trésor de Saint-Denis, remonterait, d'après la tradition, à Charlemagne, qui l'aurait reçu d'Haroun-al-Rachid. Mais aucun des textes, relatifs aux échanges de présents entre les deux souverains, ne fait mention d'un cadeau analogue. Ni l'origine ni la date de cet objet ne sont fixées avec précision ; cf. E. Babelon, *le Cabinet des antiques à la Bibliothèque nationale*, p. 219 s. ; *Guide illustré au Cabinet des médailles et antiques de la Bibliothèque nationale*, p. 305 s. ; *Congrès français de la Syrie*, t. II, Paris, Marseille, 1919, p. 39 ; J.-J. Marquet de Vasselot, *loc. cit.*, t. I, 2, p. 893 ; E. Molinier, *l'Évolution des Arts mineurs du VIII^e au XII^e siècle* (A. Michel, Histoire de l'art, t. I, 2, p. 880) ; G. Migeon, *Manuel d'art musulman*, t. I, Paris, 1927, p. 364 s. On a rattaché aussi aux présents offerts à Charlemagne par le calife d'autres objets : une coupe de verre de travail arabe, conservée jusqu'à la Révolution dans le trésor de l'ancienne abbaye de la Madeleine à Châteaudun, l'aiguière de l'abbaye de Saint-Maurice en Valais. Rien ne permet d'attribuer à ces objets une pareille origine ; cf. F. Cabrol et H. Leclercq (Dictionnaire d'archéologie chrétienne et de liturgie, t. III, p. 751, 752) ; J. Ebersolt (Syria, 1928, p. 32 s.).

2. V. plus haut, p. 49.

3. Bibl. nat. Lat. 266, fol. 73 v, 74 ; cf. A. Boinet, *la Miniature carolingienne*, Paris, 1913, pl. 35 ; Ph. Lauer, *les Enluminures romanes des manuscrits de la Bibliothèque nationale*, Paris, 1927, p. II, pl. IV, 2.

dans la première Bible de Charles le Chauve (Pl. XXIII)¹. Au x^e siècle, des « images d'éléphants » ornent magnifiquement deux grands tissus exécutés pour l'abbaye de Saint-Florent à Saumur ².

Les artistes de l'époque romane ont souvent sculpté le lourd pachyderme sur leurs chapiteaux ³. Ils pouvaient aussi en trouver le modèle sur les étoffes orientales, importées en Occident. Le tissu persan, trouvé récemment dans la châsse-reliquaire de Saint-Josse (Pas-de-Calais) et exécuté, d'après l'inscription au x^e siècle, présente comme motif central deux éléphants affrontés et comparés entre des oiseaux, des chameaux en file de caravane et des ornements géométriques et floraux (Pl. XXIV)⁴. Ce motif asiatique fut aussi utilisé dans l'art byzantin. Le tissu aux éléphants, découvert à Aix-la-Chapelle dans la châsse renfermant les restes de Charlemagne, a été ouvré dans l'atelier impérial de Constantinople, d'après l'inscription tissée dans l'étoffe ⁵. Cet objet d'art, antérieur à l'an 1000, n'a-t-il pas été choisi avec intention en souvenir du présent offert à Charlemagne par le calife Haroun-al-Rachid ?

* * *

Les Occidentaux, comme les Byzantins, subirent le charme de cet art

1. Bibl. nat. Lat. 1, fol. 328 v ; cf. A. Boinet, *op. cit.*, pl. 55 ; H. Omont, *Peintures et initiales de la première Bible de Charles le Chauve*, pl. 14.

2. Cf. *Historia monasterii S. Florentii Salmuriensis*, 27 (Martène et Durand, *Veterum scriptorum et monumentorum ampliss. Collectio*, t. V, p. 1106) ; A. Jubinal, *Recherches sur l'usage et l'origine des tapisseries à personnages*, Paris, 1840, p. 13.

3. Les exemples sont nombreux ; cf. C. Enlart, *Un tissu persan du X^e siècle découvert à Saint-Josse* (Monuments Piot, t. 24, 1920, p. 145, 146) ; J.-J. Marquet de Vasselot, *loc. cit.*, t. I, 2, p. 893 ; L. Bréhier, *l'Art chrétien*, Paris, 1928, p. 221, 222.

4. Cf. C. Enlart, *loc. cit.*, p. 129 s., pl. 9 ; G. Migeon, *Un tissu de soie persan du X^e siècle* (Syria, t. III, 1922, p. 41 s., pl. 4) ; *les Arts musulmans*, Paris, Bruxelles, 1926, pl. 62.

5. Cf. Ch. Diehl, *l'Étoffe byzantine du reliquaire de Charlemagne* (Strena Buliciana, Zagreb, 1924, p. 441 s.) ; *Manuel d'art byzantin*, t. II, Paris, 1926, p. 647 s., fig. 312 ; J. Ebersolt, *les Arts somptuaires de Byzance*, Paris, 1923, p. 78 s., fig. 38.

asiatique où le génie du décor s'allie à l'observation aiguë de la réalité. Les artistes orientaux ornèrent souvent le corps des animaux de motifs, qui leur donnent un aspect encore plus décoratif. Sur l'aiguière sassanide du Cabinet des médailles, les deux lions qui s'élancent et se croisent en sens contraire ont leur épaule timbrée d'une étoile (Pl. VI)¹. De même, sur les tissus orientaux de la cathédrale de Sens, les animaux portent sur l'épaule ou la cuisse une rosace étoilée, un hexagone ou des cercles (Pl. XI-XII). Ce détail d'ornementation a passé en Occident. Parmi les animaux figurés sur le pavement en mosaïque découvert dans l'église Saint-Genès à Thiers (Puy-de-Dôme), le lion, qui se prépare à bondir, a sa cuisse timbrée d'un cercle et d'une étoile. L'extrémité de la queue est formée de losanges concentriques; la crinière est rendue par des entrelacs (Pl. V, 2)². Tous ces détails, qui tendent à l'effet décoratif, sont une marque d'origine. Ce sont de visibles apports de l'Orient.

La diffusion de l'ornementation orientale en Occident fut favorisée par les relations qui s'établirent avec l'Espagne après la conquête de la péninsule par les Arabes. L'art issu de l'invasion musulmane a marqué son empreinte dans le *Commentaire* de Beatus sur l'Apocalypse, enluminé à l'abbaye de Saint-Sever sur l'Adour (Landes)³. Dans ce manuscrit du XI^e siècle, dérivé de mo-

1. Cf. Cahier et Martin, *Mélanges d'archéologie*, t. III, 1853, p. 124; M. Chabouillet, *Catalogue général et raisonné des camées et pierres gravées de la Bibliothèque nationale*, p. 467, n^o 2880; E. Babelon, *Guide illustré au Cabinet des médailles et antiques de la Bibliothèque nationale*, Paris, 1900, p. 22; I.-N. Smirnov, *Argenterie orientale* (en russe), Pétersbourg, 1909, pl. 51, fig. 85; F. Sarre, *Die Kunst des alten Persien*, Berlin, 1922, pl. 128.

2. Cf. *Inventaire des mosaïques de la Gaule*, t. I, Paris, 1909, p. 134 s., n^o 620; M. Prou, *la Gaule mérovingienne*, Paris, 1897, p. 254, fig. 103; L. Bréhier, *les Mosaïques mérovingiennes de Thiers*, Clermont-Ferrand, 1911, p. 6, pl. I; *l'Art préroman* (L'amour de l'art, septembre 1924, p. 280, 282, 283); P. Clemen, *op. cit.*, p. 684. Un lion, dont la cuisse est timbrée d'une étoile, a été découvert au XVIII^e siècle à Saint-Bénigne de Dijon; cf. C. Enlart, *Manuel d'archéologie française*, t. I, 2, Paris, 1920, p. 802.

3. Bibl. nat. Lat. 8878, fol. 1, 198; cf. A. de Longpérier, *De l'emploi des caractères arabes dans l'ornementation chez les peuples chrétiens de l'Occident* (Revue archéologique, 1846, t. II, p. 698 s.);



dèles espagnols, on voit des édifices avec arcs en fer à cheval, des animaux fantastiques et réels, originaires des pays orientaux : l'éléphant, le chameau, le griffon ailé à tête d'aigle. D'autres animaux sont figurés à l'intérieur de cercles reliés par des entrelacs et des fleurons (Pl. XXV). Ce genre de décoration était familier aux Orientaux qui l'ont employé sur leurs tissus. Dès la première page de ce splendide manuscrit on remarque l'influence de l'art arabe. Le motif central du frontispice est un cartouche, encadré de rinceaux, d'animaux et d'une bordure d'ornements. Sur le cadre en losange se détache une inscription décorative imitant les caractères arabes (Pl. XXVI). Ces apports asiatiques sont venus d'Espagne en suivant les chemins de l'art qui traversaient les Pyrénées.

* * *

Ainsi les influences orientales se sont manifestées dans notre pays avant les croisades. Par sa situation géographique, la France, qui est soudée à tout un continent, a eu des rapports avec les pays voisins, dont les écoles d'art avaient subi elles-mêmes l'influence de l'Orient. Les éléments orientaux se sont infiltrés en France par plusieurs voies. Les uns sont des importations directes de Byzance et de l'Asie. Les autres ont pénétré indirectement par les pays voisins, qui ont été des intermédiaires, des agents de transmission.

L'art musulman, qui s'est implanté dans la péninsule ibérique après l'invasion arabe, a rayonné en France. Mais au delà des monts l'influence byzantine s'était aussi fait sentir. Au VI^e siècle, les conquêtes de Justinien I^{er} avaient fait rentrer dans l'unité impériale le Sud-Est de l'Espagne et les îles Baléares. Des chapiteaux byzantins y furent importés à cette époque, ainsi que dans la

A. Haseloff, *Miniatures de l'époque romane* (A. Michel, Histoire de l'art, t. I, 2, p. 752) ; J.-J. Marquet de Vasselot, *les Influences orientales* (Ibid., t. I, 2, p. 895) ; M. Dieulafoy, *Espagne et Portugal*, Paris, 1913, p. 85 ; Ph. Lauer, *op. cit.*, p. 25 s., 94 ; E. Mâle, *l'Art religieux du XII^e siècle en France*, Paris, 1922, p. 4 s.

majeure partie du bassin de la Méditerranée¹. Au VIII^e siècle, les Francs étaient entrés en contact avec les Arabes établis dans la péninsule. Charlemagne avait reçu d'Espagne des objets musulmans². Les chemins, qui traversaient les Pyrénées, furent suivis par les voyageurs, par les pèlerins de Saint-Jacques de Compostelle et par les chevaliers français qui, au XI^e siècle, prirent part à la croisade contre les Sarrasins³. L'art de l'Orient musulman a laissé des chefs-d'œuvre sur le sol espagnol. Il a captivé, par son caractère éminemment décoratif, les gens du Nord, qui lui empruntèrent des motifs d'ornement.

Depuis le moment où l'Italie fut reconquise par Justinien I^{er}, l'influence byzantine s'y fit sentir plus fortement et plus longtemps qu'en Espagne. L'art de Constantinople a marqué de son empreinte impériale les monuments depuis la lagune vénitienne jusqu'en Sicile. Sur les mosaïques, les reliefs, les objets d'art apparaissent les souverains de Byzance en costume d'apparat. Les rois normands de Sicile eux-mêmes ont revêtu le costume impérial. Les archanges des mosaïques et des fresques apparaissent en vêtement de cour, à Torcello, à San Angelo in Formis, dans l'église souterraine de Saint-Clément à Rome (fresque des saints Cyrille et Méthode), à San Sebastiano sur le Palatin. Les saints des mosaïques et des fresques de Rome portent le costume des dignitaires byzantins, la chlamyde, sur laquelle est cousue à hauteur de la poitrine une pièce rapportée (*tablion*), à l'oratoire de Saint-Venance au Latran, à Saint-Étienne-le-Rond, à Saint-Pierre-ès-Liens. Sainte Agnès resplendit dans son sanctuaire, la tête ceinte d'une couronne gemmée, vêtue d'une robe

1. V. les chapiteaux byzantins du Musée épiscopal de Palma et de l'église de la Merce à Barcelone ; cf. J. Puig y Cadafalch, *l'Architecture religieuse dans le domaine byzantin en Espagne* (Byzantion, t. I, 1924, p. 519 s., fig. 7, 8). Sur l'exportation des chapiteaux byzantins et du marbre de Proconnèse, v. J. Strzygowski, *Ursprung und Sieg der altbyzantinischen Kunst* (Byzantinische Denkmäler, t. III, p. xx s.).

2. V. plus haut, p. 48.

3. Cf. E. Mâle, *Art et artistes du Moyen Age*, Paris, 1927, p. 37, 43 s. ; N. Iorga, *Brève histoire des croisades*, Paris, 1924, p. 26.

violette, constellée de pierreries comme celle d'une impératrice byzantine. Dans l'église souterraine de Saint-Clément, la Vierge, assise tenant l'Enfant, porte des colliers, une couronne avec des aigrettes de pierreries et de longues pendeloques, un large collet, chargé de gemmes, comme l'impératrice Théodora sur la mosaïque de Ravenne. La Vierge de Santa-Maria-Antica au Forum est assise sur un trône resplendissant. Avec sa lourde couronne gemmée, sa large écharpe (*loros*), chargée de pierreries, elle évoque, elle aussi, les splendeurs de la cour de Byzance¹. On connaît la faveur qu'eurent en Italie les portes de bronze, fabriquées à Constantinople, et l'influence qu'exercèrent au Mont-Cassin les artistes venus de Byzance². Les papes reçurent aussi de somptueux objets d'art, envoyés par les souverains de Constantinople³.

Par sa situation géographique l'Italie eut aussi des rapports fréquents avec l'Orient asiatique, d'où elle importait de nombreux produits⁴. Au VI^e siècle, les papes et les évêques avaient acquis des reliques de saints orientaux, qui prirent place dans les traditions martyrologiques de l'Italie. L'influence orientale se prolonge et s'affirme au VII^e et au VIII^e siècle particulièrement à Rome, où des papes grecs et syriens occupèrent le trône pontifical⁵.

La Gaule a entretenu avec l'Italie des rapports constants et efficaces. Les

1. Cf. Ch. Diehl, *Manuel d'art byzantin*, 2^e éd., *passim*; J. Ebersolt, *les Arts somptuaires de Byzance*, *passim*.

2. Cf. Ch. Diehl, *op. cit.*, t. II, p. 714 s., 729 s.; A. Kingsley Porter, *Wreckage from a tour in Apulia* (Mélanges G. Schlumberger, Paris, 1924, p. 408 s.).

3. Cf. J. Ebersolt, *op. cit.*, p. 25, 26, 60, 61, 133.

4. Cf. Heyd, *Histoire du commerce du Levant*, t. I, Leipzig, 1885, p. 93 s.

5. Cf. Ch. Diehl, *Études sur l'administration byzantine dans l'exarchat de Ravenne*, Paris, 1888, p. 258 s., 261 s.; A. Dufourcq, *Étude sur les Gesta martyrum romains*, t. I, Paris, 1900, p. 345 s.; L. Bréhier, *les Colonies d'Orientaux en Occident au commencement du Moyen Age* (Byzantinische Zeitschrift, t. XII, 1903, p. 4 s.); M. Roger, *l'Enseignement des lettres classiques d'Ausone à Alcuin*, Paris, 1905, p. 434; J. Gay, *Quelques remarques sur les papes grecs et syriens avant la querelle des iconoclastes* (Mélanges G. Schlumberger, Paris, 1924, p. 40 s.); G. Millet, *op. cit.*, p. 593 s.; F. Cumont, *Fouilles de Doura-Europas*, Paris, 1926, p. 162.

marchands italiens ont contribué à l'importation des produits exotiques en Gaule¹. Les pèlerinages à Rome facilitèrent aussi ces importations. Le trésor, réuni par Charlemagne, contenait des reliques, qui lui avaient été données par les papes Adrien I^{er} et Léon III². En 1087, les reliques de saint Nicolas qui fut évêque de Myra en Lycie, au IV^e siècle, furent transférées dans l'Italie méridionale, à Bari. Cette translation est aussitôt connue. Orderic Vital relate l'événement dans son *Histoire ecclésiastique*³. De l'Italie méridionale la renommée de saint Nicolas se répandit au loin⁴. Ainsi, par la péninsule, notre pays communiquait aussi avec l'Orient.

Les influences byzantines et orientales ont pénétré également en Allemagne, soit directement, soit indirectement, par l'Italie. Au X^e siècle, des relations se sont nouées entre le monde germanique et l'Empire byzantin. Otton le Grand reçut plusieurs fois des cadeaux de la cour de Constantinople. En 972, son fils Otton II épouse une princesse byzantine, Théophano, qui apporte avec elle de magnifiques présents. De Jérusalem, les pèlerins allemands ont rapporté avant les croisades des reliques et des œuvres d'art. En Allemagne, on rencontrait, au X^e et au XI^e siècle, des marchands et des artisans grecs, des moines grecs à Reichenau et à Hildesheim. Les monastères de Reichenau et de Saint-Gall furent des centres de culture hellénique⁵.

1. Cf. W. Heyd, *op. cit.*, t. II, p. 713.

2. Cf. Hariulf, *Chronique de Saint-Riquier*, III, 9, éd. F. Lot, p. 61, 62.

3. Cf. Orderic Vital, *Eccles. Hist.*, VII, 12 ; E. Bertaux, *l'Art dans l'Italie méridionale*, Paris, 1904, p. 335.

4. Cf. *Bibliotheca hagiographica graeca*, Bruxelles, 1909, p. 187 s. ; H. Delehaye, *les Recueils antiques de miracles des saints* (Analecta Bollandiana, t. 43, 1905, p. 7).

5. Cf. W. Heyd, *op. cit.*, t. I, p. 80 ; E. Müntz, *les Artistes byzantins dans l'Europe latine du V^e au XV^e siècle* (Revue de l'art chrétien, t. 36, 1893, p. 183 s.) ; G. Humann, *Zur Beurtheilung mittelalterlicher Kunstwerke* (Repertorium für Kunstwissenschaft, t. 25, 1902, p. 12, 17, 18, 29) ; P. Clemen, *op. cit.*, p. 755, 756 ; G. Millet, *op. cit.*, p. 600 ; J. Sauer, *Die geistlichen Beziehungen der Reichenau zu Italien und zum Osten* (Studien zur Kunst des Ostens, Festschrift J. Strzygowski, Wien, Hellaerau, 1923, p. 79) ; J. Ebersolt, *Manuscrits à miniatures de Saint-Gall* (Revue archéologique, 1919, t. IX, p. 225 s.).

Par l'intermédiaire de l'Allemagne la France reçut aussi des objets orientaux. Richard, abbé de Saint-Vannes, à Verdun, enrichit au XI^e siècle le trésor de son église de plusieurs reliques. Il parvint à se procurer le bras de saint Pantaléon (Panteleimon), qui était enveloppé dans un tissu de soie et enfermé dans un coffret en bois, décoré d'or et d'argent. Cette relique provenait de Cologne, mais elle avait été acquise à Constantinople¹. Dans la capitale le saint, martyrisé d'après la tradition à Nicomédie, était l'objet d'une vénération particulière; une église, où l'on conservait ses reliques, y avait été élevée en son honneur².

Ainsi la France a reçu de Byzance et de l'Orient asiatique des apports divers, qui se sont transmis soit directement, soit indirectement par les pays voisins. Par tous les côtés à la fois des éléments étrangers ont pénétré dans notre pays.

1. Cf. Vita Richardi, III, 22 (Acta Sanct., 14 jun., t. II, p. 982, 983).

2. Cf. J. Ebersolt, *Sanctuaires de Byzance*, Paris, 1921, p. 93, 94.

DÉDUCTIONS

Les apports continuels, directs et indirects, que la France a reçus des pays orientaux depuis la fin du IV^e siècle jusqu'à la veille des croisades, ont laissé des traces dans la culture intellectuelle, morale et artistique de notre pays.

Le culte des martyrs orientaux s'est introduit en Occident en même temps que leurs reliques, envoyées d'Orient ou rapportées par les pèlerins et les voyageurs du Levant. Les légendes de ces saints étrangers ont pris place dans les recueils hagiographiques de l'Occident. La France doit à l'Orient de pieuses et poétiques légendes dont ont tiré parti les hagiographes et les auteurs de romans¹. L'Orient a donné à l'Occident un enseignement continu, qui est plus ancien que les croisades.

Les monuments, qui sont le reflet brillant des pensées, des sentiments, du goût d'un pays et d'une époque, fournissent aussi des exemples de filiation et de dérivation. Par les routes de pèlerinage, par les courants commerciaux, des relations se sont établies entre les pays les plus éloignés. Grâce à ces échanges il y eut dans la chrétienté du Moyen Age beaucoup d'idées communes. Le sentiment de la grande communauté chrétienne fut entretenu par des rapports constants, qui occasionnèrent des emprunts réciproques et simultanés. Les apports que la France a reçus dans le domaine de l'art sont venus de diverses régions.

L'art de Constantinople qui avait hérité des traditions de l'Antiquité

1. Cf. G. Paris, *la Littérature française au Moyen Age*, Paris, 1890, p. 212 s.

classique, s'est développé dans un milieu raffiné, où l'on avait gardé le sens de la tenue, de la noblesse, de la dignité. Dans les apports orientaux on distingue le legs particulier de la tradition byzantine, de cet art impérial, qui a revêtu tant d'œuvres d'art de la parure éclatante des vêtements de cérémonie. Mais l'art de Constantinople, avait fait lui-même des emprunts aux arts asiatiques. Par cette voie indirecte les influences orientales sont aussi parvenues en Occident.

Dans ce monde asiatique plusieurs foyers d'art et de culture ont rayonné. L'influence de la Perse sassanide s'est fait sentir par l'intermédiaire d'autres peuples orientaux, qui furent en communication avec notre pays. L'influence artistique de l'Islam s'est exercée par les Arabes d'Orient et par les Arabes d'Espagne. L'invasion musulmane fit bénéficier nos arts d'apports asiatiques.

D'autres emprunts ont été faits à l'art de l'Orient chrétien. Cet art, dont la tradition remonte aux origines du christianisme, s'était développé dans des régions qui avaient conservé le souvenir des formes antiques et étaient demeurées fidèles aux traditions des vieilles civilisations de l'Asie. L'art syro-palestinien fut une des sources où puisèrent les artistes occidentaux. Ils ont imité avec les moyens de construction dont ils disposaient des édifices, qui avaient particulièrement frappé les voyageurs au cours de leur pèlerinage aux lieux saints. Ils élevèrent en France des « Saint-Sépulcre ». D'après l'élément de comparaison fourni par le monument similaire d'Orient, il y eut imitation, non copie.

Nos arts ont reçu avant le retour des premiers croisés des formes originellement sassanides, syro-palestiniennes, byzantines et musulmanes. L'exotisme a été un auxiliaire actif de régénération. La Grèce et Rome l'ont connu avant l'Occident. Elles ont égyptisé, orientalisé et se sont appuyées sur du connu pour innover. Elles ne se sont pas enfermées dans le culte exclusif d'un idéal, d'un temps, d'un milieu isolé. De même l'art chrétien d'Occident, qui a reçu des apports étrangers, a produit à son tour des beautés nouvelles. Il s'est

affranchi de la tutelle orientale qui pesait sur lui. Les éléments complexes dont il est formé se sont harmonieusement fondus en une création originale. Les artistes occidentaux ont su interpréter leurs modèles suivant le goût de leur époque. Quand ils imitent, ils ne copient pas servilement. Ils adaptent le modèle oriental à leur climat, à leurs matériaux, à leurs procédés, au style de leur école.

La culture latine est restée la base de la civilisation française au Moyen Age. Parmi les éléments multiples dont se compose cet ensemble majestueux et complexe, l'Asie et Byzance ont leur part. Mais si le souffle de l'Orient a passé sur la France, le souffle de l'esprit créateur s'est aussi abaissé sur elle.

INDEX ALPHABÉTIQUE

- Abbassides, 47, 48.
 Abdallah, ambassadeur, 49.
 Abd-el-Rahman I^{er}, 48.
 Adalbad, scribe, 62.
 Adamnan, abbé, 42.
 Adhémar de Limoges, 76.
 Adrien I^{er}, pape, 66, 103.
 Adson, abbé, 72.
 Aetheria, 10, 11.
 Afrique, 41, 49.
 Agathias, 21.
 Agen, 28 n. 3.
 Agnadaïn, 41.
 Aix-la-Chapelle, 49, 58, 59, 98. — Tissu aux éléphants, 98.
 Alcuin, 59.
 Alexandrie, 13, 42, 54.
 Al-Hakim, calife, 73, 74, 86.
 Allemagne, 103, 104.
 Al-Mamoun, calife, 49, 50.
 Al-Mansour, calife, 47-49.
 Al-Mouffaridj, chef arabe, 74.
 Alphonse, roi de Galice et des Asturies, 48.
 Al-Zahir, calife, 74.
 Anastase I^{er}, 19, 20.
 Angerius, moine, 77.
 Angilbert, abbé, 66, 67.
 Angoulême, 77, 82, 83. Saint-Cybar, 72, 73, 77.
 Ansbert, pèlerin, 78.
 Antioche, 11, 15, 27, 44, 75, 82.
 s. Antoine, 67, 68 n. 4, 93, 94. — Saint-Antoine en Dauphiné, 94.
 Anzy-le-Duc (Saône-et-Loire), 73.
 Apamée (Syrie), 35.
 Apodemius, Gaulois, 14.
 Arabes d'Espagne, 47, 48, 50, 71, 72, 99, 101, 106.
 Arabes d'Orient, 40-42, 47, 49, 51, 52, 56, 71, 106.
 Arabie, 56.
 Arculfe, évêque, 42.
 Arcy en Champagne, 72.
 Arles, 7, 16, 21, 28, 56.
 Arménie, 54 ; v. Etchmiadzin ; Syméon l'Arménien.
 Artonne (Puy-de-Dôme), 38.
 Asie-Mineure, 10, 51.
 S. Athanase, 9, 23, 68 n. 4.
 Auchy en Artois, 53.
 Audoin, évêque, 77.
 ste Aure, 44.
 Auriol, église (Bouches-du-Rhône), 82.

- Autun, 43, 48, 78.
Avesgaud, évêque, 78.
S. Avit, évêque, 33.
Azenerius, abbé, 77.
Azizos Agrippa, Syrien, 17 n. 3.
- S. Bacchus, 37, 66.
S. Bacchus le Jeune, 51.
Bagdad, 47.
Baléares, îles, 50, 100, 101 n. 1.
Barcelone, 48. — église de la Merce, 101 n. 1.
Bari, 54, 103.
Barnabas, évêque, 73.
S. Barthélemy, 36.
Basile I^{er}, 50, 51.
Basile II, 74, 93.
S. Basile, 23.
Basile, prêtre, 22, 23.
S. Baudile, 28.
Bazas (Gironde), 34.
Beaulieu (Indre-et-Loire), 73.
Bède le Vénérable, 43 n. 1.
Belgrade, 80, 82.
S. Benoît, 13.
Benoît III, pape, 54.
S. Bercaire, 43.
Bérenger, évêque, 76.
Bernard, abbé, 73.
Bernard, moine, 54.
Berry, 55, 77.
Berthramn, évêque, 27.
Berzé-la-Ville (Saône-et-Loire), fresques, 96.
Bethléem, 32, 82. — Monastère, 12-14.
S. Blaise, 96.
Blois, 78.
Bordeaux, 7, 27, 29. — Pèlerin, 10.
Boson de Cluis, 87 n. 1.
Bourges, 55, 87 n. 1.
- Bousquet, le (Haute-Garonne), 72.
Brindisi, 10.
Brioude, 28. — Église, 96 n. 1.
Cahors, 44. — Cathédrale, 69 n. 1.
Cambrai, église du Saint-Sépulcre, 81.
Carignan (Ardennes), 30.
Carthage, 13. — Tombeau de saint Cyprien, 54.
Cassien, Jean, 13.
Cassin, Mont, 102.
Ste Catherine, reliques, 82.
S. Césaire, évêque, 21, 28.
Césarée de Cappadoce, 11, 34, 94.
Chalcédoine, 10, 11, 45.
Chamalières (Puy-de-Dôme), 45.
Chapelle Saint-Éloy (Eure), 26 n. 2.
Charlemagne, 48, 49, 52, 54, 56, 58, 59, 63-69,
97 n. 1, 98, 101, 103.
Charles le Chauve, 60, 61, 70, 97 n. 1.
Charles Martel, 48.
Charroux, église, 88 n. 2.
Chartres, 69. — Église de Saint-Nicolas, 37. —
Cathédrale, tissu du trésor, 91.
Chateaudun, ancienne abbaye, coupe de verre
du trésor, 97 n. 1.
Childebert II, 24.
Chilpéric I^{er}, 24, 29.
Chio, 38.
Chosroès I^{er}, 27 n. 2.
Chosroès II, 97 n. 1.
Christ, saints clous, 35. — Sainte coiffe, 69
n. 1. — Fragments de la vraie Croix, 33-35, 40,
42, 43 n. 1, 67, 78, 80. — Icones, 23, 35. —
Peinture, 22, 23. — Trace de ses pieds, 38.
— Fragments du tombeau, 38, 80.
Christian Druthmar, 62.
S. Christophore (Christophe), 65-67.
Chypre, 42, 52, 71, 79, 81.
S. Ciryus, 27.

- Clermont, 29, 55. — Monastère de Saint-Cirgues, 27.
Clotaire I^{er}, 24, 34.
Clotaire II, 56.
Clovis, 19, 20.
Cologne, 7, 104.
S. Colomban, 44.
Compiègne, 58, 59.
Condat, monastère, 23.
Conques, 82.
Constantin le Grand, 8-10, 20, 25, 35.
Constantin IV, 42.
Constantin V, 58.
Constantin VI, 63.
Constantin VII, 19, 71.
Constantin VIII, 74, 93.
Constantin IX, 74.
Constantinople, 8, 10, 11, 14, 20, 21, 23-25, 32, 34, 35, 42, 47, 48, 52, 53, 55, 58, 59, 63, 64, 66, 67, 69, 70, 77-81, 91-96, 98, 101-107. — Sainte Sophie, 35, 42, 77.
Corbie, monastère, 62.
Cordoue, 48, 56.
Corse, 55.
Cosmas, moine, 82.
S. Cosme, 37, 38, 62, 66, 67, 68 n. 4.
Crépy en Valois, église Saint-Arnoul, tissu, 93.
Crète, 42, 50, 71.
Ctésiphon, 17, 40.
S. Cyrille, 101.

Dagobert I^{er}, 56.
Damas, 47, 75.
S. Damien, v. s. Cosme.
Saint-Denis, trésor de l'abbaye, 64, 97 n. 1.
S. Denys l'Aréopagite, 60.
Déodat, évêque, 82.
Die, 76.

Dijon, Saint-Bénigne, 73, 88 n. 2, 99 n. 2.
Diospolis (Palestine), 14.
Dol (Ille-et-Vilaine), 79.
S. Dometius, 38.
Dorat, le (Haute-Vienne), 76, 77.
Drogon, Normand, 79.

Ebrard, ermite, 77.
Éginhard, 59, 61.
Égypte, 12-14, 29, 41, 42, 54.
S. Éleusippe, 94 n. 4.
S. Élie, 51.
Elissaios, eunuque, 63.
Elne (Pyrénées-Orientales), 76.
S. Éloi, évêque, 45.
Emirardus, moine, 73.
Éphèse, tombeau de saint Jean, 10, 53. — Sept Dormants, 27, 36.
S. Éphrem, 65-67.
Épire, 10.
Espagne, 48, 81, 90 n. 5, 99-101, v. Arabes.
Étampes, 78.
Étchmiadzin, Bibliothèque du Patriarcat, 229.
Évangiles, ms. arménien, 89 n. 2.
Étienne I^{er}, roi de Hongrie, 77.
S. Eucher, évêque, 13.
Eudes-le-Maire d'Étampes, 78.
Eudes le Roux, seigneur de Déols, 87 n. 1.
Eufrone, marchand, 27.
S. Eugende, abbé, 23.
Ste Euphémie, 10, 11, 45, 67.
Euphemius, Grec, 62.
Euphrate, 27, 28 n. 3.
Eusèbe, historien, 62.
Eusèbe, marchand, 26.
Exupère, évêque, 14.

Félix, moine, 49.

- Félix, évêque, 23.
Figeac, 76.
Flavigny (Côte-d'Or), 73.
Florence, Bibliothèque Laurentienne I, 56.
Évangiles, ms. syriaque, 89 n. 2.
Fortunat, patriarche de Grado, 63, 64.
Fortunat, poète, 14, 23, 35, 38.
Fos, port, 55.
Foucher, abbé, 73.
Foulque III Nerra, comte d'Anjou, 79, 80.
Ste Foy, 28 n. 3, 82, 86 n. 4.
Francfort, concile, 65.
Frédéric, comte de Verdun, 72.
Fromond, seigneur, 53, 54.
- Saint-Gall, monastère, 103.
Gargano, Mont, 53, 54, 81.
S. Gaudence, évêque de Brescia, 11.
Gauthier, abbé, 77.
Gaza, 29.
S. Genès, reliques, 22.
Gênes, 55.
Ste Geneviève, 15.
Gentilly, concile, 65.
Geoffroy, vicomte de Bourges, 87 n. 1.
S. Georges, 14, 37, 42, 66, 67, 68 n. 4.
Georges, abbé du Mont des Oliviers, 49.
Gérard, abbé, 76.
Gérard, évêque, 73.
Géraud, abbé, 77, 78.
Geusseran, 75.
Gisbert, moine, 52.
Gondovald, 24, 27.
Gontran, roi, 26.
Goths, 22.
Grecs, 21, 22, 26 n. 1, 55, 59, 62, 65, 73, 82, 83.
Grégoire VII, pape, 86, 87.
Grégoire de Tours, 19, 22-24, 26-28, 30, 32-37.
- Guillaume II, comte d'Angoulême, 77.
Guillaume, abbé, 73.
Guillaume Firmat, 79.
Guillaume de Vitrolles, 75.
Guy I^{er}, vicomte de Limoges, 77.
- Haroun-al-Rachid, calife, 47, 49, 51, 56, 97 n. 1, 98.
Haye (la), Bibliothèque royale AA. 260. Évangélique d'Égmond, 90.
Ste Hélène, 45, 67, 68 n. 4.
Hélie, patriarche de Jérusalem, 52.
Hélinand, évêque, 81.
Héraclius, 25, 40, 41.
Hicham, calife, 48.
S. Hilaire, évêque d'Arles, 16.
S. Hilaire, évêque de Poitiers, 9.
Hildesheim, 103.
Hilduin, comte, 72.
Hongrie, 77, 80.
S. Honorat, 13.
Hospitius, reclus, 29.
Hugues, pèlerin, 73.
Humbert, cardinal, 83.
- Ibrahim-ibn -Al-Aglaba, émir, 49.
Ignace, patriarche de Constantinople, 52.
Images, querelle des, 64, 65.
Inde, 36, 56.
Ingelheim, 59, 60.
Irlandais, 44, 61, 73.
Isaac, Juif, 49, 56.
Isembard, abbé, 78.
Isembert, évêque, 77.
S. Isidore, 38.
Ismidon, évêque, 75, 76.
Italie, 33, 49, 72, 101-103.
Ivoy (Ardenne), 30.

- Saint-Jacques de Compostelle, 81, 101.
Jacques, Grec, 55.
S. Jean-Baptiste, reliques, 34. — Tombeau, 34 n. 2.
Saint-Jean de Maurienne, 34.
S. Jean Chrysostome, 14.
Jean VIII, pape, 60.
Jean, Gaulois, 32, 33.
Jean, Sarrasin converti, 82.
Jean Scot Érigène, 61.
Jean, Syrien, 27, 36.
Jérémiás, moine et trésorier, 68.
Jéricho, 36.
S. Jérôme, 12, 14, 17.
Jérusalem, 10, 11, 32-34, 38, 40, 41, 45, 51-55, 60, 66-69, 72-82, 86, 103. — Saint-Sépulcre, 9, 33, 40, 43, 54, 67, 73, 74, 79, 84, 86-89.
Joppé (Jaffa), 53.
Jordan de Laron, évêque, 77.
Jordanis, 20, 21.
Joscelin, seigneur dauphinois, 93, 94.
Josès, Grec, 21 n. 4.
Saint-Josse (Pas-de-Calais), tissu persan, 98.
Jourdain, 33.
Juifs, 16, 22, 26 n. 1, 28, 29, 35, 49, 55, 56.
Juliana Anicia, princesse, 35.
S. Julien, 28.
Ste Julitte, 27.
Justin II, 34, 35, 92.
Justinien I^{er}, 20, 35, 100, 101.
- Langres, 94.
Lantfrid, 49.
Laodicée (Latakiah), 81.
Laon, 45, 81.
S. Léger, évêque, 43.
Léon III, pape, 54, 58, 66, 103.
Léon III, 47.
- Léon V, 55, 65.
Lérins, monastère de l'île, 13.
Lesterps (Charente), 77.
Lethbald, pèlerin, 78.
Levida (Palestine), 33.
Licinius, évêque, 32.
Lietbert, évêque, 81.
Limoges, 44, 76, 77. — Concile, 82.
Lipari, îles, 37.
Lisbonne, 48.
Loches, abbaye de Beaulieu, église du Saint-Sépulcre, 80.
Lombards, 24, 30, 31.
Louis le Pieux, 49, 50, 59, 60, 65, 69, 70.
Luna (Italie), 72.
Lycie, 42.
Lydda (Palestine), 14.
Lyon, 7, 8, 13, 30, 55. — Musée des soieries, tissu de Mozac, 92.
- Macédoine, 10.
Magdalvée, 53.
Magnence, Syrien, 44.
Mainard, abbé, 72, 73.
S. Mamas (Mammès), 34, 68 n. 4, 94.
Mans (le), 78.
Manzikert, 74.
Mariout (Égypte), 21.
Marseille, 7, 13, 21, 24, 29, 49, 75. — Abbaye de Saint-Victor, 13, 75.
S. Martial, 44, 83.
S. Martin, 28, 81.
Massay (Cher), abbaye de Saint-Martin, 77.
Mauriac, monastère du Saint-Sépulcre, 76.
Maurice, empereur, 24.
Saint-Maurice en Valais, trésor de l'abbaye, aiguière, 97 n. 1.
S. Maxime, abbé, 44.

- Ste Mélanie, 13, 45.
S. Méleusippe, 94 n. 4.
Mélibée (Thessalie), 17.
Menas, 21 n. 6.
S. Ménas, 21, 22.
Menat (Puy-de-Dôme), 41.
S. Ménélee, 41.
S. Méthode, 101.
Michel I^{er}, 52.
Michel II, 60.
Michel IV, 74.
S. Michel, 95, 96.
Saint-Michel, Mont, 54, 79.
Moaviah, calife, 42.
Montier-en-Der (Haute-Marne), 43, 72.
Monza, ampoules, 89.
Mortain (Manche), 79.
Motte-Saint-Didier (1a), Dauphiné, 94.
Mozac, abbaye (Puy-de-Dôme), 92, 93.
Mummole, 27.
Munich, Bibliothèque. Lat. 14000. Codex aureus de Saint-Emmeran de Ratisbonne, 90.
- Nantes, 23.
Narbonne, 7, 13, 22, 23. — Concile, 22.
Neuvy-Saint-Sépulcre, église, 86, 87.
Nice, 29.
Nicée, 79.
Nicéphore, patriarche de Constantinople, 52.
Nicéphore Phocas, 71.
Nicolas I^{er}, pape, 54.
S. Nicolas, 103.
Nicolas, abbé, 79.
Nicomédie, 104.
Nîmes, 28. — Concile, 9.
Noyon, 45.
- Odolric, évêque, 78.
- Odon (Odil), pèlerin, 76.
Odon, seigneur, 79.
Omar, calife, 41.
Ommiades, 47, 48.
Orderic Vital, 103.
Orléans, 26, 29, 44, 56, 78.
Osnabrück, 59.
Otton le Grand, 103.
Otton II, 103.
- S. Pacome, 68 n. 4.
Palerme, 50.
Palestine, 10, 12-14, 32, 33, 41-43, 51, 53, 54, 60, 68, 69, 72, 84, 90, 91.
Palma (Baléares), Musée épiscopal, 101 n. 1.
Pamphylie, 42.
Panéas (Palestine), 32.
S. Pantaléon (Panteleimon), 104.
Paris, 26, 44, 69. — Synode, 65. — *Bibliothèque Nationale*. Lat. 1. Première Bible de Charles le Chauve, 98. — Lat. 257. Évangélaire dit de François II, 90. — Lat. 266. Évangiles de Lothaire, 97. — Lat. 8850. Évangélaire de Saint-Médard de Soissons, 89, 90. — Lat. 8878. Commentaire de Beatus sur l'Apocalypse, 99, 100. — Nouv. acq. Lat. 1203. Évangélaire de Godescalc, 89. — *Cabinet des médailles et antiques*. Aiguière sassanide, 99. — Coupe sassanide en argent, 18. — Coupe sassanide en orfèvrerie cloisonnée, 97 n. 1. — Éléphant en ivoire, 97 n. 1.
- Ste Paule, 13, 45.
Pépin le Bref, 48, 49, 54, 58, 65, 92.
Périgueux, 76.
Perse, 17, 18, 40, 97 n. 1, 99, 106.
Philippe I^{er}, 78.
S. Phocas, 38.
Pibon, évêque, 80.

- Pierre, abbé, 76.
Pierre, ermite, 42.
Poitiers, 9, 32, 48, 77. — Monastère de Sainte-Croix, 92.
S. Polycarpe, évêque de Smyrne, 37.
S. Polyeucte, 35.
Ponthion, assemblée de, 60.
Poppon, archevêque, 82.
Postumianus, pèlerin, 13.
Priscus, Juif, 29.
Puy, le (Haute-Loire), fresque de la cathédrale, 95, 96.
- Quarante martyrs de Sébaste, 11. 67.
- Ste Radegonde, 23, 34, 35, 92.
Raganarius, moine, 60.
Ragnemod, évêque, 26.
Rainard, moine, 52.
Rambert, évêque, 80.
Raoul, abbé, 79.
Raoul, comte du Rouergue, 76.
Raoul, évêque, 76.
Ravenne, 17.
Raymond, seigneur, 72.
Raymond III, comte du Rouergue, 76.
Raymond, pèlerin, 76.
Rebais (Seine-et-Marne), 45.
Redon, 54.
Reichenau, monastère, 103.
Reims, Saint-Remi, 60.
Rennes, 54.
Réoval, médecin, 32.
Réoval, prêtre, 34.
Rhodes, 42.
Richard II, duc de Normandie, 79, 82.
Richard, abbé d'Angoulême, 77.
Richard, abbé de Verdun, 80, 82, 104.
- Riom, 37.
Saint-Riquier, abbaye, 62, 66-69.
Robert I^{er}, duc de Normandie, 79.
Robert II le Pieux, 78.
Robert, pèlerin, 28 n. 3.
Roger, abbé, 76.
Romain I^{er}, 71.
Rome, 10, 11, 42, 53-55, 66, 67, 80-82, 102, 103.
— *Bibliothèque du Vatican*. Gr. 1613. Méno-
loge de Basile II, 15 n. 3. — *Églises*. Sainte-
Agnès-hors-les-Murs. Saint-Clément. Saint-
Étienne-le-Rond. Santa-Maria-Antica. Saint-
Pierre-ès-Liens. San Sebastiano sur le Pala-
tin. Oratoire de Saint-Venance au Latran,
101, 102. — Trésor du Sancta Sanctorum,
reliquaire, 89.
Rothrude, fille de Charlemagne, 63.
Rouen, 11, 59, 79, 82.
Rouergue, 76.
Rue (Somme), 43.
Rufin, moine d'Aquilée, 12.
- S. Sabas, 68 n. 4.
Saint-Sabas, monastère, 51, 52, 67.
Ste Salaberge, 45.
Salvien, 18 n. 3.
San Angelo in Formis, 101.
Sarepta, 29.
Sassanides, v. Perse.
Saumur, abbaye de Saint-Florent, 77, 78, 83. —
Tissus, 98.
Sauve-Majeure (Gironde), abbaye, 76.
Sébaste (Samarie), 34 n. 2.
Sélestat (Schlestadt), église du Saint-Sépulcre,
86.
Séleucie (Isaurie), 45.
Selles-sur-Cher, 49.
Sélymbria, 77.

- Sens, trésor de la cathédrale, tissus orientaux, 56 n. 4, 99. — Reliques, 68.
S. Serge, 27, 37, 66, 96.
Saint-Sever (Landes), abbaye, 99.
Sicile, 50, 51, 101.
Sidoine Apollinaire, 14, 17.
Sigismond, 49.
Sigon, moine de Marmoutier, 83.
Ste Silvie, 10, 11.
Silvin, évêque, 53.
Sinaï, Mont, 10, 13, 54, 79, 82, 83, 86.
Sisinnius, moine, 14.
Socrate, historien, 62.
Sozomène, 62.
S. Speusippe, 94 n. 4.
Syméon l'Arménien, 81.
S. Syméon le Stylite, 14, 15, 30, 37.
Syméon de Syracuse, 81, 82.
Symon, évêque d'Orient, 27.
Syracuse, 51, 81.
Syrie, 10, 14, 15, 29, 38, 40, 42, 44, 51, 56, 75, 81.
Syriens, 16, 17, 22, 26-28, 44, 59, 65, 82.
- Tarente, 54.
Ste Thècle, 45, 67.
Thégan, 59.
Théodoret, 62.
Théodose, patriarche de Jérusalem, 52.
Théodose II, 36.
Théodulfe, évêque, 56.
Théophano, princesse byzantine, 103.
Thessalonique, 11.
Thierry III, 43.
Thierry, abbé de Saint-Evroult, 79.
Thierry, abbé de Saint-Hubert en Ardennes, 80.
Thierry, évêque de Verdun, 80.
Thiers, église Saint-Genès, mosaïque, 99.
Thionville, assemblée de, 50.
- S. Thomas, 36.
Thomas, patriarche de Jérusalem, 49.
Tibère II, 24.
Ste Tigris, 34.
Torcello, 101.
Tortose, 48.
Toul, 73, 80, 83.
Toulon, 82.
Toulouse, 14, 69. — Notre-Dame de la Daurade, 94. — Saint-Sernin, 66.
Tours, 27, 29, 32, 34, 62, 77, 81. — Basilique de Saint-Martin, 19, 28.
Trèves, 7, 9, 17, 82.
Troyes, trésor de la cathédrale, coffret en ivoire, 93.
Turcs Seldjoukides, 74, 75.
Turiès, château, près de Pampelonne (Tarn), 76.
- S. Valfroy, 30, 31.
Vannes, concile, 16.
Verdun, 53, 72, 80, 82, 104.
S. Victrice, évêque, 11.
Vidal, prêtre, 75.
Vienne, 8, 17, 33.
Vierge, 32. — Images, 42, 43 n. 1, 102. — Reliques, 91.
Viriodorus, Syrien, 26 n. 2.
Vulfilaic, Lombard, 30, 31.
S. Vulphy, 43.
- Waimer, pèlerin, 43.
Saint-Wandrille, abbaye, 64.
- Yarmouk, 41.
Yarouk, gouverneur de Syrie, 73.
York, 59.
Zacharie, patriarche de Jérusalem, 40.

TABLE DES ILLUSTRATIONS

FIGURES DANS LE TEXTE.

FIG. 1. Église de Neuvy-Saint-Sépulcre (Indre). Plan. (Monuments historiques).	Pages 87
FIG. 2. Relief de Constantinople. Saint Michel	95

PLANCHES HORS TEXTE.

Pl. I.	Saint Syméon le Stylite. — Ménologe de Basile II (Vatican. Gr. 1613, fol. 2).
Pl. II.	Coupe sassanide en argent (Bibliothèque Nationale. Cabinet des médailles).
Pl. III, 1.	Reliquaire de Sainte-Croix à Poitiers.
Pl. III, 2.	Ampoule de saint Ménas.
Pl. IV.	Saint Martin de Tours ressuscite un mort. — Ménologe de Basile II (Vatican. Gr. 1613, fol. 176).
Pl. V, 1.	Ampoule de Monza.
Pl. V, 2.	Mosaïque de Thiers. — Le lion.
Pl. VI.	Aiguière sassanide en argent (Bibliothèque Nationale. Cabinet des médailles).
Pl. VII.	Martyre de saint Mamas. — Ménologe de Basile II (Vatican. Gr. 1613, fol. 5).
Pl. VIII.	Les Sept Dormants d'Éphèse. — Ménologe de Basile II (Vatican. Gr. 1613, fol. 133).

- Pl. IX. Martyre des saints Serge et Bacchus. — Ménologe de Basile II (Vatican. Gr. 1613, fol. 95).
- Pl. X. Les saints Cosme et Damien. Ménologe de Basile II (Vatican. Gr. 1613, fol. 152).
- Pl. XI. Suaire de sainte Colombe et de saint Loup. — Trésor de la cathédrale de Sens.
- Pl. XII. Suaire de saint Siviard. — Trésor de la cathédrale de Sens.
- Pl. XIII. Église de Neuvy-Saint-Sépulcre (Indre). — Vue intérieure de la rotonde.
- Pl. XIV. Évangélaire de Godescalc (Bibliothèque Nationale. Nouv. acq. Lat. 1203, fol. 3 v^o).
- Pl. XV. Évangélaire de Saint-Médard de Soissons (Bibliothèque Nationale. Lat. 8850, fol. 6 v^o).
- Pl. XVI. Évangélaire dit de François II (Bibliothèque Nationale. Lat. 257, fol. 10).
- Pl. XVII. Fresque de la cathédrale du Puy. — Saint Michel.
- Pl. XVIII, XIX, XX. Fresques de Berzé-la-Ville (Saône-et-Loire).
- Pl. XXI. Mosaïque de Saint-Vital à Ravenne. — L'impératrice Théodora.
- Pl. XXII. Évangiles de Lothaire (Bibliothèque Nationale. Lat. 266, fol. 73 v^o).
- Pl. XXIII. Première Bible de Charles le Chauve (Bibliothèque Nationale. Lat. 1, fol. 328 v^o).
- Pl. XXIV. Tissu persan de Saint-Josse (Pas-de-Calais). — Musée du Louvre.
- Pl. XXV. Commentaire de Beatus sur l'Apocalypse (Bibliothèque Nationale. Lat. 8878, fol. 198).
- Pl. XXVI. Commentaire de Beatus sur l'Apocalypse (Bibliothèque Nationale. Lat. 8878, fol. 1).

TABLE DES MATIÈRES

	Pages
AVANT-PROPOS.	5
CHAPITRE I. De l'Antiquité au début du Moyen Age.	7
CHAPITRE II. Le prestige de Byzance (vi ^e siècle).	19
CHAPITRE III. L'attrait de la Gaule (vi ^e siècle).	26
CHAPITRE IV. L'attrait de l'Orient (vi ^e siècle).	32
CHAPITRE V. L'apparition du croissant (vii ^e siècle).	40
CHAPITRE VI. Le croissant et la croix (viii ^e -ix ^e siècles).	47
CHAPITRE VII. L'hellénisme et l'orientalisme sous les Carolingiens .	58
CHAPITRE VIII. La route du Saint-Sépulcre (x ^e -xi ^e siècles).	71
CHAPITRE IX. La leçon des pèlerinages. Sur les traces de l'Asie et de Byzance.	84
DÉDUCTIONS.	105
INDEX ALPHABÉTIQUE.	109
TABLE DES ILLUSTRATIONS	117

ACHEVÉ D'IMPRIMER
LE QUINZE SEPTEMBRE MIL NEUF CENT VINGT-HUIT
PAR L'IMPRIMERIE M. AUDIN ET CIE A LYON
POUR LES ÉDITIONS C. VAN OEST A PARIS ET BRUXELLES.
PLANCHES HORS TEXTE EN HÉLIOTYPIC DE
A. FAUCHEUX A CHELLES.

† ΗΜΩΝ ΣΥΜΕΩΝ ΤΟ ΥΣΤΥΛΙΤΟΥ † † † †

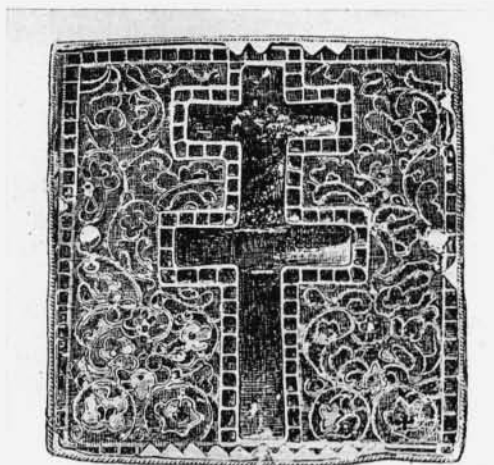


Ὁ ἁγιὸς Συμεὼν ἄνθρωπος ἀπὸ ἀρτιοχῆας τῆς Συρίας μόνος δὲ

Saint Syméon le Stylite. — *Mémoires de Basile II.*
(Vatican. Gr. 1613, fol. 2.)



Coupe sassanide en argent.
(Bibliothèque Nationale. Cabinet des médailles.)



1. — Reliquaire de Sainte-Croix à Poitiers.



2. — Ampoule de saint Méнас.

μαρτίνου ἐπισκόπου φραγγίας ❖



υποσηρόπι γρατλαμούιασι λβωσίδκτῆσρώμλο φραττῆλα

Saint Martin de Tours ressuscite un mort. — *Ménologe de Basile II.*
(Vatican. Gr. 1613, fol. 176.)



1. — Ampoule de Monza.



Cl. L. Bréhier.

2. — Mosaïque de Thiers. — Le Lion.



Aiguière sassanide en argent.
(Bibliothèque Nationale. Cabinet des médailles.)

καὶ μετὰ ἀχαρίστιασ· παρβδοκεῖσσι τοῦ θ̄ωτ̄ιως ἁγίου καὶ με-
ταρίαν αὐτοῦ τυχεῖω· καὶ τὰ φησὶ μετὰ αὐτῆ· ὁ δει:- :-



Martyre de saint Mamas. — *Ménologe de Basile II.*
(Vatican. Gr. 1613, fol. 5.)

ἤλθον πρὸς τὸν ἐπίσκοπον μ. ἀμβρόσιον ἐπιτομῆς ἀσπασίτην ἀμλίθησιν· ἀβρο-
τὸ ἰμ μάρτυρ βτῆσ ἀμω τὰ σβασ· ἐπάλι μθαμόμ τσ. ἔβθ ησδμ βρ φων.



Les Sept Dormants d'Éphèse. — *Ménologe de Basile II.*
(Vatican. Gr. 1613, fol. 133.)

ὁ βρῦος ἰσοδύμασι σιδηροῖς μεταλήσας ἄσπετος ποδαί
καθησθῆσκαί τρεῖς ἀμακωθῆσ. ζίφει ἄτλειώθη. ❖ ❖



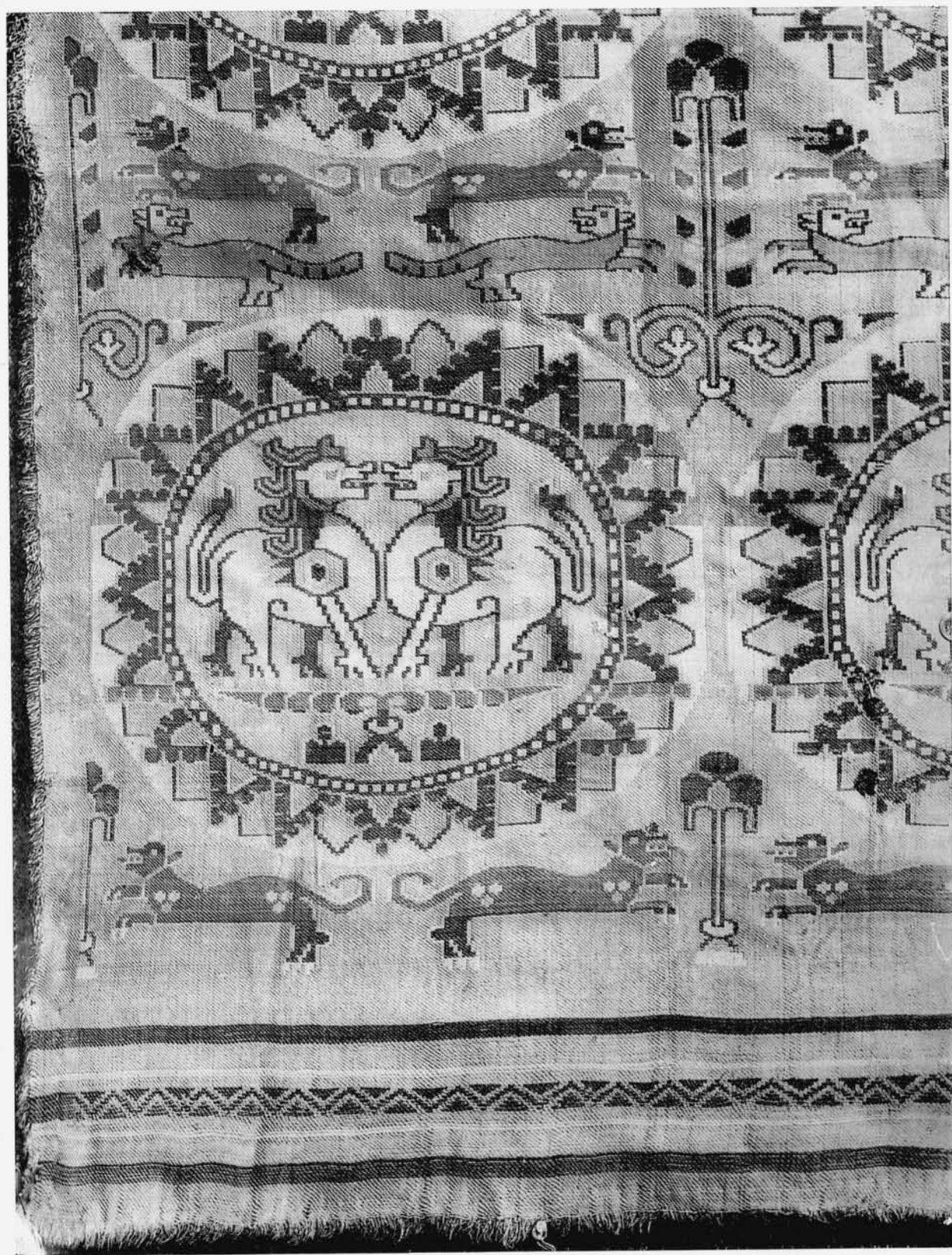
Martyre des saints Serge et Bacchus. — *Ménologe de Basile II.*
(Vatican. Gr. 1613, fol. 95.)

Ἑγύρων Κοσμά καὶ Δαμιανοῦ. Τῶν ἁγίων τῆς γῆς
Θεοδότου :



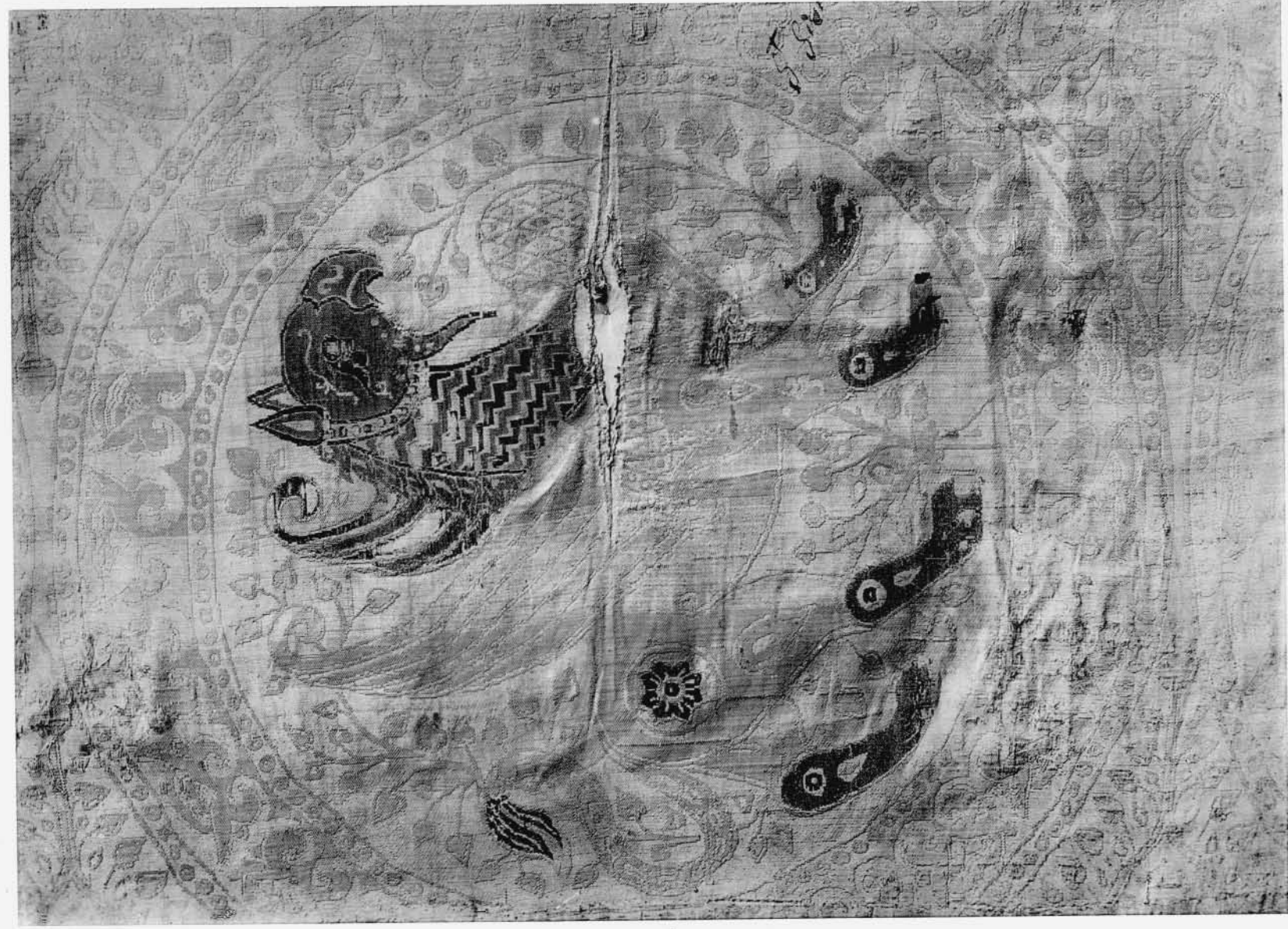
Κοσμάσιν καὶ Δαμιανὸς οἱ ἀγιοὶ ἀμάρτυροι. ὑπὸ ἑρχομῶν γραικῶν

Les saints Cosme et Damien. — *Ménologe de Basile II.*
(Vatican. Gr. 1613, fol. 152.)



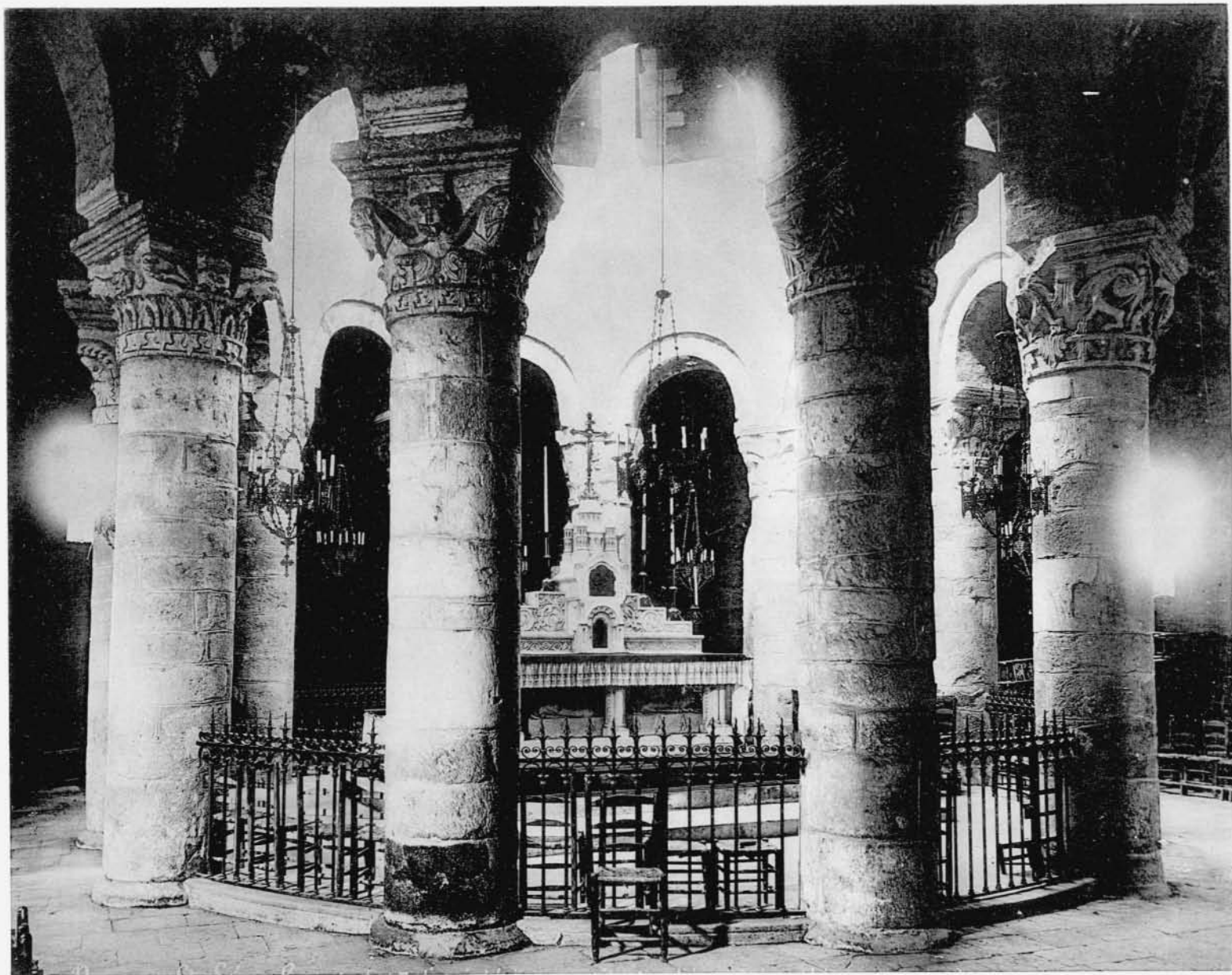
Cl. Archives Phot., Paris.

Suaire de sainte Colombe et de saint Loup.
Trésor de la cathédrale de Sens.



Cl. Archives Phot., Paris.

Suaire de saint Siviard. — Trésor de la cathédrale de Sens.

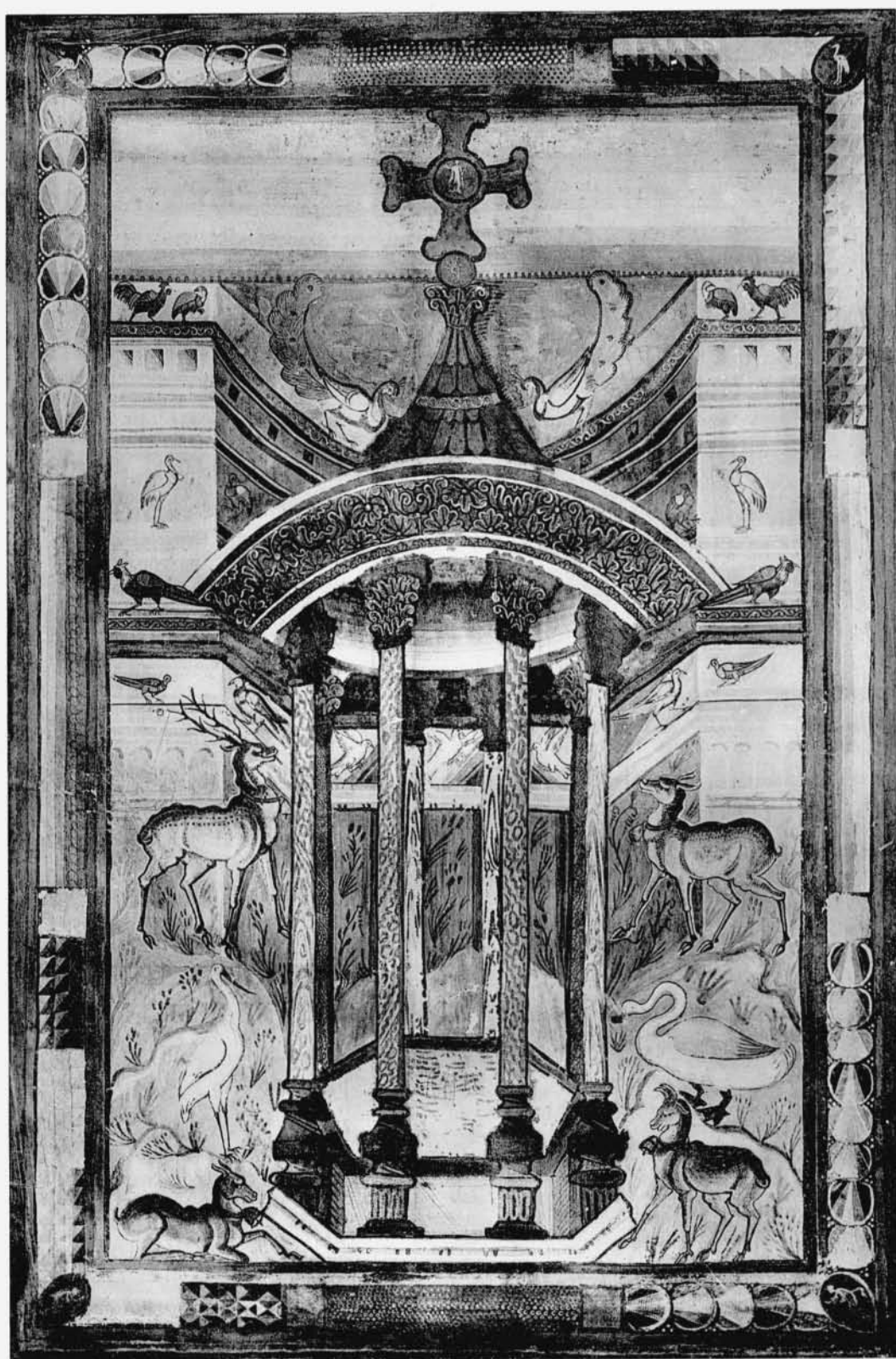


Cl. Archives Phot., Paris.

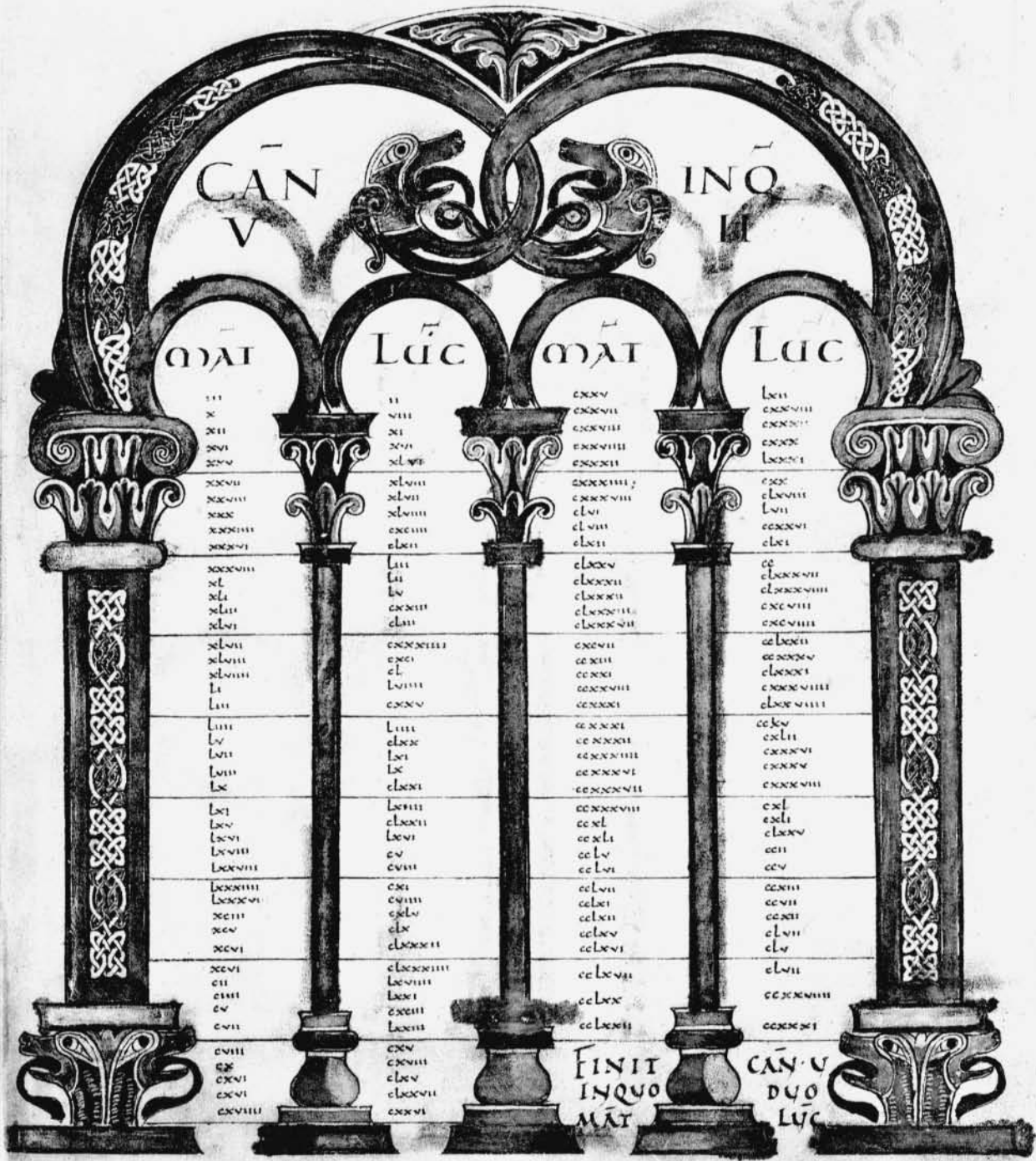
Église de Neuvy-Saint-Sépulcre (Indre). — Vue intérieure de la rotonde.



Évangélaire de Godescalc.
(Bibliothèque Nationale Nouv. acq. Lat. 1203, fol. 3v.)



Évangélaire de Saint-Médard de Soissons.
(Bibliothèque Nationale. Lat. 8850, fol. 6^v.)

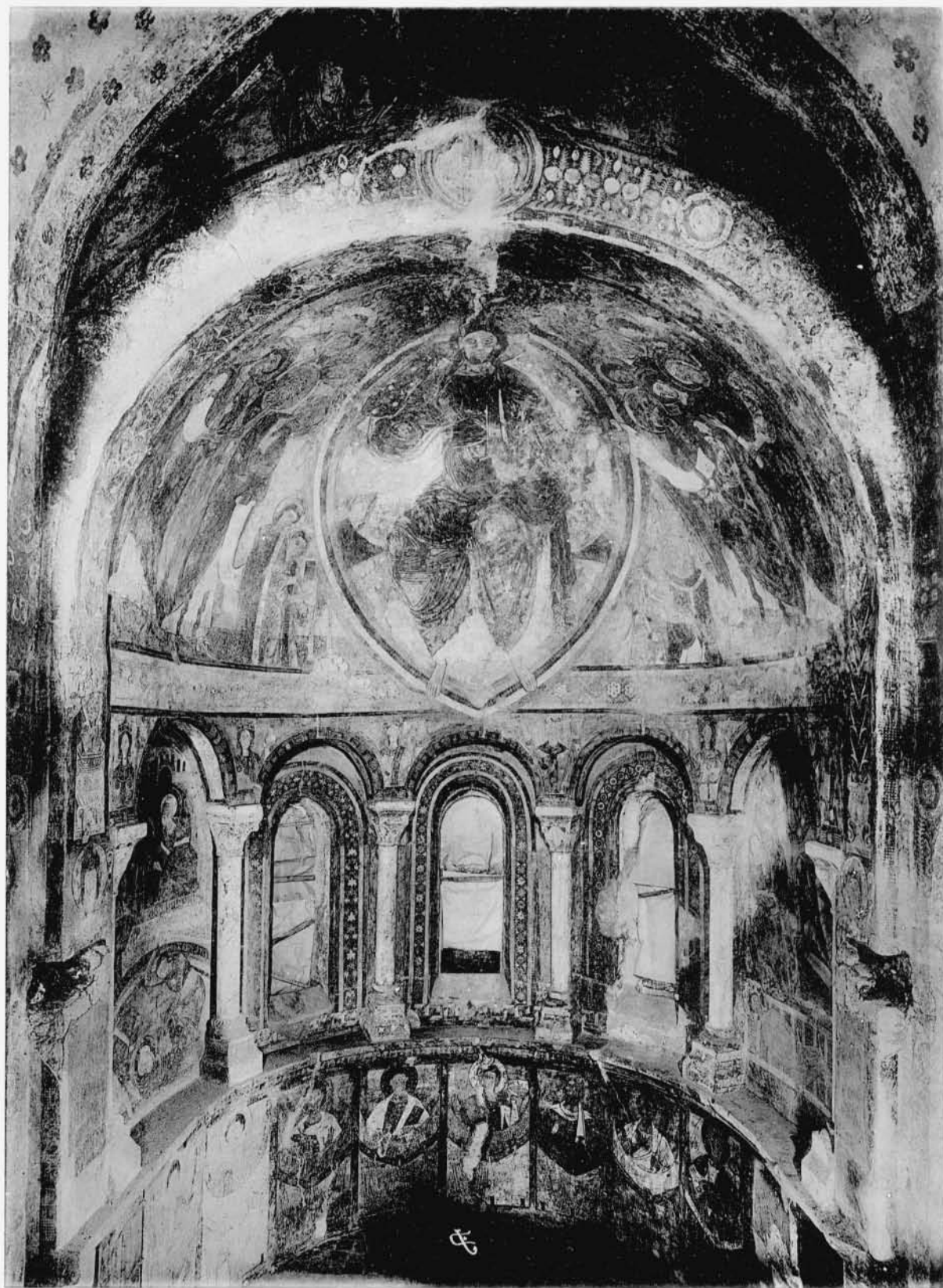


Évangélaire dit de François II.
(Bibliothèque Nationale. Lat. 257, fol. 10.)



Cl. L. Giron.

Fresque de la cathédrale du Puy. — Saint Michel.



Cl. Archives Phot., Paris.

Fresques de Berzé-la-Ville (Saône-et-Loire).



Cl. Archives Phot., Paris.

Fresques de Berzé-la-Ville (Saône-et-Loire).



Cl. Archives Phot., Paris.

Fresques de Berzé-la-Ville (Saône-et-Loire). — Une sainte.

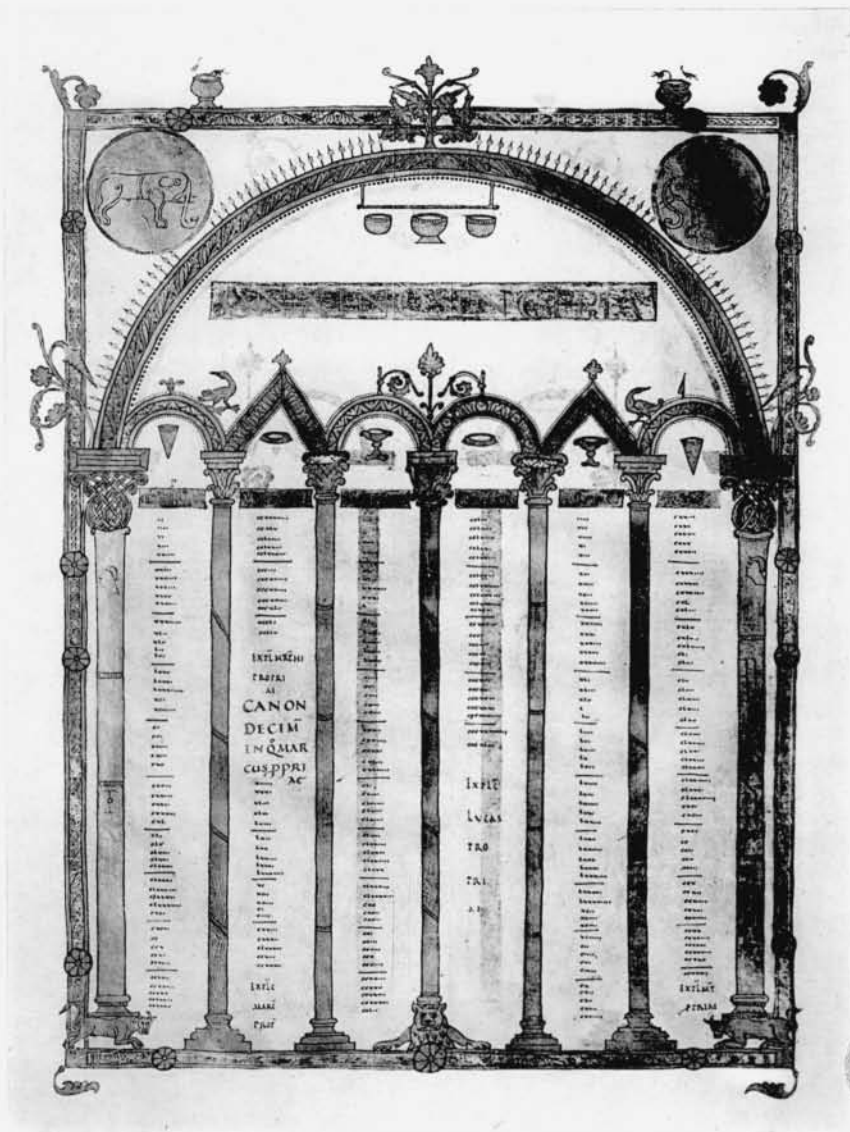


Cl. Alinari.

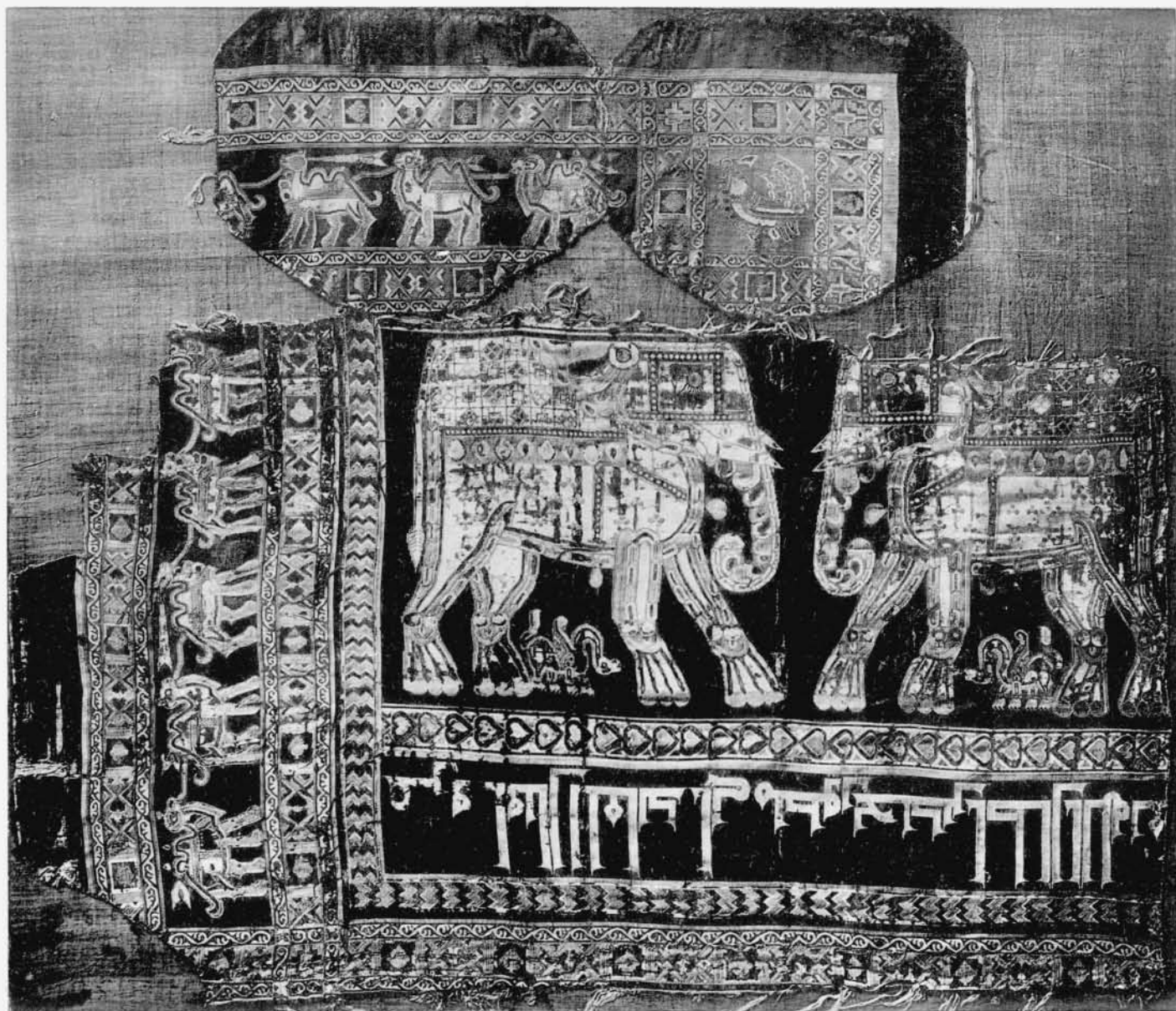
Mosaïque de Saint-Vital à Ravenne. — L'Impératrice Théodora.



Évangiles de Lothaire.
 (Bibliothèque Nationale. Lat 266, fol. 73v.)

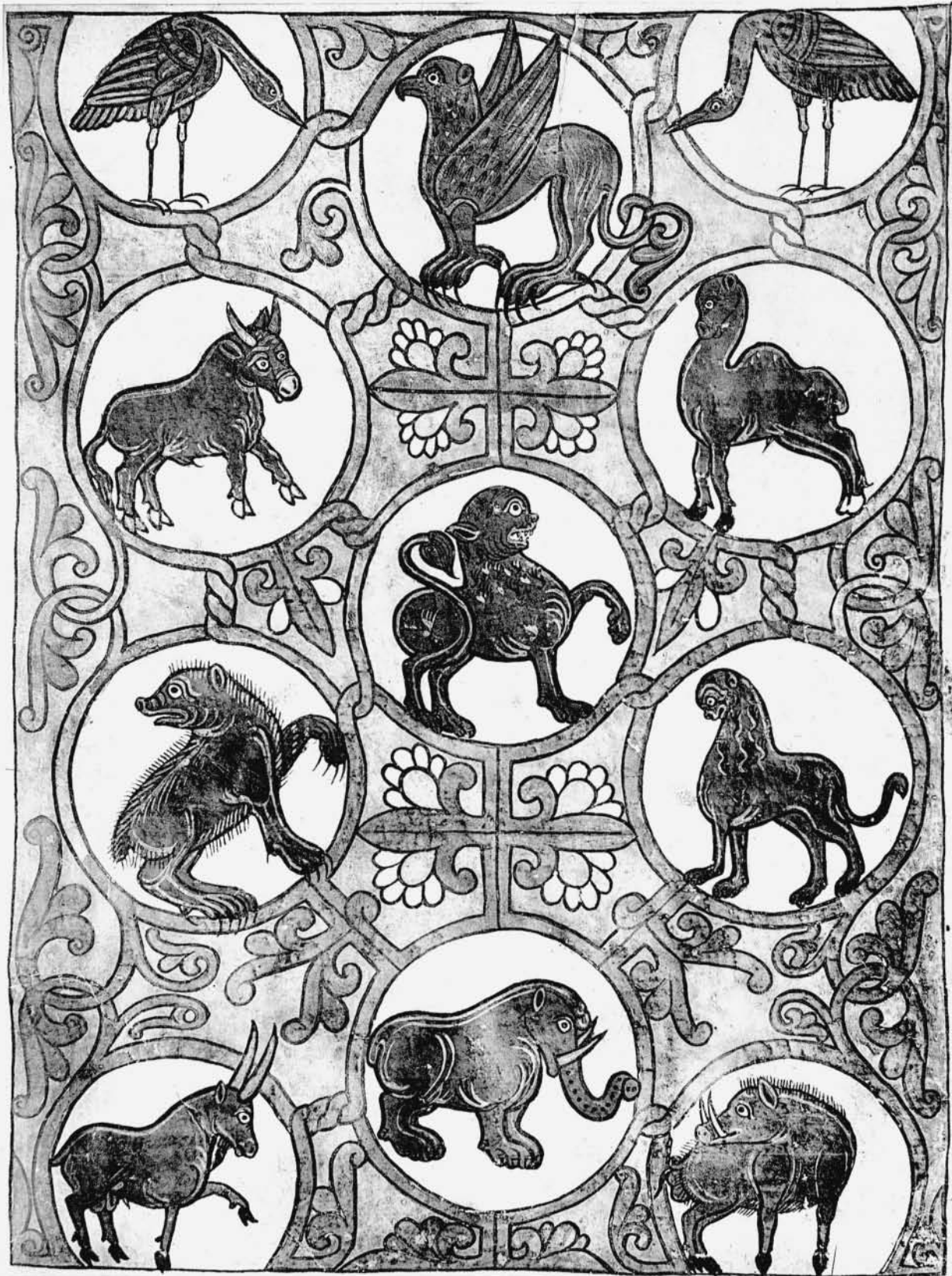


Première Bible de Charles le Chauve,
 (Bibliothèque Nationale. Lat. 1, fol. 328v.)



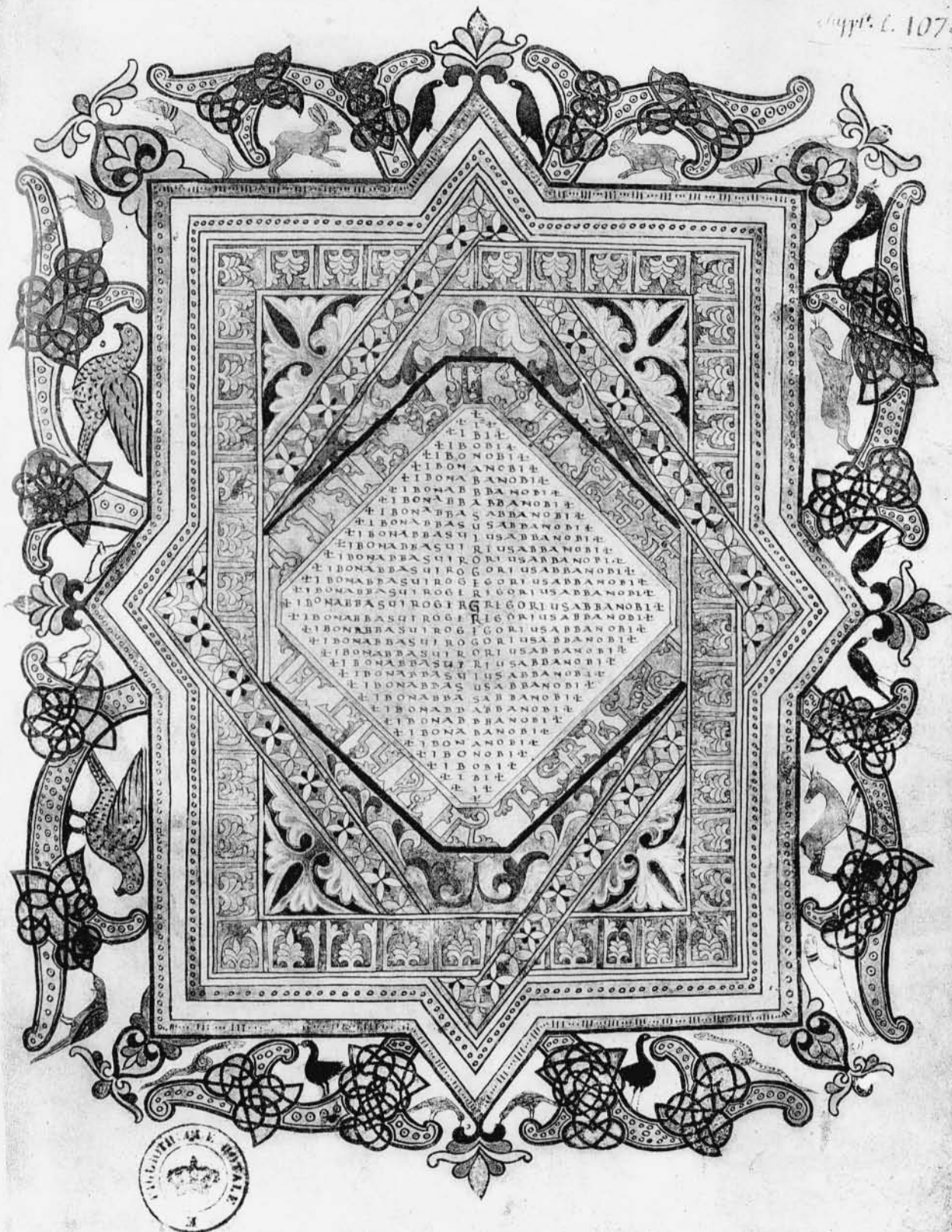
Cl. Archives Phot., Paris.

Tissu persan de Saint-Josse (Pas-de-Calais). — Musée du Louvre.



Commentaire de Beatus sur l'Apocalypse.
(Bibliothèque Nationale. Lat. 8878, fol. 198.)

Suppl. C. 1072



Commentaire de Beatus sur l'Apocalypse.
(Bibliothèque Nationale. Lat. 8878, fol. 1.)